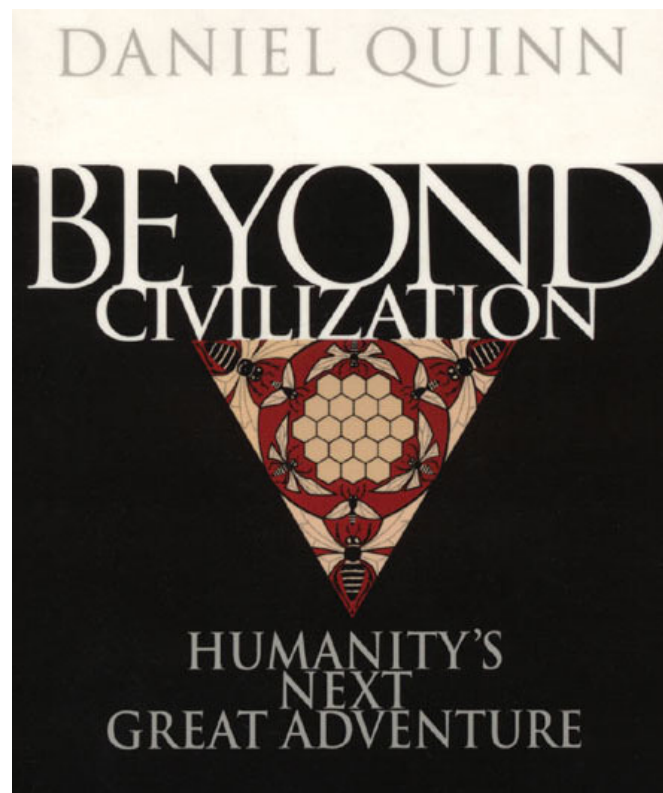


AU-DELA DE LA CIVILISATION

La prochaine grande aventure de l'humanité

De Daniel Quinn, traduit par G00P1L



Remerciements à:

- *Kamaraimo et Nicollas pour les conseils de traduction et les corrections*
- *les lecteurs du blog anticivilisation.hautetfort.com pour les encouragements*



PREMIERE PARTIE

Approche du problème

Je le tiens, bien sûr, de mon grand-père, qui le tenait de son grand-père, qui le tenait de son grand-père à lui, et ainsi de suite, durant des centaines d'années. Cela signifie que cette histoire est très ancienne.

Mais elle ne disparaîtra pas, parce que je l'offre à mes enfants, et mes enfants la diront à leurs enfants, et ainsi de suite.

LAZAROS HARISIADIS, CONTEUR GITAN. EXTRAIT DE GIPSY FOLK TALES DE DIANE TONG.

3 - Une fable pour débiter

Il était une fois la vie qui évolua sur une certaine planète, produisant différentes formes d'organisation sociale: meute, troupeaux, troupes, groupes, etc. Une espèce dont les membres étaient particulièrement intelligents inventa une forme d'organisation sociale unique: la tribu. Le tribalisme fonctionna très bien pour eux durant des millions d'années, puis un jour ils décidèrent d'expérimenter une nouvelle organisation sociale (appelée civilisation) qui était hiérarchique plutôt que tribale. En peu de temps, ceux au sommet de la hiérarchie vécurent dans un grand luxe, jouissant des plaisirs de la vie et ayant le meilleur de chaque chose. Une classe plus importante au-dessous d'eux vivait très bien et n'avait pas de quoi se plaindre. Mais les masses vivant au bas de la hiérarchie ne l'apprécièrent pas du tout. Ils travaillaient et vivaient comme des bêtes, luttant pour survivre.

- Cela ne fonctionne pas, disaient les masses, la vie tribale était meilleure. Nous devrions y retourner. Mais le dirigeant de la hiérarchie leur dit: Nous avons laissé cette vie primitive derrière nous, nous ne pouvons faire marche arrière.

- Si nous ne pouvons faire marche arrière, dirent les masses, alors allons en avant, vers quelque chose d'autre.

- Cela ne se peut, dit le dirigeant, parce que rien d'autre n'est possible. Rien ne se trouve au-delà de la civilisation. La civilisation est l'invention finale, insurpassable.

- Mais aucune invention n'est insurpassable. La machine à vapeur a été dépassée par le moteur à explosion. Le boulier a été dépassé par l'ordinateur. Pourquoi en serait-il autrement avec la civilisation ?

- Je ne sais pas pourquoi c'est différent, répliqua le dirigeant, c'est ainsi.

Mais les masses ne le crurent pas, ni moi d'ailleurs.

4 - Un guide du changement

Ma première conception de ce livre était reflétée par le titre original: Le guide du changement. J'ai pensé à ça car il n'y a rien que les gens de notre culture ont plus envie que le changement. Ils veulent désespérément se changer ainsi que le monde autour d'eux. La

raison n'est pas dure à découvrir. Ils savent que quelque chose ne va pas, avec eux et avec le monde.

Dans Ishmael et mes autres livres, j'ai donné aux gens une nouvelle façon de comprendre ce qui ne va pas. Je pensais naïvement que ça serait suffisant. Généralement c'est suffisant. Si vous savez ce qui ne va pas avec quelque chose, votre ordinateur, votre voiture, votre frigo ou votre TV, alors le reste est relativement aisé. J'ai pensé qu'il en irait de même ici, mais bien sûr ça ne l'est pas. A chaque fois, littéralement des milliers de fois, les gens m'ont dit ou écrit "Je comprends ce que vous voulez dire, vous avez modifié la façon dont je vois le monde et notre place, mais que sommes-nous supposés FAIRE ?"

J'aurais pu rétorquer : "n'est-ce pas évident ?". Mais évidemment ça n'est pas évident, ni proche de l'évidence.

Dans ce livre j'espère le rendre évident.

Le futur de l'humanité est l'enjeu.

5 - Qui sont les gens de "notre culture" ?

Il est facile de reconnaître les gens qui appartiennent à "notre" culture. Si vous allez n'importe où, n'importe où sur la planète, et que la nourriture est sous clé, alors vous saurez que vous êtes parmi les gens de notre culture. Ils peuvent être très différents sur bien des aspects relativement superficiels, dans leur façon de s'habiller, leurs coutumes de mariage, dans les jours sacrés, etc. Mais quand on en vient à la chose la plus fondamentale de toutes, obtenir la nourriture nécessaire à la survie, ils sont tous les mêmes. Dans ces endroits, la nourriture est entièrement possédée par quelqu'un, et si vous en voulez, il faudra l'acheter. C'est classique en ces lieux, les gens de notre culture ne connaissent pas d'autre façon de faire.

Faire de la nourriture une marchandise qu'on puisse posséder fut une des grandes innovations de notre culture. Aucune autre culture dans l'histoire n'a mis la nourriture sous clé, en en faisant ainsi la pierre angulaire de notre économie, car si la nourriture n'était pas sous clé, qui travaillerait ?

6 – Que signifie « sauver le monde » ?

Lorsque nous parlons de sauver le monde, de quel monde parlons-nous ? Certainement pas la planète elle-même. Ni le monde biologique, le monde de la vie. Ce monde-là n'est pas en danger (même si des milliers voire des millions d'espèces le sont). Même à notre pire niveau de destruction, nous serions incapables de rendre la planète impropre à la vie. Actuellement on estime que deux cents espèces par jour disparaissent, à cause de nous. Si nous continuons à tuer nos voisins à ce rythme, il y aura fatalement un jour où une de ces deux cents espèces sera la notre.

Sauver le monde ne signifie pas non plus le préserver dans son *état actuel*. Cela pourrait sembler être une bonne idée, mais c'est également impossible. Même si l'espèce humaine disparaissait demain, le monde ne resterait pas tel qu'il l'est aujourd'hui. Nous ne pourrions jamais, quelles que soient les circonstances, arrêter les changements sur la planète.

Alors si sauver le monde ne signifie pas la sauvegarde du vivant ou sa préservation dans son état actuel, de quoi parlons-nous ? Sauver le monde ne peut signifier qu'une seule chose : sauver le monde en tant qu'habitat pour les humains. En l'accomplissant, cela signifie (doit signifier) également sauver le monde en tant qu'habitat pour autant d'espèces que possible. Nous ne pouvons sauver le monde en tant qu'habitat pour les humains que si nous arrêtons le massacre catastrophique de la communauté de la vie, car nous dépendons de cette communauté pour nos propres vies.

7 – Vieilles têtes et nouveaux programmes

Dans ma nouvelle, *The Story of B*, le deuxième volume de la trilogie qui a débuté avec *Ishmael* et s'est terminé avec *My Ishmael*, j'écrivis : « Si le monde est sauvé, ce ne sera pas par des vieilles têtes avec des nouveaux programmes mais par des nouvelles têtes sans programme du tout ». J'ai bien peur que c'est un cas où les mots sont simples mais le concept est délicat. Je vais le reformuler. Si nous continuons ainsi, nous ne serons pas là encore très longtemps, quelques décades, un siècle au plus. Si nous sommes toujours là dans mille ans c'est parce que nous aurons cessé d'agir ainsi que nous le faisons.

Comment cela se fera-t-il ? Comment cesserons-nous d'agir ainsi ?

Voici comment les vieilles têtes pensent nous arrêter. Elles pensent nous arrêter comme elles ont supprimé la pauvreté, comme elles ont résolu le problème de la drogue, comme elles ont fait disparaître le crime. Avec des programmes. Les programmes sont des bâtons plantés dans le lit d'un fleuve pour entraver son cours. Les bâtons entravent le flot, un peu. Mais jamais ils n'arrêtent ou détournent son cours.

C'est pour cette raison que je peux prédire en toute confiance que si le monde est sauvé, il ne le sera pas par des vieilles têtes avec des nouveaux programmes. Les programmes n'arrêtent jamais les choses qu'ils sont lancés pour arrêter. Aucun programme n'a stoppé la pauvreté, l'abus de drogue ou le crime, et aucun programme ne le fera jamais.

Et aucun programme ne pourra nous empêcher de dévaster le monde.

8 – Nouvelles têtes sans programmes

Si le monde est sauvé, il ne le sera pas par des vieilles têtes avec des nouveaux programmes mais par des nouvelles têtes sans programme du tout.

Pourquoi pas des nouvelles têtes avec des nouveaux programmes ? Parce que où vous trouvez des gens travaillant sur des programmes, vous ne trouvez pas des nouvelles têtes, vous en trouvez des anciennes. Les programmes et les vieilles têtes vont de pair, comme fouets de cochers et cochers.

Le fleuve que j'ai mentionné plus tôt est le fleuve de la vision. Le fleuve de la vision de notre culture nous mène à la catastrophe. Des bâtons plantés dans son lit peuvent entraver son flux, mais nous n'avons pas besoin d'entraver son flux, nous avons besoin de détourner complètement son cours. Si le fleuve de notre vision culturelle commence à nous éloigner de la catastrophe et à nous diriger vers un futur soutenable, alors les programmes seront

superflus. Lorsque le fleuve coule dans la direction que vous voulez, vous n'y mettez pas des bâtons pour l'entraver.

Les vieilles têtes pensent : Comment faisons-nous pour faire cesser ces mauvaises choses ?

Les nouvelles têtes pensent : Comment faisons-nous pour faire des choses qui soient comme nous voulons qu'elles soient ?

9 – Pas de programme du tout ?

Les programmes donnent la possibilité d'avoir l'air occupé et motivé tout en *échouant*. Si les programmes faisaient les choses que les gens attendent d'eux, alors la société humaine serait paradisiaque : nos gouvernements fonctionneraient, nos écoles fonctionneraient, notre système judiciaire fonctionnerait, notre système légal fonctionnerait, notre système pénal fonctionnerait, etc.

Lorsque les programmes échouent (comme ils le font invariablement), on blâme la mauvaise conception, le manque de fonds ou de personnel, la mauvaise gestion ou une formation inadéquate. Lorsque les programmes échouent, on cherche à les remplacer par des nouveaux, avec une conception améliorée, des fonds et une équipe augmentés, une meilleure direction et une meilleure formation. Lorsque ces nouveaux programmes échouent (comme ils le font invariablement), on blâme la mauvaise conception, le manque de fonds ou de personnel, la mauvaise gestion ou une formation inadéquate.

C'est pourquoi nous dépensons de plus en plus sur nos échecs chaque année. La plupart des gens acceptent cela assez volontairement, car ils savent qu'ils recevront plus chaque année : budgets plus gros, plus de lois, plus de policiers, plus de prisons, plus de toutes les choses qui n'ont pas fonctionné l'année dernière, ou l'année avant-dernière, ou avant-avant-dernière.

Les vieilles têtes pensent : Si ça n'a pas fonctionné l'année passée, faisons-le en plus gros cette année.

Les nouvelles têtes pensent : Si ça n'a pas fonctionné l'année passée, faisons quelque chose d'autre cette année.

10 – Pas de programmes, alors quoi ?

Un homme, au milieu du désert, était assis dans un engin fait de rochers, morceaux de bois et vieilles roues dégonflées et était occupé à « conduire » comme s'il s'agissait d'un vrai véhicule en mouvement.

Lorsqu'on lui demandait ce qu'il faisait, il disait : « je rentre chez moi ». Lorsqu'on lui disait qu'il n'y arriverait jamais dans cet engin, il répondait : « Si ce n'est pas avec celui-ci, alors avec lequel ? »

Nous sommes comme cet homme, occupés à essayer de se diriger dans le futur avec un assemblage de programmes dignes de Rube Goldberg(1) qui ne nous ont jamais menés plus loin que son bricolage. Malgré tout, il semble toujours naturel de demander « si on n'a pas de programme, alors quoi ? »

J'aimerais reformuler la question ainsi : « Si les programmes ne fonctionnent pas, alors qu'est-ce qui fonctionne ? » En fait, j'ai encore une meilleure façon de poser la question : « Qu'est-ce qui fonctionne si bien que les programmes en deviennent superflus ? Qu'est-ce qui fonctionne si bien qu'il ne viendrait à l'idée de personne de créer des programmes pour le faire fonctionner ? ».

La réponse à toutes ces questions est : une vision.

1 : Rube Goldberg est un dessinateur US connu pour ses diagrammes compliqués et ses assemblages incroyables qui n'accomplissent quasiment rien. www.rube-goldberg.com (Ndt)

11 – De l'invisibilité du succès

Lorsque les choses fonctionnent, les forces qui les font fonctionner sont invisibles. L'univers dans son ensemble en est un bon exemple. Il a fallu un vrai génie pour découvrir les lois du mouvement et de la gravitation universelle qui nous paraissent maintenant ennuyeusement évidentes. Le génie de Newton était justement le génie de voir ce qui était si évident et si invisible. Chaque avancée scientifique rend manifeste un fonctionnement qui est caché par son succès réel.

La règle du danseur est de *ne jamais laisser voir qu'on transpire*. Au sujet des lois de l'univers, la règle devient *ne jamais se laisser voir : laisser déduire de son existence*. Et effectivement, les lois universelles ne sont jamais directement observables, nous n'avons pas d'autre possibilité que de les découvrir par déduction.

Ce qui fonctionne dans la communauté du vivant est caché de la même manière par son succès. Les règles écologiques de base ont la beauté et la simplicité d'un conte de fée, mais leur existence n'a été supputée que depuis un siècle.

12 – L'invisibilité du succès tribal

Les gens sont fascinés d'apprendre pourquoi une meute de lions fonctionne, pourquoi une meute de babouins fonctionne, pourquoi une volée d'oies fonctionne mais ils rechignent à apprendre pourquoi une tribu d'humains fonctionne. Les humains vivant en tribus ont eu du succès sur cette planète durant trois millions d'années avant notre révolution agricole, et ils n'ont pas moins de succès actuellement lorsqu'ils parviennent à survivre sans ingérences extérieures, mais beaucoup de gens de notre culture ne veulent pas en entendre parler. En fait ils vont même le nier vigoureusement. Si vous leur expliquez pourquoi une troupe d'éléphants ou un essaim d'abeille fonctionne, ils n'ont aucune objection. Mais si vous essayez de leur expliquer pourquoi une tribu d'humains fonctionne, ils vous accusent de les idéaliser. Malgré tout, du point de vue de l'éthologie ou de la biologie évolutionnaire, le succès de la tribu humaine n'est pas plus une idéalisation que le succès d'une troupe de bisons ou d'un groupe de baleines.

Notre excuse culturelle pour nos échecs est que les humains sont tout simplement « naturellement » imparfaits, avides, égoïstes, à courte vue, violents et ainsi de suite. Cela signifie que quoi qu'on fasse avec eux va échouer. Dans le but de valider cette excuse, les gens veulent que le tribalisme soit un échec. C'est pourquoi pour les personnes qui veulent

maintenir notre mythologie culturelle, toute suggestion montrant le succès du tribalisme est perçue comme une menace.

Rendre visible le succès tribal est l'objectif de mes autres livres, je ne vais donc pas le répéter ici.

13 – Succès évident, source invisible

Notre culture a eu un succès évident, dans le sens qu'elle a envahi le monde. Durant la plupart de notre histoire, ce succès a été perçu comme inévitable, le développement de la destinée humaine. Les gens ne s'en sont pas plus soucieux qu'ils se souciaient de la gravité. Lorsque les européens découvrirent le Nouveau Monde, ils considérèrent son contrôle comme une tâche sacrée. Les gens qui y vivaient déjà étaient simplement sur le chemin, comme des arbres, des rochers ou des bêtes sauvages. Ils n'avaient, contrairement à nous, aucune réelle raison d'être là. Pour nous, prendre le contrôle de cet hémisphère n'était qu'une partie d'un plan plus grand (sûrement le plan de Dieu) pour que nous prenions contrôle de la terre entière.

Que nous soyons capables d'envahir cet hémisphère (et donc le monde entier) n'était une surprise pour personne. C'était simplement ce qui devait être, et qui naturellement fut. Personne n'est étonné lorsque les nuages amènent la pluie.

Avant Newton, personne ne se demandait pourquoi les objets lâchés tombent invariablement au sol. Ils se figuraient simplement que l'objet ne pouvait rien faire d'autre, qu'il devait tomber et que c'était ainsi. Nos historiens ont toujours été dans des conditions similaires lorsqu'il s'agissait de notre formidable succès culturel. Ils ne se demandent pas nous étions forcés de prendre le dessus sur le monde. Ils se disent simplement que nous ne pouvions rien faire d'autre, nous devons prendre le contrôle du monde et c'était ainsi.

14 – La vision est comme la gravité

La vision est à la culture ce que la gravité est à la matière. Lorsque vous voyez une boule rouler sur la table et tomber sur le sol, vous devriez vous dire que la gravité est en action. Lorsque vous voyez une culture faire son apparition et se répandre dans toutes les directions jusqu'à ce qu'elle contrôle le monde, vous devriez vous dire qu'une vision est en action.

Lorsque vous voyez un petit groupe de gens qui commence à se comporter d'une manière spéciale qui se répand ensuite à travers tout le continent, vous devriez vous dire qu'une vision est en action. Si je vous dis que ce petit groupe que j'ai évoqué étaient les partisans d'un prêcheur du premier siècle nommé Paul et que ce continent était l'Europe, alors vous saurez que cette vision était le christianisme.

Des douzaines, peut-être même des centaines de livres ont étudié les raisons du succès du christianisme, mais aucun d'eux n'a été écrit avant le dix-neuvième siècle. Avant le dix-neuvième siècle il semblait à tout le monde que le christianisme n'avait pas plus de raisons de réussir que la gravité. Ça devait réussir. Son succès était sponsorisé par le destin.

Pour exactement la même raison, personne n'a jamais écrit un livre étudiant les raisons du succès de la révolution industrielle. Il est parfaitement évident pour nous que la révolution industrielle devait fatalement réussir. Elle n'aurait pas plus pu échouer que la boule roulant sur la table pouvait monter au plafond.

C'est cela, la puissance de la vision.

15 – La propagation de la vision

Chaque vision s'auto-propage, mais toutes les visions ne se propagent pas de la même manière. D'une certaine manière, le mécanisme de propagation *est* la vision.

Le mécanisme de propagation de notre culture était l'expansion de la population : croître, obtenir plus de terre, augmenter la production de nourriture et croître encore plus. Le mécanisme de propagation du christianisme était la conversion : accepter Jésus, le faire accepter des autres. Le mécanisme de propagation de la révolution industrielle était l'amélioration : améliorer quelque chose, le diffuser pour que d'autres l'améliorent.

Très clairement, les mécanismes de propagation ont quelque chose en commun : ils donnent un bénéfice aux propagateurs. Ceux qui obtiennent plus de terre, augmentent la production de nourriture et croissent sont récompensés par la richesse et le pouvoir. Ceux qui acceptent Jésus et convertissent les autres sont récompensés par le paradis. Ceux qui améliorent quelque chose et le diffusent pour être amélioré sont récompensés par le respect, la célébrité et la fortune. Les bénéfiques octroyés ne doivent néanmoins pas être confondus avec le mécanisme lui-même. Notre culture n'a pas été propagée par des gens qui sont devenus riches et puissants, le christianisme n'a pas été propagé par des gens qui sont allés au paradis, et la révolution industrielle n'a pas été propagée par des gens qui ont gagné le respect, la célébrité et la fortune.

16 – La vision : un succès sans programme

Lorsqu'un chimiste met de l'eau dans une éprouvette et ajoute des sels, un ange vient et dissout les sels et les transforme en particules chargées appelées ions. Comme nous concevons un univers auto-organisé suivant des principes internes cohérents et compréhensibles, dans cette histoire l'ange nous apparaît comme complètement superflu. Nous le coupons donc avec le rasoir d'Occam.

Bien que les historiens recherchent actuellement les raisons du succès du christianisme, ils ne recherchent pas des programmes. Le christianisme s'est développé dans le monde romain car les gens de cette époque étaient prêts pour ça, et les historiens ne s'attendent pas plus à des programmes de promotion du christianisme que les chimistes s'attendent à des anges en action dans leurs tubes à essais. (On pourrait argumenter que l'édit de Constantin autorisant aux chrétiens la liberté de culte était un programme, mais en fait cela a simplement permis ce que deux siècles et demi de persécutions n'avaient pu empêcher, comme le vingt-et-unième amendement de la constitution des États-Unis n'a fait que permettre ce que quatorze années de prohibition n'avaient pu empêcher.)

De la même manière, la propagation de notre culture n'a jamais été supportée par un programme. Elle n'a pas faibli un seul instant et on peut dire de même de la révolution industrielle.

17 – Lorsque la vision devient hideuse

Lorsque le fleuve de la vision commence à mener les gens dans une direction qu'ils n'apprécient pas, ils commencent à planter des bâtons pour entraver son flux. Ce sont ces bâtons que j'appelle programmes.

La plupart des programmes prennent cette forme : Mettre hors-la-loi la chose qui vous dérange, attraper les gens qui le font et les mettre en prison.

Les vieilles têtes pensent : Nous devons écrire des lois plus dures et plus complètes.

Les nouvelles têtes pensent : Aucun comportement indésirable n'a été éliminé en passant des lois à son encontre.

Le fait que ce genre de programme échoue inmanquablement n'a jamais bouleversé la plupart des gens.

Les vieilles têtes pensent : Si cela n'a pas fonctionné l'an passé, faisons-en plus cette année.

Les nouvelles têtes pensent : Si cela n'a pas fonctionné l'an passé, faisons quelque chose d'autre cette année.

Chaque année, sans faute, nous mettons hors la loi plus de choses, attrapons plus de gens qui les transgressent, et en mettons plus en prison. Le comportement illégal ne disparaît jamais, car directement ou indirectement il est supporté par une force invisible et implacable nommée vision. Cela explique pourquoi un policier commettra plus facilement un crime qu'un criminel deviendra un défenseur de la loi. On appelle cela « suivre le courant ».

18 – Les programmes ne sont pas mauvais, simplement inadaptés

Lorsque, suite à un accident de voiture, quelqu'un a des blessures mettant sa vie en danger, les infirmiers dans l'ambulance font tout ce qu'ils peuvent pour le maintenir en vie jusqu'à l'hôpital. Ces premiers secours sont essentiels mais inadaptés, comme chacun le sait. S'il n'y a pas d'hôpital à la fin de la route, le patient mourra, car l'ambulance ne dispose pas des moyens d'un hôpital.

Il en va de même des programmes. Il y a plein de programmes actuellement en place qui nous évitent la mort, les programmes qui protègent l'environnement et lui évitent d'être encore plus dégradés. Comme les premiers secours dans l'ambulance, ces programmes sont essentiels mais finalement inadaptés. Ils sont ultimement inadaptés car ils sont essentiellement réactifs. Comme les infirmiers dans l'ambulance, ils ne peuvent provoquer des bonnes choses, ils ne peuvent qu'atténuer des mauvaises choses, ils ne peuvent que retarder les mauvaises choses.

S'il n'y a pas d'hôpital à la fin de la route, le patient mourra, car les premiers secours, aussi utiles qu'ils soient, n'ont pas la capacité de le tenir en vie indéfiniment. S'il n'y a pas de nouvelle vision pour nous à la fin de la route, nous mourrons aussi, car les programmes, aussi utiles qu'ils soient, n'ont pas la capacité de nous tenir indéfiniment en vie.

19 – Mais comment s'en sortir sans programmes ?

Un jour, dans le pays des jambes cassées, les habitants entendirent des rumeurs sur un autre pays lointain où les gens se déplaçaient librement, car personne n'y avait les jambes cassées. Ils se moquèrent de ces histoires, disant « comment peuvent-ils se déplacer sans béquilles ? »

Dire que la révolution industrielle est un super exemple de ce que les gens peuvent faire sans programme est en-dessous de la vérité. C'est un exemple époustouflant. De l'époque, il y a quatre cent ans, où Giambattista della Porta rêva de la première machine à vapeur « moderne » à aujourd'hui, ce vaste mouvement de transformation du monde a été porté uniquement par une vision : *améliorer quelque chose, le mettre à disposition des autres pour qu'ils l'améliorent*. Aucun programme n'a été nécessaire pour faire avancer la révolution industrielle. Elle a plutôt été portée par la réalisation dans des millions d'esprits que même une petite nouvelle idée, même une modeste innovation ou amélioration d'une invention précédente pouvait améliorer leurs vies presque au-delà de l'imagination. Durant quelques brefs siècles, des millions de citoyens ordinaires, agissant presque tous de manière intéressée, ont transformé le monde humain en diffusant des idées et des découvertes et ont perpétué ces idées et ces découvertes et les ont menées, pas à pas, vers des nouvelles idées et des nouvelles découvertes. Reconnaître tout cela n'est pas de faire de la révolution industrielle un événement béni, ni de la condamner comme une catastrophe n'empêche que c'était le plus grand épanchement de créativité de l'histoire humaine.

20 – Alors comment vivrons-nous ?

Aucun paradigme n'est capable d'imaginer le suivant. Il est presque impossible pour un paradigme d'imaginer qu'il puisse même en avoir un qui suive. Les gens du Moyen-âge se concevaient pas être au « milieu » de quoi que ce soit. Pour autant qu'ils étaient concernés, leur façon de vivre était la façon dont les gens vivraient jusqu'à la fin des temps. Même si vous aviez pu les persuader qu'une nouvelle ère était imminente, ils auraient été incapables de vous en dire la moindre des choses, et en particulier ils auraient été incapables de vous dire ce qu'elle aurait eu de *nouveau*. S'ils avaient pu décrire la Renaissance au quatorzième siècle, ça *aurait été* la Renaissance.

Nous ne sommes pas différents. Malgré toutes nos discussions sur des nouveaux paradigmes et paradigmes émergents, c'est chez nous une supposition **irréfutable** que nos descendants lointains seront exactement comme nous. Leurs gadgets, modes, musiques, etc. seront certainement différents, mais nous sommes sûrs que leur état d'esprit sera identique, car nous ne pouvons imaginer aucun autre état d'esprit. Mais en fait si nous parvenons à survivre jusque là, ce sera parce que nous serons entrés dans une nouvelle ère, aussi différente de la notre que la Renaissance l'était du Moyen-âge, et aussi unimaginable pour nous que l'était la Renaissance pour le Moyen-âge.

21 – Comment peut-on accomplir une vision qu'on ne peut imaginer ?

Nous pouvons le faire de la façon habituelle : *un même à la fois*. Je suis conscient que cette formulation demande des explications. Le mieux serait que vous lisiez *Le gène égoïste* de Richard Dawkins, mais au cas où vous n'en n'auriez pas le temps à l'instant, je vais faire un court résumé : *les mêmes sont à la culture ceux que les gènes sont aux corps*.

Votre corps est un ensemble de cellules. Chaque cellule de votre corps contient une série complète de vos gènes, que Dawkins compare à une série de plans de fabrication pour un corps humain, et votre corps en particulier. A la conception, vous étiez une unique cellule, une unique série de plan de fabrication pour votre corps, la moitié reçue de votre mère et l'autre moitié reçue de votre père. Cette cellule unique s'est ensuite divisée en deux cellules, chacune contenant la série complète des plans de construction pour votre corps. Ces deux se sont ensuite divisées en quatre, les quatre en huit, les huit en seize et ainsi de suite, chacune contenant la série complète des plans de construction pour votre corps.

Une culture est également un ensemble de cellules, qui sont les humains individuels. Vous (et chacun de vos parents et toute votre famille et vos amis) contenez une série complète de mêmes, qui sont les plans de fabrication conceptuels pour notre culture. Dawkins a forgé le mot *même* qui s'applique à ce qu'il percevait comme l'équivalent culturel du gène.

22 – Gènes et mêmes sauteurs

Dawkins suggère que les mêmes se répliquent dans un « pool mémétique » (la chose que j'appelle culture) d'une façon analogue à la façon dont les gènes se répliquent dans le pool génétique. C'est-à-dire qu'ils sautent d'un esprit à l'autre comme les gènes sautent d'un corps à l'autre. Les gènes sautent d'un corps à l'autre au moyen de la reproduction sexuée. Les mêmes sautent d'un esprit à l'autre au moyen de la communication : berceuses entendues au berceau, contes de fées, conversations des parents à table, histoires drôles, dessins animés à la TV, comédies, sermons à l'église, ragots, conférences, livres d'école, films, romans, journaux, chansons, publicité, et ainsi de suite.

Une grande quantité d'encre (réelle et virtuelle) a coulé au sujet des mêmes de Dawkins. Quelques autorités les ont écartés car inexistantes ou insensés. D'autres ont été jusqu'à se demander si les mêmes ont une existence physique dans le cerveau, dans les dendrites ou les cellules gliales. Je leur laisse cela.

Chaque culture est un ensemble d'individus, et chaque individu a dans sa tête une série complète de valeurs, concepts, règles et préférences qui, pris tous ensembles, constituent les plans de construction pour une culture particulière. Que vous les appeliez mêmes ou **marglefarbs** n'a aucune importance. Leur existence ne fait aucun doute.

23 – Petits pourcentages, grosses différences

A moins que vous ne soyez généticien, vous serez probablement surpris d'apprendre que nous différons des chimpanzés que par un très petit pourcentage de gènes. Nous nous attendons à l'inverse. Nous sommes si manifestement différents des chimpanzés que nous nous attendons à être séparés d'un gouffre génétique. Manifestement, les gènes que nous ne partageons pas doivent en quelque sorte « faire toute la différence ». Mais ce serait une

erreur de penser que sans ces gènes, les humains seraient des chimpanzés ou, qu'avec ces gènes les chimpanzés seraient humains. Les humains ne sont pas simplement des chimpanzés avec des gènes supplémentaires, ni les chimpanzés des humains avec des gènes en moins. Rien dans le monde de la génétique (et dans n'importe quel domaine d'ailleurs) n'est vraiment si simple.

Seulement un petit pourcentage de mêmes différencie la Renaissance du Moyen-âge, mais manifestement ces nouveaux « ont fait toute la différence ». L'autorité de l'église se dissipant, des nouvelles idées humanistes ont émergé, le développement de la presse à imprimer donna aux gens des nouvelles idées sur ce qu'ils pourraient savoir et penser, et ainsi de suite. Pour produire la Renaissance, il n'était pas nécessaire de remplacer nonante pour cent des mêmes du Moyen-âge, ni huitante, ni soixante, trente ou même vingt pour cent. Et les nouveaux mêmes n'ont pas du entrer dans le jeu en même temps. En fait ils ne pouvaient pas entrer en jeu tous en même temps. La Renaissance était effective pour *Andrea del Verrocchio** longtemps avant qu'elle ne soit effective pour *Martin Luther***.

* Artiste italien (1435-1488) (Ndt)

** Père de la Réforme (1483-1546) (Ndt)

24 – Quels mêmes devons-nous changer ?

Il est plus facile de répondre à cette question qu'on pourrait l'imaginer. Les mêmes que nous devons changer sont *ceux qui sont létaux*.

Richard Dawkins l'exprime de manière on ne peut plus simple : « un gène létal est un gène qui tue son hôte ». Il peut vous paraître injuste, voire déraisonnable que des choses telles que des gènes létaux puissent exister. Vous pouvez aussi vous demander comment des gènes létaux peuvent même rester dans le pool génétique. S'ils tuent leur hôte, comment se fait-il qu'ils ne sont pas éliminés ? La réponse est que les gènes ne s'expriment pas tous au même moment. La plupart, manifestement, s'expriment durant le stade foetal, lorsque le corps est en train d'être construit. Certains, tout aussi manifestement, sont dormants jusqu'à l'adolescence. Les gènes létaux qui s'expriment avant l'adolescence sont bien sûr rapidement éliminés du pool génétique, car leur propriétaire est incapable de les passer plus loin par la reproduction. Les gènes létaux qui s'expriment au début de l'adolescence ont également tendance à être éliminés, mais ceux qui s'expriment à l'âge adulte ou plus tard restent dans le pool génétique car leurs propriétaires sont presque toujours capables de les passer par la reproduction avant de succomber à leurs effets létaux.

25 – Mêmes létaux

Un même létal en est un qui tue son hôte. Par exemple, les adeptes de la secte Heaven's Gate* possédaient un même létal qui faisait qu'ils étaient très attirés par le suicide, mais je ne suis pas très intéressés par les mêmes qui sont létaux pour les individus. Je suis intéressé par les mêmes qui sont létaux pour les cultures (et pour notre culture en particulier).

Les gènes létaux ne s'expriment pas d'abord de manière bénigne puis ensuite de manière létale. Ils s'expriment d'abord de manière neutre, ou avec un autre effet, puis deviennent létaux par la suite. Il en va pareillement des mêmes létaux. Les premiers témoins sémitiques de nos débuts culturels virent que leurs voisins avaient cueillis quelques mêmes de l'arbre de

la sagesse réservé aux dieux. Ils se dirent, « Nos voisins du nord se sont mis dans la tête qu'ils devraient diriger le monde. Ce même est bénin pour les dieux mais mortel pour les humains. » Leur prédiction était exacte mais elle ne se réalisa pas immédiatement. Les mêmes qui nous ont fait les maîtres du monde sont létaux, mais ils n'ont pas eu un effet létaux il y a dix mille ans, ou cinq mille ou deux mille. Ils étaient actifs, nous transformant en maîtres du monde, mais leur caractère mortel ne devint pas évident avant ce siècle, lorsqu'ils commencèrent à faire de nous les *dévastateurs* du monde.

Se débarrasser de ces mêmes est une question de vie ou de mort, mais c'est faisable. Je le sais car ça a été fait, par d'autres. Plusieurs fois.

** Secte dont les adeptes se sont suicidés lors de l'apparition de la comète Hale-Bopp en 1997 (Ndt).*

DEUXIEME PARTIE

Approche du processus

...fut dégradée et abandonnée...
...l'effondrement final de la cité...
Quoiqu'il advint...
...la cité fut détruite...
L'effondrement a pu être causé par...
...les sites furent abandonnés...
...les villes furent abandonnées...

PAST WORLDS : THE TIMES ATLAS OF ARCHAEOLOGY*

* *Mondes du passé: Atlas archéologique du Times (Ndt)*

29 – Machines de survie pour gènes

Chacun de nous est un mélange de gènes reçus de notre mère et de notre père, et bien sûr eux sont un mélange de gènes reçus de leurs pères et mères. Sachant cela, nous sommes enclins à penser que nos gènes sont des choses qui nous maintiennent de génération en génération. Mais il y a une façon de voir plus proche de la réalité : si les gènes pouvaient penser, ils nous verraient comme les choses qui les maintiennent de génération en génération.

Je dis que c'est plus proche de la réalité parce qu'en fait nous ne survivons pas en tant qu'individus, mais nos gènes le font. Vous et moi, comme toutes les créatures vivantes, sommes des maisons mobiles temporaires pour les gènes que nous avons reçus de nos parents, et notre tâche, du point de vue des gènes, est de fournir une maison pour la prochaine génération, nos enfants bien sûr. Pour autant que nos gènes soient concernés, lorsqu'un habitat individuel temporaire n'a plus de valeur reproductrice, il est bon pour le recyclage. Cela devrait vous montrer clairement ce qui se passe réellement. Nous nous concevons comme les VIP de la terre, les chefs et les grosses pointures, mais en fait nous ne sommes que des véhicules jetables que nos gènes utilisent pour atteindre l'immortalité. « Machines de survie pour gènes » est le nom que Richard Dawkins a donné à ces véhicules jetables.

30 – Machines de survie pour mèmes

De la même manière, nous sommes les véhicules jetables dans lesquels nos mèmes circulent vers l'immortalité. Ces mèmes viennent à nous par tous ceux qu'on entend parler lorsque nous grandissons : parents, famille, amis, voisins, maîtres, prêtres, patrons, collègues et tous ceux participant à la production de livres, romans, BD, films, émissions TV, journaux, magazines, sites Internet et ainsi de suite. Tous ces gens se répètent en permanence (et bien sûr à leurs enfants, leurs étudiants, leurs employés, etc.) tous les mèmes qu'ils ont reçus durant leur vie. Toutes ces voix prises ensemble constituent la voix de notre Mère Culture.

Au cas où il faudrait le préciser, l'immortalité dont je parle n'est pas absolue. Nos gènes ne survivront pas à la mort de notre planète, dans quelques milliards d'années, et nos mêmes ont encore une espérance de vie plus courte que ça.

31 – La fidélité de la copie

Imaginons que vous avez créé un document d'une page sur votre ordinateur et l'avez imprimée. Si vous en faites une copie sur une bonne photocopieuse, vous aurez de la peine à la distinguer de l'original, que nous appellerons A. Mais si vous utilisez A pour faire une nouvelle copie, B, et utilisez B pour faire C, puis C pour faire D, et enfin D pour faire E, cette dernière copie sera facilement distinguable de l'original. Cela met en évidence qu'un petit peu de l'original est perdu lors de chaque génération de copie. Entre une génération et la suivante, aucune perte n'est visible à l'œil nu, mais une accumulation de pertes est clairement visible entre l'original et la copie E. Cela se produit car nous utilisons un copieur analogique.

Mais si vous reprenez votre document original sur l'ordinateur et copiez ce qu'il y a sur l'écran dans le fichier A, puis copiez le fichier A dans le fichier B, puis B dans C et ainsi de suite, vous pourriez faire des copies toute la journée, et à la fin de la journée il est clair qu'il n'y aura aucune différence entre l'original et la dernière copie. Cela se produit car vous avez utilisé un copieur digital plutôt qu'un copieur analogique. Cette fidélité de la copie est à la base de la révolution digitale.

32 – Réplication génétique et mémétique

Les gènes se répliquent avec cette même stupéfiante fidélité, mais on ne peut pas en dire autant des mêmes, à moins qu'on ajoute quelques qualificatifs. Parmi les peuples tribaux laissés tranquilles (comme par exemple dans le Nouveau Monde avant les incursions européennes), la transmission de mêmes d'une génération à l'autre se produit généralement avec une fidélité parfaite. C'est pour cette raison qu'ils ont l'impression d'avoir vécu ainsi « depuis l'aube des temps ». Par conséquent, la culture tribale nous paraît statique (un mot qui pour nous à une charge péjorative) comparée à notre propre culture, qui semble dynamique (un mot qui pour nous a une charge admirable).

Notre culture est dynamique (telle que nous la percevons) car nos mêmes sont souvent très volatiles : nouveaux une génération, plastronnant la suivante, puis branlants et complètement démodés dans les suivantes. Il y a néanmoins un noyau de mêmes culturellement fondamentaux que nous avons transmis avec une fidélité totale depuis la fondation de notre culture il y a dix mille ans, jusqu'au présent. Il n'est pas très difficile d'identifier ce noyau de mêmes fondamentaux, et cela aurait été fait depuis longtemps si quelqu'un y avait pensé.

33 – La meilleure façon de vivre

Un de ces mêmes fondamentaux est *cultiver toute sa nourriture est la meilleure manière de vivre*. A part quelques anthropologues (qui savent parfaitement bien que c'est une question d'opinion), ce même est incontesté dans notre culture. Et lorsque je dis que quelques anthropologues savent que c'est une question de point de vue, je veux dire qu'ils le savent surtout par obligation professionnelle. En tant qu'anthropologues, ils savent que les bushmen africains ne seraient pas d'accord que cultiver sa nourriture est la meilleure

manière de vivre, ni les Yanomami du Brésil ou les Alawa d'Australie ou les Gebusi de Nouvelle Guinée. Mais en tant qu'individus, ces anthropologues considéreraient presque tous que c'est la meilleure façon de vivre et choisiraient sans hésitation ce mode de vie parmi tous les autres. En dehors de cette profession, il devient difficile de trouver quiconque dans notre culture qui ne souscrive pas à la conviction qu'obtenir toute sa nourriture de l'agriculture est la meilleure façon de vivre.

Il est impossible de douter que ce même est entré dans notre culture dès sa naissance. Nous ne serions pas devenus des fermiers à temps plein si nous n'avions pas la conviction que c'était la meilleure façon de vivre. Au contraire, c'est évident que nous avons commencé à cultiver notre nourriture pour précisément les mêmes raisons que nous en sommes toujours à cultiver toute notre nourriture, car nous étions convaincus que c'était la meilleure façon de vivre.

A moins que...

34 – Peut-être s'y sont-ils mis par hasard ?

Il est tentant d'imaginer que l'agriculture représente la voie de la moindre résistance pour des gens tâchant de gagner leur vie, mais rien n'est aussi éloigné de la vérité. Cultiver sa nourriture représente la voie de résistance maximale, et plus vous en cultivez, plus la résistance est grande. Il a été établi, sans l'ombre d'un doute, qu'il y a une corrélation exacte entre la grandeur de votre effort pour rester en vie et la grandeur de votre dépendance à l'agriculture. Ceux qui cultivent le moins sont ceux qui travaillent le moins, et ceux qui cultivent le plus travaillent le plus. La quantité d'énergie nécessaire pour mettre 80 grammes de maïs dans une boîte avec un peu d'eau dans les rayons de votre supermarché est presque incroyable, ainsi que la quantité de temps que vous devez travailler pour posséder ces 80 grammes de maïs.

Non, les fondateurs de notre culture ne sont pas tombés par hasard dans un style de vie totalement dépendant de l'agriculture, ils ont dû se fouetter pour y entrer, et le fouet qu'ils utilisèrent était ce même : *cultiver toute sa nourriture est la meilleure façon de vivre.*

Rien d'autre qu'on puisse imaginer n'aurait pu faire cette chose étonnante.

35 – Peut-être avaient-ils simplement faim ?

Un chasseur-cueilleur qui a besoin de 2000 calories quotidiennes pour vivre doit dépenser seulement 400 calories pour les obtenir, car c'est le rendement de la chasse et de la cueillette, une calorie de travail rapporte 5 calories de nourriture. A l'opposé, un fermier qui a besoin de 2000 calories quotidiennes doit en dépenser 1000 pour les obtenir, car c'est le rendement de l'agriculture, une calorie de travail rapporte 2 calories de nourriture.

Une personne affamée qui échangerait la cueillette contre l'agriculture serait comme un affamé qui échangerait un job payant cinq dollars de l'heure contre un job n'en payant que deux. Cela ne fait absolument aucun sens, et plus vous avez faim, moins cela en a.

L'agriculture est moins efficace pour éloigner la faim que la chasse et la cueillette mais elle amène indubitablement d'autres avantages (et particulièrement elle fournit une base pour

la colonisation et éventuellement la civilisation), et c'est pour s'assurer ces avantages que les fondateurs de notre culture ont finalement adopté un style de vie totalement dépendant de l'agriculture. A partir de ce moment, le fait de cultiver toute sa nourriture est devenu complètement indiscutable parmi nous. Nous avons investi dans ce même et le protégerions dans le futur, à n'importe quel prix.

36 – Les adopteurs du mème au Nouveau-Monde

Nous n'étions pas le seul peuple des temps anciens à reconnaître les avantages à cultiver toute notre nourriture. Au Nouveau-Monde, les adopteurs du mème furent notablement les Mayas, les Olmèques, le peuple de Teotihuacan, les Hohokams, les Anasazis, les Aztèques et les Incas.

Ce qui est remarquable pour notre étude de ce mème fondamental, c'est que lorsque les européens arrivèrent au Nouveau-Monde à la fin du quinzième siècle, seules les plus récentes de ces civilisations y adhéraient toujours.

37 – Les Mayas

Les Mayas sont probablement devenus agriculteurs à temps plein pas longtemps après nous, mais (comme nous) n'ont pas commencé à ressembler à des bâtisseurs de civilisation avant plusieurs milliers d'années. Leurs premières grandes cités, dans le Yucatan, ont commencé à émerger aux environs de 2000 av. J.-C., à la même époque que la fondation du Moyen Empire en Egypte et quelques deux siècles avant la fondation de Babylone.

Les Mayas s'épanouirent pendant presque trois mille ans. Puis au début du neuvième siècle de notre ère, les cités du sud commencèrent soudainement à être abandonnées et se vidèrent. Les cités du nord continuèrent à s'épanouir un moment sous la domination des toltèques mais s'effondrèrent lorsque les toltèques eux-mêmes s'effondrèrent au treizième siècle. Puis à l'ouest, Mayapán émergea comme la dernière place forte de la civilisation maya, mais cette réminiscence n'était elle-même pas éloignée de l'effondrement deux siècles plus tard.

C'est, volontairement, le genre de compte-rendu qu'on trouverait dans un atlas historique ou une encyclopédie. Bien qu'il commence à parler de gens, il devient rapidement une autre histoire, comme celle d'un grand paquebot naviguant à travers le temps. Il transporte des passagers bien sûr, mais ils ne sont que du ballast, seulement utiles dans le sens où sans eux le navire chavirerait et coulerait.

38 – Les Olmèques et Teotihuacán

Les agricultures Olmèques des côtes du Veracruz et du Tabasco construisirent de grands centres de cérémonies, principalement à San Lorenzo et La Venta. Le plus ancien, celui de San Lorenzo, s'est épanoui de 1200 à 900 av. J.-C., lorsque (comme il est dit), il a été « dégradé et abandonné ». La même chose se produisit à La Venta cinq siècles plus tard. Des sites mineurs continuèrent à être occupés quelques temps, mais la destruction de La Venta marqua la fin de la domination olmèque sur la région.

Quelques deux centaines d'années plus tard, une des grandes cités de l'ancien temps fut construite au centre du Mexique. Teotihuacán fut destinée à devenir une des six plus

grandes cités aux alentours de l'an 500 de notre ère. Elle s'épanouit pendant deux cent cinquante ans au centre de son propre empire puis, de façon abrupte, la chose habituelle se produisit. Elle « fut détruite », brûlée et peut-être même « rituellement » effacée. Les ruines furent occupées quelques temps, puis la cité mourut.

39 – Les Hohokams et les Anasazis

Les peuples qui occupaient les terres désertiques du sud de l'Arizona à l'époque du Christ nous impressionnent plus comme des durs à la tâche que comme bâtisseurs de civilisation. Leur réalisations mémorables, qui commencèrent vers l'an 700, n'étaient pas des villes mais de vastes réseaux de fossés d'irrigation qui leurs permettaient de cultiver leur nourriture. Un seul fossé de 8m de large et 5 de profond pouvait s'allonger sur 10km, et un réseau le long de la rivière Salt connectait 100km de fossés. Le travail commença à être abandonné au début du quinzième siècle, et en quelques décennies, les travailleurs devinrent les Hohokams, « ceux qui ont disparu » dans la langue des pimas, les indiens de la région.

Les Anasazis occupaient la région des quatre coins, au point de rencontre des états modernes de l'Arizona, du Nouveau Mexique, de l'Utah et du Colorado. Ils prospérèrent brièvement, vers l'an 900, et ne construisirent pas de grande cités mais atteignirent un mode de vie étonnant dans des petites villes et des habitations dans des hautes falaises. Tout fut abandonné après l'an 1300.

40 – A la recherche des acteurs

En écrivant ces petites histoires résumées, j'ai suivi le modèle populaire pour ce genre de compte-rendu, débutant à la voix active, avec des gens *faisant* des choses, et terminant à la voix passive, avec des choses faites au « site », aux « cités » ou aux « civilisations ». La fin survient toujours quand les sites sont « abandonnés », « détruits », « dégradés », « brûlés » ou « désacralisés », on n'apprend jamais par qui. On reste sur une vague impression de mystère, comme si ces choses s'étaient produites dans le triangle des Bermudes ou dans la quatrième dimension.

Les auteurs de ces comptes-rendus sont nettement mal à l'aise avec la vérité, qui est que ces civilisations ont toutes été détruites et abandonnées par le même peuple qui les a bâties. Les Mayas quittèrent leurs cités de leur propre chef, ils n'ont pas été emportés par des ovnis. Les Olmèques eux-mêmes ont dégradé et abandonné San Lorenzo et La Venta, et Teotihuacán fut brûlée par ses citoyens. Un jour les travailleurs des fossés du sud de l'Arizona laissèrent tomber leurs outils et partirent, et un autre jour, les villageois et habitants des falaises du Chaco Canyon et de Mesa Verde firent la même chose.

Tous ces gens ont fait quelque chose de plus scandaleux encore qui n'est pratiquement jamais reporté dans ce genre de compte-rendu. C'était déjà assez mal qu'ils abandonnent leurs civilisations, mais ce qu'ils firent est presque inimaginable : *ils arrêtaient l'agriculture*. Ils cessèrent de cultiver leur nourriture.

Ils abandonnèrent la meilleure façon de vivre qui soit.

41 – « Ceux qui ont disparu »

Dans le fond, ils méritent tous d'être appelés Hohokams, ces peuples étranges qui ont quitté leurs magnifiques habits, laissé tombé les outils qu'ils avaient utilisés pour créer des œuvres d'art immortelles, jeté leurs plans de temples et de pyramides, rejeté la littérature, les mathématiques et les calendriers les plus avancés du monde, oublié leurs très élaborés religions d'état et systèmes politiques...et se sont fondus dans le paysage environnant, jungles tropicales, plaines luxuriantes ou déserts d'altitude. Bien sûr, aucun d'eux n'a vraiment disparu. Ils ont juste adopté un mode de vie moins remarquable, que ce soit comme cueilleurs ou un mélange de cueillette et d'agriculture.

Mais cela ne change pas qu'ils ont délibérément rejeté ce que *nous* pensons être la meilleure façon de vivre au monde pour quelque chose d'inférieur. Ils savaient ce qu'ils faisaient et ils l'ont quand-même fait, et encore, et encore. Bien sûr, il y a des explications. On ne peut tolérer qu'un comportement inexplicable le reste longtemps. L'anthropologue Jeremy A. Sabloff note qu'une douzaine d'hypothèses ont été avancées pour expliquer l'effondrement des Mayas, y-compris la surexploitation du sol, les tremblements de terre, les ouragans, les changements climatiques, les maladies, les insectes ravageurs, les révoltes paysannes et les invasions. Et les Mayas ne sont pas une exception. Ces hypothèses, et d'autres, ont été avancées pour expliquer tous les autres effondrements. Elles ont toutes quelque chose en commun, comme conclu habilement le professeur Sabloff : « aucune de ces explications ne s'est avérée totalement satisfaisante ».

42 – Pourquoi aucune ne sera satisfaisante ?

Aucune explication de cette sorte ne sera jamais satisfaisante car nous savons tous que :

- Le sol peut être épuisé mais il n'est pas épuisé partout
- Les tremblements de terre et les ouragans ne durent pas éternellement
- Les changements climatiques peuvent être surmontés
- Les maladies suivent leur cours
- Les insectes ravageurs viennent puis repartent
- Les révoltes paysannes peuvent être matées, ou survécues
- Les envahisseurs peuvent être repoussés, ou absorbés

Cela ne peut être des choses de ce genre qui ont poussé ces gens à partir, car regardons-*nous*. Ces choses ne sont que des inconvénients mineurs comparées à ce que *nous* avons affronté, toutes ces choses, et bien pires : famines, guerres de toute sortes, inquisitions, gouvernement par la torture et l'assassinat, crime en hausse continue, corruption, tyrannie, folie, révolution, génocide, racisme, injustice sociale, pauvreté de masse, eaux empoisonnées, air pollué, deux guerres mondiales dévastatrices, perspective d'holocauste nucléaire, armement biologique et extinction. Nous faisons face à toutes ces choses et encore plus, et nous n'avons jamais une seule fois été tentés d'abandonner notre civilisation.

Il *devait* y avoir quelque chose chez ces gens, ou quelque chose de manquant. En tout cas, il y *avait* quelque chose de différent.

43 – Toute la différence qu'un _____ fait !

Deux gars dans un avion. L'un saute et un moment après le deuxième le suit. Le premier s'écrase au sol comme une tomate bien mure. Le second atterrit sur ses pieds et s'en va tranquillement. Il est évident que le second avait quelque chose que le premier n'avait pas, et ce qu'il avait est évident : un parachute.

Deux gars sont face à un tireur. Le premier prend une balle dans la poitrine et tombe raide mort. L'autre prend une balle dans la poitrine, puis riposte tranquillement, et abat le tireur. A nouveau, il est évident que le second avait quelque chose que le premier n'avait pas, et ce qu'il avait est aussi évident : un gilet pare-balle.

Deux civilisations. Une fait son chemin durant une période, puis peut-être que quelque chose de négatif se produit (ou peut-être pas) et soudain tout le monde s'en écarte. La deuxième fait son chemin encore plus longtemps, souffrant constamment de toutes les catastrophes imaginables, mais personne ne songe une seconde à s'en écarter.

A nouveau, il est évident que la seconde civilisation avait quelque chose que la première n'avait pas, mais ce n'est pas si évident de savoir *quoi* elle avait exactement.

Elle avait un mème.

44 – Faute d'un mème, une civilisation était perdue

On peut imaginer que les pontifes, potentats, dynastes, princes, chefs de guerre, principicules, rajahs, hiérophantes, prêtres, prêtresses et gardes des palaces de toutes ces civilisations chancelantes ont du désespérément vouloir implanter dans l'esprit de leurs sujets vacillants ce concept tout simple : la civilisation doit continuer à N'IMPORTE quel prix et ne doit JAMAIS être abandonnée, quelles que soient les circonstances.

Cependant, il va sans dire que seulement implanter n'est pas suffisant. Pour devenir effectif, un mème doit être accepté sans conditions. Vous ne pouvez faire accepter aux gens une idée absurde de ce genre sur un coup de tête. Ils doivent l'entendre dès la naissance. Elle doit leur parvenir de toutes les directions et être intégrée dans toutes les communications, comme ça se passe pour nous.

Tous ces gens ont commencé par croire que la meilleure façon de vivre était de produire sa propre nourriture. Pourquoi seraient-ils devenus fermier à plein temps autrement ? Ils commencèrent à agir ainsi et le firent pendant longtemps. Puis des choses très prévisibles commencèrent à se produire. Par exemple, les Mayas, les Olmèques et le peuple de Teotihuacán se stratifièrent en élites riches et toute puissantes, et des masses pauvres et sans force, qui, naturellement, effectuaient tous le travail abrutissant qui fit la magnificence de ces civilisations. Les masses tolèrent cette vie misérable, nous le savons, mais elles commencent inévitablement à devenir agitées, nous le savons aussi.

45 – Lorsque la sous-classe devient agitée

Notre histoire est jonchée d'insurrections, de révoltes, de rebellions, d'émeutes et de révolutions, mais aucune ne s'est jamais terminée avec des gens qui ne feraient que de partir. C'est parce que nos citoyens *savent* que la civilisation doit continuer à n'importe quel prix et ne doit jamais être abandonnée, quelles que soient les circonstances. Donc ils

deviendront fous furieux, détruiront tout ce qui se trouve autour d'eux, massacreront toutes les élites sur lesquelles ils pourront mettre la main, brûleront, violeront, pilleront mais ne s'en iront pas tout simplement.

C'est pour cette raison que le comportement des Mayas, des Olmèques et des autres est un mystère insondable pour nos historiens. Pour eux, il est évident que la civilisation doit continuer à n'importe quel prix et ne doit jamais être abandonnée, quelles que soient les circonstances. Comment alors, les Mayas, les Olmèques et les autres ne l'auraient-ils pas su ?

Mais c'est exactement ce qui manquait dans l'esprit de ces gens. Lorsqu'ils n'ont plus aimé ce qu'ils étaient en train de construire, ils pouvaient s'en éloigner, parce qu'ils n'avaient pas l'idée que ça devait continuer à n'importe quel prix et ne jamais être abandonné, quelles que soient les circonstances.

Ce même fait la même différence entre eux et nous que le parachute fait entre les deux types qui tombent de l'avion ou que le gilet pare-balles fait entre les deux gars faisant face au tireur.

46 – Et tous les autres ?

Il n'y a pas de preuves que les Hohokams et les Anasazis aient été divisés en classe supérieure toute puissante et sous-classe impuissante. Mais il y a quelques indices que les Hohokams étaient en train de pencher dans cette direction. Plateformes dans le style mésoaméricain (construites par qui si ce n'est une sous-classe émergente ?) commençaient à apparaître ici et là, ainsi que des terrains pour jeux de balle (construits pour qui si ce n'est pour une classe supérieure émergente ?). L'expérience anasazie était la plus brève de toutes celles que j'ai examinées et la moins développée en tant que civilisation (pour autant qu'elle mérite ce nom). Mais c'est quand-même la même chose pour toutes. Lorsque, pour une raison quelconque, ils n'ont plus aimé ce qu'ils construisaient, ils étaient capables de s'en éloigner, car ils n'avaient pas l'idée que ça devait continuer à n'importe quel prix et ne jamais être abandonné, quelles que soient les circonstances.

J'ai mentionné (mais pas discuté) les deux autres grandes civilisations du Nouveau Monde, les Incas et les Aztèques. Leur développement initial et moyen a suivi les lignes posées par les Mayas et les Olmèques, mais leur fin ne fut pas entre leurs mains, vu qu'ils ont été détruits par l'envahisseur espagnol au seizième siècle. Il est manifestement impossible de savoir comment ils auraient continué laissés à eux-mêmes, mais je parie que (manquant ce même critique) ils auraient finalement suivi l'exemple de tous les autres.

47 – L'erreur culturelle

Pour nous, le même *la civilisation doit continuer à n'importe quel prix et ne jamais être abandonnée, quelles que soient les circonstances* nous semble intrinsèque à l'esprit humain, évident, comme *la distance la plus courte entre deux points est la ligne droite*.

Nous imaginons que l'humanité est née avec ce même en tête. L'*Homo habilis* savait qu'il devait être civilisé mais n'avait pas le cerveau adéquat. L'*Homo erectus* savait qu'il devait être civilisé mais il n'en n'avait pas les talents. *Homo sapiens* savait qu'il devait être civilisé

mais il ne savait comment. *Homo sapiens sapiens* savait qu'il devait être civilisé, possédait le cerveau et les talents, et il s'y mit dès qu'il comprit que l'agriculture en était le moyen. Naturellement, il savait que ça devait continuer à n'importe quel prix et ne jamais être abandonné, quelles que soient les circonstances.

Alors, qu'est-ce qui n'allait pas avec ces bâtisseurs de civilisation du Nouveau Monde ? Il est difficile de s'empêcher de penser qu'ils avaient quelque chose de très mystérieux. Ils savaient, parce que c'est évident, que la civilisation ne doit jamais être abandonnée, mais ils l'ont tout de même abandonnée.

C'est un exemple de l'erreur culturelle, qui est : *les mêmes de notre culture proviennent de la structure même de l'esprit humain, et si vous ne les avez pas, il y a quelque chose qui cloche chez vous.*

Naturellement, ça aussi c'est un mème.

48 – L'autre mystère des « civilisations disparues »

Le premier mystère concernant les civilisations du Nouveau Monde est facile à discerner car il se manifeste par quelque chose qu'ils *ont fait* : ils ont détruit ce qu'ils avaient bâti. Le second mystère est moins facile à discerner car il se manifeste seulement par quelque chose qu'ils *n'ont pas fait* : ils n'ont pas conquis le monde.

Au sommet de leur développement, les Mayas occupaient une zone pas plus grande que l'Arizona. Au moment où nous avons atteint le même niveau de développement, nous occupions le Moyen-Orient, l'Europe, presque toute l'Inde et l'Asie du sud-est. Il n'y avait personne pour s'opposer à l'avance des Mayas au nord ou au sud de leur région d'origine du Yucatán et du Guatemala, s'ils l'avaient voulu.

Les Olmèques se sont satisfaits d'une patrie plus petite que le Connecticut, et si la métropole de Teotihuacán avait été construite au centre de Los Angeles, l'influence de son pouvoir impérial se serait arrêtée avant les limites de la ville.

Quel était le problème avec ces gens ? Que leur manquait-il que nous n'avions pas ?

Allez-y, devinez.

49 – Le mème manquant

Contrairement aux soldats qui les ont précédés, les colons du Nouveau Monde ne sont pas venus en étendant leurs frontières nationales. Ils ont plutôt étendu une frontière *culturelle* commune. Derrière cette frontière, les gens d'Europe, du Proche-Orient et de l'Extrême-Orient pouvaient s'installer confortablement côte-à-côte car ils étaient culturellement de la même famille. Qu'ils venaient d'Angleterre, de Chine, de Turquie, de Russie, d'Irlande, d'Égypte, de Thaïlande ou du Danemark, ils étaient bien plus proches qu'ils ne pouvaient l'être des sauvages de l'autre côté de la frontière. (Et bien sûr, ils n'allaient à la chasse aux esclaves que de l'autre côté de la frontière.)

Ce n'était pas particulier au Nouveau Monde. C'était ainsi depuis le commencement. La frontière qui s'est étendue dans toutes les directions depuis le Croissant Fertile n'était pas une frontière nationale, c'était une frontière culturelle. Ce n'étaient pas des soldats qui ont conquis le Nouveau Monde, c'étaient des fermiers, qui ont enseignés à leurs voisins, qui ont enseigné à leurs voisins, qui ont enseignés à leurs voisins, propageant le message, dans un cercle s'agrandissant constamment jusqu'à ce qu'il englobe tout, sauf le Nouveau Monde pas encore découvert de l'autre côté de la planète.

Le même que nous avons amené avec nous au Nouveau Monde n'était pas nouveau. Nous le répandons depuis le début : *nous vivons de la BONNE manière et tout le monde devrait vivre ainsi*. En possédant ce même, nous sommes devenus les missionnaires culturel du monde, chose que ne sont pas devenus les Mayas et les Olmèques qui ne le possédaient pas.

50 – Sainte tâche

Lorsque Colomb est parti en direction de l'ouest, à travers l'Atlantique, il ne cherchait pas un continent vide à coloniser, il cherchait une route commerciale vers l'Orient. Et s'il était tombé sur l'Asie plutôt que sur l'Amérique, les gens en Europe se seraient dit « Allons faire des affaires avec ces orientaux ». Personne n'aurait pensé dire « Allons-y, débarrassons-nous des orientaux et gardons l'Asie pour nous ».

Mais Colomb n'est pas tombé sur l'Asie, il est tombé sur l'Amérique, qui, comme il l'a constaté, était inoccupée (mis à part quelques sauvages). Lorsque les peuples européens entendirent cela, ils ne se sont pas dit « Allons faire des affaires avec ces sauvages ». Ils se sont dit « Allons-y, débarrassons-nous de ces sauvages et prenons l'Amérique pour nous ». Ce n'était pas de la rapacité mais plutôt une tâche sainte. Lorsqu'un fermier défriche un champ et y passe la charrue, il ne pense pas prendre ce champ à toute la vie sauvage qui y habite. Il n'est pas en train de le voler, il l'utilise ainsi que Dieu l'a voulu depuis le début. Avant d'être cultivée, cette terre n'était que de la friche. Et c'est ainsi que les colons perçurent le Nouveau Monde. Les natifs le laissaient en friche, et en le leur retirant et en y passant la charrue, ils effectuaient une tâche divine.

Le Nouveau Monde n'a pas été conquis par l'épée, mais par un même.

51 – Les bâtisseurs de pyramide

Les hordes d'ouvriers qui ont bâti les pyramides d'Amérique centrale n'étaient pas plus malheureux que ceux qui ont construit les pyramides d'Égypte. Les ouvriers d'Amérique centrale sentaient simplement qu'il y avait une alternative à la misère, qu'ils ont finalement adoptée (en partant). Nous ne l'avons pas fait, nous nous sommes obstinés, construisant un ziggourat par ici, une grande muraille par là, une Bastille, une Ligne Maginot, et ainsi de suite, jusqu'à ce jour, où nos pyramides ne sont plus construites à Gizeh ou Saqqarah mais plutôt pour Exxon, ou Du Pont, ou Coca Cola, ou Proctor & Gamble ou McDonald's.

J'ai visité plusieurs salles de classe, et les étudiants me mènent toujours, d'une manière ou d'une autre, à un point où je leur demande combien d'entre eux rongent leur frein en attendant de sortir de là et commencer à travailler sur les pyramides sur lesquelles leurs parents et leurs grands-parents ont travaillé. La question les met mal à l'aise, car ils savent qu'ils devraient être complètement transportés de joie à l'idée d'aller griller des

hamburgers, faire le plein ou ranger des rayonnages dans la vraie vie. Tout leur monde leur dit qu'ils sont les enfants les plus chanceux sur terre - parents, enseignants, livres - et ils se sentent déloyaux de ne pas lever la main.

Mais ils ne le font pas.

52 – Les pharaons

Il a fallu vingt-trois ans à Khéops pour construire sa grande pyramide à Gizeh, où quelque onze cent blocs de pierre, chacun pesant environ deux tonnes et demi, devaient être taillés et posés en place *chaque jour* de la saison de construction qui durait quatre mois. Peu de commentateurs de ces faits peuvent éviter de remarquer qu'il s'agit d'un témoignage impressionnant de contrôle absolu du pharaon sur ses travailleurs égyptiens. Je suggère, au contraire, que le pharaon Khéops ne devait pas exercer plus de contrôle sur ses ouvriers à Gizeh que le pharaon Bill Gates en exerce sur ses ouvriers chez Microsoft. Je suggère que les travailleurs égyptiens obtenaient autant, relativement parlant, en construisant la pyramide de Khéops que les employés Microsoft obtiennent en construisant la pyramide de Bill Gates (qui ferait facilement cent fois celle de Khéops, mais ne serait bien sûr pas faite en pierre).

Il ne faut pas exercer un pouvoir particulier pour faire des gens des bâtisseurs de pyramides, s'ils pensent n'avoir pas d'autre choix que d'en construire. Ils construiront tout ce qu'on leur demande, que ce soit des pyramides, des parkings ou des logiciels pour ordinateurs.

Karl Marx considérait que des travailleurs sans choix sont des travailleurs enchaînés. Mais sa conception était que pour se libérer des chaînes, il faut détrôner les pharaons et ensuite construire des pyramides pour nous-mêmes, comme si construire des pyramides était quelque chose qu'on ne peut arrêter, car on aime trop ça.

53 – La solution des Mayas

Le même est aussi fort aujourd'hui qu'il l'était chez les pousseurs de pierre de l'Égypte ancienne : *la civilisation doit continuer à n'importe quel prix et ne jamais être abandonnée, quelles que soient les circonstances*. Nous rendons le monde inhabitable pour notre espèce et nous nous précipitons vers notre extinction, mais *la civilisation doit continuer à n'importe quel prix et ne pas être abandonnée, quelles que soient les circonstances*.

Ce même n'était pas létal à l'Égypte pharaonique ou à la Chine des Han ou à l'Europe médiévale, mais il est létal pour nous. C'est littéralement nous ou ce même. Un de nous doit disparaître, et sans tarder.

Mais...

Mais...

Mais...*mais enfin, M. Quinn, vous n'êtes pas en train de suggérer que nous retournions vivre dans des cavernes et attrapions notre repas au bout d'une lance ?*

Je n'ai jamais suggéré pareille chose, ou été proche de le faire. Compte tenu des réalités de notre situation, retourner à une vie de chasseurs-cueilleurs est une idée aussi stupide que de faire pousser des ailes et voler au paradis. Nous pouvons nous éloigner de la pyramide mais ne pouvons nous fondre dans la jungle. La solution des Mayas nous est totalement

inaccessible, pour la raison simple que la jungle n'est plus là et nous sommes plus de six milliards. Oubliez tout *retour en arrière*. Il n'y a pas de retour. Le retour est parti.

Mais nous pouvons toujours nous éloigner de la pyramide.

54 – Au-delà de la pyramide

Mais si, s'étant éloigné de la pyramide, nous ne pouvons nous fondre dans la jungle, alors que pouvons-nous donc faire ? Voici comment le sage gorille d'*Ishmael* répondit à cette question : « vous êtes fiers de votre inventivité, n'est-ce pas ? Alors inventez. » Ses élèves, et ce n'est pas surprenant, ne l'ont pas relevé et l'ont pris comme une non-réponse, et je suis sûr que la plupart des lecteurs ont fait de même. Ils l'ont fait car dans notre même sur la civilisation il y en a un autre qui est implicite : *la civilisation est l'invention ULTIME de l'humanité et ne peut être jamais surpassée*. C'est précisément pour ça qu'elle doit être perpétuée à n'importe quel prix, car il est impossible qu'il y ait d'invention après elle. Si nous devons abandonner la civilisation (gloups !), alors nous serions *fichus* !

Si nous voulons avoir un futur, alors notre première invention doit être un tueur de même : nous devons détruire, en nous et dans les peuples autour de nous, le même qui proclame que la civilisation est une invention insurpassable. Ce n'est, après tout, qu'un même, une simple notion propre à notre culture. Ce n'est pas une loi de la physique, c'est seulement quelque chose qu'on nous a appris à croire, que nos parents ont appris à croire, ainsi que leurs parents et leurs grands-parents, en remontant ainsi jusqu'à Gizeh, Ur, Mohenjo-Daro, Cnossos et au-delà.

Vu qu'il n'y a pas mieux pour tuer un même qu'un autre même, voyons ce que donne celui-là :

Quelque chose de MIEUX que la civilisation nous attend.

Quelque chose de bien mieux, à moins que vous soyez un de ces rares individus qui aiment tracter des pierres.

TROISIEME PARTIE

Quitter la pyramide

Je suis allé acheter quelque chose de transcendant
et suis revenu avec un téléphone.

ANTHONY WEIR

J'ai vingt-deux ans et je ne vais pas attendre plus longtemps.

SCOTT VALENTINE

57 – Organisations sociales et sélection naturelle

Personne n'est surpris d'apprendre que les abeilles sont organisées d'une façon optimale pour elles ou que les loups sont organisés d'une façon optimale pour eux ou que les baleines sont organisées d'une façon optimale pour elles. La plupart des gens comprennent généralement que l'organisation sociale d'une espèce évolue de la même manière que les autres attributs de l'espèce. Les organisations dysfonctionnelles sont éliminées de la même manière que les traits physiques dysfonctionnels sont éliminés, par le processus connu sous le nom de sélection naturelle.

Mais il y a un préjugé étrange et infondé contre l'idée que le même processus a modelé l'organisation de l'*Homo* durant les trois ou quatre millions d'années de son évolution. Personne n'est surpris d'apprendre que la forme d'une griffe ou un schéma de couleur est arrivé jusqu'à cette époque parce qu'il fonctionne pour le propriétaire de cette griffe ou de cette coloration, mais la plupart sont réticents à envisager l'idée qu'une organisation sociale humaine puisse atteindre le présent pour la même raison.

58 – Définitions et exemples

Style de vie (ou manière de vivre) : Façon de subsister pour un groupe d'individus. La chasse et la cueillette sont des styles de vie. Cultiver sa nourriture est un style de vie. Manger des charognes ou des restes est un style de vie (par exemple chez les vautours). Fourrager ou fouiller est un style de vie (par exemple chez les gorilles).

Organisation sociale : structure coopérative qui aide un groupe à mettre en œuvre son style de vie. Les colonies de termites sont organisées en une hiérarchie de trois castes qui sont les reproducteurs (reine et roi), ouvriers et soldats. Les chasseurs-cueilleurs humains sont organisés en tribus.

Culture : la totalité de ce qui est passé d'une génération à l'autre d'individus par le langage et l'exemple. Les Yanonami du Brésil et les Bushmen d'Afrique ont un style de vie commun (chasse et cueillette) et une organisation sociale commune (le tribalisme) mais n'ont pas une culture commune (sauf dans un sens très général).

59 – La mystérieuse persistance

Notre vision culturelle a été modelée par des gens qui étaient complètement satisfaits avec la notion que l'univers qu'ils voyaient était dans sa forme finale, et était parvenu à cette

forme, comme qui dirait d'un seul coup. L'histoire de la création dans la Genèse n'est pas à l'origine de cette notion, tout au plus elle l'affirme : Dieu a fait son travail, vit que ça ne nécessitait pas d'amélioration, et voilà.

Il ne nous a pas été facile de s'éloigner de cette notion, et en fait beaucoup de gens s'y accrochent inconsciemment, même lorsqu'elles parlent d'évolution. C'est pour cette raison que la disparition des civilisations du Nouveau Monde semble mystérieuse pour nos historiens. Si leur vision du monde était fondamentalement darwinienne plutôt que fondamentalement aristotélicienne, ils réaliseraient que ce qu'il faut voir dans ces disparitions, c'est simplement la sélection naturelle en action, cela dissiperait cet aura de mystère.

Durant nos trois ou quatre millions d'années sur cette planète, il est hors de doute que des milliers d'expériences culturelles ont été menées parmi les humains. Les succès ont survécu et les échecs ont disparu, pour la simple raison qu'il n'y avait probablement plus personne qui voulait les perpétuer. Les gens vont (généralement) accepter de vivre dans la misère jusqu'à un certain point. Ce n'est pas ceux qui ont quitté qui sont extraordinaires et mystérieux, c'est nous, nous qui nous sommes d'une certaine façon persuadés que nous devons persister dans notre misère, quel que soit le coût et ne jamais l'abandonner, même en face d'une calamité.

60 – Certains veulent vraiment plus que nécessaire

Avant de devenir cultivateurs à temps plein, les Mayas, Olmèques et tous les autres pratiquaient la chasse et la cueillette, ou une combinaison de cueillette et d'agriculture. *Est-ce que le fait qu'ils sont devenus cultivateurs à temps plein n'indique pas qu'ils n'étaient pas complètement satisfaits de leur style de vie ?* C'est exactement ce que ça indique.

A un moment donné, l'idée d'assurer son existence avec l'agriculture semblait plus attrayante que la manière traditionnelle. Cela ne signifie pas nécessairement qu'ils détestaient leur vie précédente, mais cela signifie certainement qu'ils ont jugé la vie agricole plus prometteuse. Très certainement, ils ne voyaient du tout leur aventure dans la vie agricole comme une expérience mais comme un choix permanent et irrévocable. Si c'est ainsi, cela n'invalide pas le rôle de la sélection naturelle mais plutôt cela le souligne. Tous ces peuples ont commencé par abandonner un style de vie traditionnel pour une innovation qui semblait promettre plus de ce qu'ils voulaient. Lorsque l'innovation s'avéra donner moins de ce qu'ils voulaient, ils l'ont abandonnée pour retourner à leur style de vie précédent. Cette innovation a dans chaque cas raté l'examen.

Mais cela n'indique-t-il pas que leur style de vie traditionnel était loin d'être parfait ? Bien sûr. La sélection naturelle est un processus qui sépare ce qui fonctionne de ce qui ne fonctionne pas, et non le parfait de l'imparfait. Rien de ce que l'évolution produise n'est parfait, c'est juste sacrément difficile de l'améliorer.

61 – Le tribalisme ça fonctionne

Comme je l'ai dit, si vous faites remarquer que la vie en essaim fonctionne bien pour les abeilles, que la vie en troupe fonctionne bien pour les babouins, ou que la vie en meute fonctionne bien pour les loups, vous ne serez pas contredit, mais si vous faites remarquer

que la vie en tribu fonctionne bien pour les humains, ne soyez pas surpris si vous êtes attaqué avec une férocité presque hystérique. Vos attaquants ne vont jamais vous admonester pour ce que vous avez dit mais plutôt pour des paroles qu'ils *vous ont inventées*, par exemple que la vie tribale est « parfaite » ou « idyllique » ou « noble » ou simplement « merveilleuse ». Il importe peu que vous n'ayez dit ces choses, ils seront aussi indignés que si vous l'aviez fait.

La vie tribale n'est en fait pas parfaite, idyllique, noble ou merveilleuse, mais partout où on la trouve intacte, on constate qu'elle fonctionne bien, aussi bien que la vie des lézards, des rats-laveurs, des oies ou des scarabées, avec le résultat que les membres de la tribu ne sont généralement pas des cas limites psychotiques enragés, rebelles, désespérés et stressés déchirés par le crime, la haine et la violence. Ce que les anthropologues constatent c'est que les peuples tribaux, loin d'être nobles, doux ou plus sages que nous, sont aussi capables que nous d'être mesquins, méchants, stupides, égoïstes, insensibles, têtus et colériques. La vie tribale ne transforme pas les gens en saints, elle permet à des gens ordinaires d'assurer leur existence ensemble avec un minimum de stress, année après année, génération après génération.

62 – Vous vous attendiez à quoi ?

Après trois ou quatre millions d'années d'évolution humaine, vous vous attendiez à quoi d'autre qu'une organisation sociale qui fonctionne ? Comment sinon *Homo habilis* aurait-il survécu sans une organisation sociale fonctionnelle ? Comment sinon *Homo erectus* aurait-il survécu sans une organisation sociale fonctionnelle ? Et si la sélection naturelle a doté *Homo habilis* et *Homo erectus* d'organisations sociales fonctionnelles, pourquoi aurait-elle manqué d'en doter *Homo sapiens* ? Les humains peuvent avoir essayé plusieurs autres types d'organisation sociale durant ces trois quatre millions d'années, mais alors *aucun d'eux n'a survécu*. En fait, *nous savons* que les humains ont essayé d'autres organisations sociales.

Les Mayas en ont essayé une, et trouvé après trois mille ans que cela n'avait pas fonctionné (en tout cas pas aussi bien que le tribalisme). *Ils sont retournés à la vie tribale*.

Les Olmèques en ont essayé une, et trouvé après trois cent ans que cela n'avait pas fonctionné (en tout cas pas aussi bien que le tribalisme). *Ils sont retournés à la vie tribale*.

Le peuple de Téotihuacán en a essayé une, et trouvé après cinq cent ans que cela n'avait pas fonctionné (en tout cas pas aussi bien que le tribalisme). *Ils sont retournés à la vie tribale*.

Les Hohokams en ont essayé une, et trouvé après trois cent ans que cela n'avait pas fonctionné (en tout cas pas aussi bien que le tribalisme). *Ils sont retournés à la vie tribale*.

Les anasazi en ont essayé une, et trouvé après trois cent ans que cela n'avait pas fonctionné (en tout cas pas aussi bien que le tribalisme). *Ils sont retournés à la vie tribale*.

Aucune de leurs expérimentations n'a survécu, mais le tribalisme oui. Et c'est ça la sélection naturelle.

63 – Si vous l’aimez tant...

Les gens qui n’aiment pas ce que je suis en train de dire me contrent de cette manière : « Si vous aimez tant la vie tribale, alors pourquoi n’allez vous pas vous munir d’une lance et vivre dans une caverne ? »

La vie tribale n’a rien à voir avec les lances, les cavernes ou avec la chasse et la cueillette. Chasseur-cueilleur est un style de vie, une occupation, une façon d’assurer sa vie. Une tribu n’est pas une occupation particulière; c’est une organisation sociale qui aide à assurer sa vie.

Aux endroits où ils sont encore acceptés, les gitans vivent en tribu, mais ils ne sont manifestement pas chasseurs-cueilleurs.

De façon similaire, les gens du cirque vivent en tribu, mais à nouveau, mais ils ne sont manifestement pas chasseurs-cueilleurs. Jusqu’à récemment il y avait plusieurs formes de spectacles ambulants qui avaient une organisation tribale : groupes théâtrales, carnivals, etc.

64 – Ce que les gens aiment dans les sociétés tribales

Les tribus existent pour leurs membres, et pour tous leurs membres, parce que tous sont perçus comme impliqués dans le succès de la tribu. Lorsque la tente est montée, personne dans le cirque n’est plus important que l’équipe de construction. Lorsque les mats sont dressés, personne n’est plus important que les monteurs de mats. Lorsque le spectacle commence, personne n’est plus important que les artistes, humains et animaux. Et ainsi de suite, pour toutes les phases de la vie du cirque.

Parmi les chasseurs-cueilleurs, le succès n’avait évidemment rien à voir avec l’argent. Au cirque, bien sûr, tout le monde sait que le spectacle doit faire de l’argent pour pouvoir continuer, mais c’est le cirque, et non l’argent qui fournit le moyen d’existence. Je veux dire qu’ils ne maintiennent pas le cirque pour faire de l’argent, ils gagnent de l’argent pour pouvoir continuer à faire tourner le cirque. (Un artiste le voit un peu de la même manière : il y a une différence entre peindre pour de l’argent ou gagner de l’argent pour pouvoir continuer à peindre.)

La tribu est ce qui leur fournit ce dont ils ont besoin, et si la tribu disparaît, ils sont dans le malheur. Tout le monde veut que le directeur du cirque gagne de l’argent, car s’il cesse de gagner de l’argent, le spectacle sera terminé. L’intérêt de chacun se trouve dans le succès de l’ensemble. Ce qui est bon pour la tribu est bon pour tout le monde, du propriétaire au tourneur de barbe-à-papa.

Je me penche sur l’exemple du cirque pour bien marquer le fait que la vie tribale n’est pas seulement quelque chose qui a fonctionné dans l’ancien temps ou seulement pour les chasseurs-cueilleurs.

65 – « Le cirque » existe-t-il vraiment ?

S’il existe des choses comme « le théâtre », « l’opéra » et « le cinéma », alors pourquoi n’y aurait-il pas « le cirque » ? Mais est-il vraiment tribal ?

C'est parce que le cirque est tribal que nous remarquons le moment où un cirque particulier cesse d'être tribal. L'histoire du *Ringling Bros. and Barnum & Bailey Circus* est sans aucun doute une histoire de tribus du cirque, mais actuellement ce cirque n'est qu'une grosse affaire commerciale, aussi hiérarchisé que General Motors ou United Airlines. Personne ne confond un spectacle comme le *Ice Capades** avec une affaire tribale, ça a commencé comme une grosse affaire commerciale et il n'en n'a jamais été autrement.

Beaucoup de petites affaires commencent de manière tribale, avec quelques partenaires y investissant toutes leurs ressources et ne prenant que ce dont ils ont besoin pour survivre, mais ce caractère tribal disparaît vite si la compagnie devient une hiérarchie conventionnelle. Et même si elle se développe de manière tribale, avec des nouveaux membres qui étendent ses ressources pour s'y intégrer, elle risque de perdre son caractère tribal si elle devient trop grande. A partir d'une certaine taille, elle doit soit cesser de grandir, soit commencer à s'organiser en une tribu de tribus, ce qui est probablement la meilleure façon de comprendre les types de cirques que vous risquez de voir dans n'importe quelle grande ville aujourd'hui.

Une tribu est une coalition de gens travaillant ensemble et égaux pour assurer leur vie. Une tribu de tribus est une coalition de tribus qui travaillent ensemble et égales pour s'assurer leurs vies ; chaque tribu a son chef, ainsi que la coalition dans son ensemble.

* Dans le style que *Holiday on ice* (NdT)

66 – Les gens du cirque sont tribaux

Les gens vivant de manière tribale transmettent à la génération suivante non pas une fortune toute faite mais plutôt une façon fiable d'assurer sa vie. Pour cette raison la famille des brasseurs Busch est un clan et non une tribu. Ce que la génération actuelle des Busch a reçu de la précédente n'est pas une façon d'assurer sa vie mais une fortune toute faite qui sera passée à la génération suivante.

Par contraste, les artistes de cirque mondialement connus que sont les *Flying Wallendas* n'ont pas un milliard à transmettre à la prochaine génération. Ce qu'ils ont à transmettre, c'est une façon d'assurer sa vie. Leur vie n'est pas de facto assurée (comme elle l'était pour August Busch III qui n'aurait pas eu besoin de travailler un seul jour de sa vie s'il l'avait désiré). De la même manière que chaque génération successive de chasseurs-cueilleurs reçoit de la précédente les connaissances et techniques de la chasse et de la cueillette (mais doit tout de même chasser et cueillir elle-même pour rester en vie), chaque génération de Wallendas reçoit de la précédente des connaissances et des pratiques de cirque (mais doit tout de même présenter son spectacle elle-même pour rester en vie).

Dans une tribu ethnique, il n'est pas rare de voir trois ou même quatre générations qui travaillent côte-à-côte. On peut voir la même chose dans les cirques tribaux comme les Wallendas où personne ne s'étonne lorsque Aurelia Wallendas, douze ans, fait un numéro de voltige avec son oncle Alexandre Sacha Pavlata, quarante-sept ans, artiste de sixième génération.

67 – « Je me permets de vous contredire ! »

Il y en a autant qui verront la pertinence qu'il y a à considérer le cirque comme une tribu que ceux qui se lèveront pour dénoncer une idée fausse et absurde. On me fera remarquer, par exemple, que les cirques embauchent régulièrement des travailleurs temporaires qui travaillent un jour, une semaine, et s'en vont. Ces travailleurs occasionnels sont rarement membres de la tribu et deviennent rarement des membres de la tribu. Tout cela est très vrai (bien que ça ne change pas le fait que certains deviennent des membres de la tribu).

Dans les petits cirques, tout le travail est effectué par le même groupe de gens, qui installent les équipements, occupent les caisses, exécutent des numéros et travaillent avec les animaux. Dans les cirques plus grand par contre, les propriétaires, les artistes et les manutentionnaires semblent faire partie de classes sociales différentes, qui en théorie (en tout cas dans certains cirques) ne fraternisent pas. Je me pose tout de même des questions sur la validité de ces « classes sociales ». Il est possible, dans une organisation sociale ordinaire, d'imaginer une classe ouvrière rêvant de renverser la classe « dirigeante ». Mais cela n'a aucun sens dans le contexte du cirque. Quel bien cela amènerait-il si les manutentionnaires du cirque « renversaient » les artistes ? Plutôt que d'encombrer le cirque avec des « classes sociales » qui ne fonctionnent pas, je pense qu'il est mieux de considérer le cirque comme une tribu de tribus, un peu comme les Sioux qui étaient une tribu de tribus.

68 – Histoires tribales

Un jour de juillet en 1986, le journaliste Ron Grossman du Chicago Tribune a voyagé avec « le plus petit [mud show] d'Amérique » qui partait de New Windsor dans l'Illinois et s'arrêtait à Wataga, quarante-cinq kilomètres plus loin. C'était la compagnie du Culpepper and Merriweather Great Combined Circus qui était composée de six artistes, un débardeur, trois chèvres, six chiens, autant de poney shetland et deux jeunes trainards dans la tradition de Toby Tyler*. Tout en aidant à monter la tente de cinq par vingt mètres dans la cour des pompiers de Wataga, Red Johnson, le propriétaire et présentateur, racontait sa propre histoire dans le cirque qui avait débuté à l'âge de neuf ans.

- Ma mère m'a réveillé vraiment tôt un matin et nous sommes allés assister au spectacle du Cole Bros Circus. Je me rappelle m'être passionné pour l'atelier du maréchal-ferrant. Disait-il en alternant des coups de son maillet de dix kilos avec le clown B.J. Herbert et le funambule Jim Zajack. - Après elle m'a acheté un livre souvenir sur le cirque et à l'intérieur de la couverture avait écrit : ne t'imaginer pas des choses.

- Ce qui est drôle c'est que ma famille m'a dit la même chose lorsqu'ils m'ont offert un livre sur le cirque pour Noël. Ajouta Zajack. Mais à l'âge de dix-sept ans il les a suffisamment harcelés pour qu'ils le laissent partir, pour ce qui était supposément un job d'été, au Franzen Bros Circus. Depuis, il n'est jamais rentré à la maison, sauf lorsqu'un spectacle s'arrêtait.

- Le cirque, dit-il à Grossman, est comme une petite tribu de nomades. Une fois que vous vous êtes lancés, vous ne vous arrêtez plus.

- Ndt : Film de Walt Disney (1960) mettant en scène un enfant et un singe dans un cirque.

69 – Ici vous faites partie de quelque chose

Terrel Jacobs, spécialiste du fouet au cirque Culpepper et Merriweather critique la nature hiérarchique des grands cirques et note qu'on y trouve le même ordre hiérarchique que la société en général. Au Ringling's, les artistes pensent qu'il est indigne de parler avec les manœuvres. Chacun a son travail à effectuer, et, après le spectacle, tout le monde se retire dans son monde privé. Ici, nous sommes une famille. Nous travaillons ensemble, sommes sur scène ensemble, mangeons ensemble, et oui, nous nous querellons. Nous ne sommes pas assez pour que certains jouent aux chefs. Ca ne peut être qu'une démocratie.

Mais ce n'est pas que les petits cirques qui expérimentent cette démocratie tribale. En 1992, David Leblanc, chef de tente (puis directeur opérationnel) pour le Big Apple Circus dit : « Il y a une communication totale ici. J'ai grandi dans les banlieues et je ne pouvais vous dire le nom des gens qui habitaient à côté de chez mes parents, et j'y ai vécu pendant quinze années. Ici vous ne vivez pas seulement avec votre voisinage, vous travaillez également avec dans une but commun. Vous faites partie de quelque chose. »

Après avoir aidé une des membres de l'équipe à déraciner un piquet de tente, Leblanc rajouta : « C'est le style du cirque. Elle le fait de bon cœur. Et vous savez quoi ? Ca ne fait pas partie de son travail. Elle était juste là pour aider. Ici les gens sont prêts à faire n'importe quoi. Dans le monde réel, les gens réclament dix minutes de pause après trois heures de travail, mais les gens ici sont simplement dédiés à ce qu'ils font. »

70 – L'éloignement du tribalisme

Les gens ne cultivent pas parce que ça demande moins de travail, ils cultivent parce qu'ils veulent s'installer et vivre dans un seul endroit. Une cultivée ne fournit pas assez de nourriture humaine pour supporter un établissement permanent. Pour construire un village il faut cultiver quelque chose, et c'est ce que font la plupart des villages aborigènes : ils cultivent un peu. Ils ne cultivent pas toute leur nourriture, ils n'en n'ont pas besoin.

A partir du moment où vous transformez tout le terrain autour de vous en terre agricole, vous commencez à générer d'énormes surplus de nourriture, qui doivent être protégés des éléments et des autres créatures, y-compris d'autres humains. A la fin ils doivent être mis sous clé. Bien que ça n'ait pas été perçu ainsi à ce moment, la mise sous clé de la nourriture a sonné le glas du tribalisme et le début de la vie hiérarchique que nous nommons civilisation.

Dès que le grenier apparaît, quelqu'un doit venir le protéger, et ce gardien a besoin d'assistants qui lui deviennent totalement dépendants, vu qu'ils ne peuvent plus assurer leur vie comme fermiers. D'un seul coup, une figure de pouvoir apparaît sur la scène pour contrôler la richesse de la communauté, entourée par une équipe de vassaux loyaux, prêts à évoluer en une classe dirigeante de nobles et de princes.

Cela ne se produit pas parmi les fermiers occasionnels ou parmi les chasseurs-cueilleurs (qui n'ont pas de surplus à mettre sous clé). Cela se produit uniquement parmi les gens qui tirent toute leur subsistance de l'agriculture, les gens comme les Mayas, les Olmèques, les Hohokams, etc.

71 – Du tribalisme à la hiérarchisation

Chaque civilisation qui entre dans l'histoire *ex nihilo* (c'est-à-dire, ne provenant pas d'une civilisation antérieure), entre ayant bien en place la même organisation sociale hiérarchique de base, qu'elle émerge en Mésopotamie, en Egypte, en Inde, en Chine ou dans le Nouveau Monde. Il serait intéressant d'étudier les raisons pour lesquelles ce résultat remarquable se produit (sans doute un processus de sélection naturelle), mais ce n'est pas le sujet de mon étude. Je laisse la question du *pourquoi* aux autres. Mais le fait que ça se produit ainsi est indiscutable.

Tout le monde est familier avec les grandes lignes de cette organisation grâce au modèle égyptien. Il y a une organisation étatique centralisée qui détient les pouvoirs économiques, militaires, politiques et religieux. La caste dirigeante menée par un dieu vivant tel Pharaon, Inca ou autre monarque divin, est secondée par une bureaucratie de prêtres qui contrôlent et supervisent la force de travail conscrrite pour (entre autres) la construction de palais, complexes pour les cérémonies, temples et pyramides.

La tribu a bien sûr, à ce moment, disparu depuis des siècles, voir des millénaires.

72 – Ce que les gens n'aiment pas dans la hiérarchie

Pour être honnête, je devrais faire la distinction entre ce que les dirigeants aiment dans les sociétés hiérarchiques et ce que tous les autres n'y aiment pas, mais je doute avoir vraiment besoin d'expliquer le premier cas.

Ce que les gens (sauf les dirigeants) n'aiment pas dans les sociétés hiérarchiques c'est qu'elles ne se matérialisent pas de la même manière pour tous leurs membres. Elles donnent une vie d'aisance et de luxe incroyable aux dirigeants et une vie de pauvreté et de labeur pour tous les autres. La façon dont les dirigeants bénéficient du succès d'une société est complètement différente de la façon dont les masses en bénéficient, et les pyramides et tous les temples témoignent de l'importance des dirigeants, pas de celle des masses qui les ont construits. Et il en va de même de tous les aspects de la vie dans une société hiérarchique.

La différence entre le cirque et Disney World est que le cirque est une tribu et Disney World une hiérarchie. Disney World a des employés, pas des membres. Elle ne leur fournit pas un moyen de gagner leur vie, elle leur donne simplement un salaire. Les employés travaillent pour eux, et si Disney World ne peut plus les payer, ils vont immédiatement l'abandonner. Les propriétaires ont investi dans son succès et en bénéficient. Les employés ne sont que des employés.

Les enfants de tous âges fuient pour rejoindre le cirque. Personne ne fugue pour rejoindre Disney World.

73 – Mais il n'y a pas de hiérarchie dans les tribus ?

C'est la question posée par les gens qui détestent l'idée que la vie tribale puisse fonctionner. La réponse est non, ce n'est pas ce qui a été constaté. Les tribus ont des chefs, bien sûr, et parfois des chefs autoritaires, mais ce leadership n'amène peu ou pas de bénéfices particuliers qui seraient refusés aux autres membres de la tribu. N'y a-t-il jamais eu de tribu

qui serait « devenue hiérarchique » et où le chef serait devenu despotique ? Je suis absolument certain que ça s'est produit, peut-être des milliers de fois. Ce qui est important de souligner c'est qu'aucune tribu de ce genre n'a survécu. La raison n'est pas difficile à trouver, les gens n'aiment pas vivre sous le joug d'un despote. Encore une fois, c'est l'œuvre de la sélection naturelle : les tribus dirigées par des despotes ne parviennent pas à retenir les membres et s'éteignent.

Au cirque, tout le monde veut qu'il y ait un boss, qui s'occupe des affaires, fasse en sorte que le cirque reste dans les chiffres noirs, prenne les décisions désagréables de l'embauche et du licenciement, règle les disputes, signe des contrats et négocie avec les autorités locales. Sans boss, le cirque disparaîtrait très vite, mais le boss n'est qu'une personne avec un travail, le travail d'être le boss. Le boss n'est pas envié ni même particulièrement admiré. Les stars du spectacle reçoivent la gloire (ainsi que les plus hauts salaires et les habits à paillettes) mais ne sont rien qui s'approche d'une classe dirigeante.

74 – Dreaming away the hierarchy

Les masses dominées de notre culture n'étaient pas plus malheureuses que les masses dominées des Mayas, des Olmèques ou d'autres abandonneurs de civilisation que nous avons étudiés. La différence entre eux et nous est que nous possédons (ou sommes possédés par) un complexe de mèmes qui nous ont complètement empêché de quitter la civilisation. Nous sommes absolument convaincus qu'il n'y a aucun moyen de surpasser la civilisation et que nous devons continuer, même au prix de notre extinction.

Incapables de s'en éloigner, nous avons utilisé trois raisonnements différents pour justifier notre inaction.

75 – Premier raisonnement : la justifier

Une des raisons qui nous fait penser que l'Est et l'Ouest sont culturellement différents est que les orientaux ont une façon différente de justifier la hiérarchie dans laquelle ils vivent. Ils pensent que la hiérarchie est la résultante d'opérations fondamentales de l'univers, qui assurent la réalisation du karma par le biais de la réincarnation. Avec la théorie du karma, nos péchés et vertus sont punis ou récompensés dans des vies ultérieures. Ainsi, si vous êtes né intouchable à Bhaktapur en Inde, où vous n'avez aucun espoir d'avoir une occupation plus élevée que le nettoyage des latrines, vous ne pouvez blâmer personne d'autre que vous-mêmes. Vous n'avez aucune raison d'envier ou de haïr les brahmanes qui vous snobent et vous méprisent, leur vie de félicité et de loisirs n'est que ce qu'ils méritent, autant que votre vie de pauvreté et de misère n'est que ce que vous méritez.

De cette manière, cet arrangement des gens en classes hautes, moyennes et basses est présenté comme étant la manifestation de la justice de l'ordre universel divin. Si je suis riche et bien nourri et que vous êtes pauvre et affamé, c'est que les choses doivent être ainsi.

Le bouddhisme peut être vu comme apportant un soulagement à cette posture rigide d'auto-résignation.

76 – Deuxième raisonnement: la transcender

Bouddha ainsi que Jésus ont assuré à leurs auditoires que les pauvres et les opprimés ont (en tout cas auront) un avantage sur les riches et puissants pour qui il sera quasiment impossible d'attendre le salut. Les pauvres peuvent vivre heureux, dit Bouddha, en ne possédant rien et en vivant simplement de joie, comme les dieux radieux. Les doux (c'est-à-dire ceux qui finissent toujours par construire les pyramides) hériteront de la terre à dit Jésus, et le royaume de Dieu inversera la hiérarchie, il appartiendra aux pauvres et non aux riches, les dirigeants et les dirigés échangeront leur place, les premiers deviendront les derniers et les derniers deviendront les premiers. Jésus et Bouddha disent que, contrairement aux apparences, la richesse ne rend pas les gens heureux, elle ne fait que les rendre radins. Et les pauvres ne doivent pas envier les trésors des riches qui risquent toujours d'être volés, mangés par les mites ou de rouiller, ils doivent au contraire, dit Jésus, accumuler des trésors incorruptibles au paradis.

Ce sont ces « consolations » qui ont conduit Karl Marx à dire des religions qu'elles étaient « l'opium du peuple ». Cet opium transporte les masses hors de la misère et dans l'empyrée de l'acceptation. Et encore plus important, du point de vue de la classe dirigeante, cet opium les fait tenir tranquilles et soumis, l'héritage promis des doux reste à jamais futur.

77 – Troisième raisonnement: la vaincre

Mais les rêves de paradis céleste commencèrent à perdre de leur attractivité lorsque l'âge de la foi déclina, et des nouveaux rêves commencèrent à prendre forme, des rêves de paradis sur terre cette fois, des rêves de révolution, des rêves de renversement, de mettre fin au règne des anciens et d'élever des dirigés en nouveaux dirigeants.

Beaucoup de révolutions de ce genre ont pris forme, particulièrement en France, en Amérique et en Russie, mais dans chaque cas, bizarrement, les hiérarchies ont à peine changé de mains et continuèrent comme avant. Les masses ont toujours leur pierre à tracter, jour après jour, et jour après jour la pyramide continue de s'élever.

La philosophe française Simone Weil, désapprouvait Marx en disant que c'est la révolution et non la religion qui est l'opium du peuple. Honte à eux deux pour ne pas mieux comprendre le peuple et ses drogues. La religion est un barbiturique qui atténue la douleur et vous rend somnolent. La révolution est une amphétamine qui vous ravive et vous fait sentir puissant. Lorsque rien ne va chez les gens, ils prendront n'importe laquelle, ou les deux. Aucune de ces drogues ne disparaît. Bien au contraire. Contrairement aux attentes de l'après-guerre, qui avait vu la religion régresser, la religion revient, ainsi que la révolution. Et dans ce qui est supposé être la nation la plus heureuse et la plus prospère de l'histoire humaine, de plus en plus de groupes terroristes antigouvernementaux attirent de plus en plus de membres chaque année.

78 – L'opium est l'opium du peuple

Lorsque Marx a émis sa fameuse phrase, l'opium n'était pas une drogue populaire, ce qu'il voulait dire c'est que la religion était le narcotique populaire bon marché. Il ne pouvait pas deviner, probablement, que l'opium elle-même (sous une forme ou une autre) deviendrait l'opium du peuple, malgré son coût.

Plus les choses iront mal pour nous, nous aurons besoin de plus en plus de toutes ces choses qui nous donnent le soulagement et l'oubli, et toutes les choses qui nous excitent et nous stimulent. Plus de religion, plus de révolution, plus de drogues, plus de chaînes TV, plus de sport, plus de casinos, plus de pornographie, plus de loteries, plus d'accès à Internet, plus et encore plus de tout, pour nous donner l'impression que la vie est un amusement sans fin. Mais en attendant, bien sûr, chaque matin nous devons nous secouer et oublier les amusements pendant huit ou dix heures pendant que nous tractons notre quota de pierre sur les pentes de la pyramide.

Quelle vie pourrait être plus douce que ça ?

79 – Ma vie à la pyramide

Les lecteurs vont forcément se poser des questions sur ma vie professionnelle et se demander si j'ai beaucoup souffert comme tireur de pierre. Non, en fait j'ai fait partie des chanceux. Dès le départ, j'ai trouvé une niche où je pouvais me considérer comme un artisan plutôt que comme un animal de trait. Vous pourriez dire que j'ai taillé des pierres que d'autres ont du tirer et que j'étais fier de mon habileté. J'ai commencé ma vie professionnelle dans une petite pyramide respectable contruite par les éditions Spencer à Chicago qui s'appelait l'*Encyclopédie des peuples américains*. Elle a été achetée par un plus gros bâtisseur, Grolier, qui l'a déplacée pierre par pierre à New York. Je suis resté à Chicago à travailler chez Science Research Associate pour une pyramide nommée le *Greater Cleveland Mathematics Program*. SRA a été ensuite racheté par un bâtisseur encore plus gros, IBM. J'ai finalement fini au Encyclopaedia Britannica Educational Corporation où j'ai supervisé la construction de pyramides dans le département de mathématiques. J'ai terminé ma carrière dans une société propriété d'un autre géant, Singer Corporation, où j'ai supervisé les constructions de pyramides multimédias. La fin est arrivée un jour où le président de cette société m'a dit que mon travail était « trop bon ». Ce n'est pas nécessaire qu'il soit si bon, m'a-t-il expliqué, parce que c'est « seulement pour des enfants », et les enfants « ne voient pas la différence ». J'ai finalement réalisé que je ne pourrais jamais atteindre mes objectifs en travaillant sur la pyramide de quelqu'un d'autre.

80 – Suis-je en train de bâtir ma pyramide ?

Le métier que j'exerce aujourd'hui est le même que celui que j'exerçais auprès des sociétés que je viens de mentionner. Je ne fais pas des choses différentes pour moi-même que je ne faisais pour eux. Le travail est le même...mais je n'ai pas l'impression d'être en train de bâtir une pyramide.

Le test est le suivant. Si vous aviez un milliard de dollars à la banque, iriez-vous faire le travail que vous faites pour gagner votre vie ? Franchement, honnêtement, vraiment ? Je suis sûr que environ dix pour cent des gens lisant ce livre répondront oui. Par exemple Steven Spielberg et Bill Gates (qui ont déjà leur milliard mais semblent toujours aimer leur travail). Moi aussi je fais partie du pourcentage de chanceux. Si j'avais un milliard à la banque, je continuerais l'écriture.

Il y a plein de place sur terre pour les dix pour cent qui aiment leur travail. Ma passion est de faire un peu de place pour les autres nonante pour cent. Je n'essaye pas de gâcher le plaisir des Spielberg et Gates, j'essaye d'ouvrir une porte de sortie pour les milliards qui ne

s'amuse pas, qui s'échine à tirer des pierres sur la pyramide, pas parce qu'ils aiment les pierres ou les pyramides, mais parce qu'ils n'ont pas d'autre moyen pour apporter de la nourriture à la maison. Nous pouvons leur offrir d'autres perspectives sans gâcher le plaisir aux autres dix pour cent, mais seulement si nous allons au-delà de la chose appelée civilisation.

81 – Que signifie « civilisation » ?

Je peux nommer quelques concepts que je trouve personnellement difficiles à cerner, comme par exemple *mise en scène** ou postmodernisme, mais *civilisation* n'est pas l'un d'eux. Le *Oxford English Dictionary* le définit en à peine douze mots: « Condition ou état civilisé; état développé ou avancé de la société humaine. ». Le *American Heritage Dictionary* l'article un peu plus exhaustivement: « Etat avancé de développement intellectuel, culturel et matériel dans une société humaine, marqué par le progrès dans les arts et sciences, l'utilisation étendue de l'écriture et l'apparition d'institutions politiques et sociales complexes. ».

La chose qui pousse les institutions de n'importe quelle civilisation à devenir politiquement et socialement « complexe » est bien sûr leur organisation hiérarchique. Une confédération de villages ruraux n'est ni politiquement ni socialement complexe, et ce n'est pas la civilisation. Lorsque mille ans plus tard, la famille royale vit dans un palais gardé par des soldats professionnels, protégée des masses par des clans de noble et une caste de prêtres qui gèrent la religion d'état, alors on a la « complexité » politique et sociale requise pour faire une civilisation.

Aucune société tribale, aussi « avancée » qu'elle puisse être, n'a jamais, dans ce sens, été appelée civilisation.

- *Ndt: En français dans le texte*

82 – Rassembler toutes les pièces

La vie tribale, et aucune autre, est le don de la sélection naturelle à l'humanité. Elle est à l'humanité ce que la meute est aux loups, la vie en groupe aux baleines et la vie en essaim aux abeilles. Après trois ou quatre millions d'années d'évolution humaine, c'est ce qui a émergé comme organisation sociale fonctionnelle pour les gens. Les gens aiment l'organisation tribale car elle fonctionne bien pour tous ses membres.

Partout où la civilisation émerge, le tribalisme disparaît et est remplacé par la hiérarchisation. La hiérarchisation fonctionne bien pour les dirigeants mais bien moins pour les dirigés qui constituent la masse de la société. Pour cette raison, la minorité au sommet l'apprécie beaucoup tandis que les masses à la base l'apprécient beaucoup moins.

A une exception près, ce que montre l'histoire, c'est que les gens qui ont essayé la hiérarchisation l'abandonnent finalement car elle n'est pas satisfaisante. Certains essais étaient encore en cours lorsque nous les avons détruits, nous ne pouvons pas savoir comment ils se seraient terminés. Nous sommes la seule exception. Nous sommes poussés à nous accrocher à notre société hiérarchique par un complexe de mêmes qui nous disent que

ce que nous avons n'est pas améliorable, même si nous le détestons, même s'il dévaste le monde et provoquera notre extinction. Ces mêmes nous disent que ce que nous avons est ce que les humains étaient destinés à avoir depuis le début et qu'il ne peut pas être amélioré.

83 – Une autre expérimentation dans la hiérarchisation

Les natchez, un peuple trouvé par les européens du dix-septième siècle, s'épanouissaient dans la région de natchez Mississippi, et avaient une société à mi-chemin entre la fédération de villages fermiers et une civilisation théocratique similaire à celle des égyptiens et des Mayas. Il y avait trois classes de nobles et une classe de gens du commun. Au sommet étaient les soleils dont le chef était un dieu vivant, le grand soleil. Puis venaient les nobles et ensuite les honorés. Les gens du commun au bas étaient les puants*.

Ce qui est notable dans l'expérimentation des natchez est que si les classes étaient héréditaires, leur appartenance ne l'était pas exactement, parce que chaque membre de la noblesse était obligé de se marier avec un puant. Cela signifiait que chaque membre de la classe des puants voyait ses enfants monter d'un cran. En passant sur les détails, l'effet du mariage avec un puant était que le fils d'un soleil était un noble (et non un soleil), le fils de ce noble était un honoré (et non un noble) et le fils de cet honoré était un puant. Mais en atteignant le fond de l'échelle sociale, cet arrière-petit-fils pouvait ensuite se marier avec une femme soleil, et recommençait ainsi le cycle.

- *Ndt: Stinkards dans le texte original.*

84 - Un problème systémique

Avec le système natchez, aussi exalté que vous puissiez être, un de vos parents était un puant, et même si vous étiez au bas de l'échelle, vous pouviez vous marier à un noble et avoir des enfants nobles. On peut difficilement imaginer comment un système aussi étrange a pu évoluer. Je suppose que c'était une invention délibérée dont le but était de corriger un défaut perçu qui provoquait partout ailleurs l'abandon des systèmes hiérarchiques. Peut-être que les natchez ont consciemment considéré que c'était un moyen de pallier à ce qui n'allait pas avec des sociétés comme les Mayas ou les Olmèques. Si c'est ainsi, alors les natchez ont fait la plus grande découverte dans l'histoire du développement social humain: une façon de construire une société hiérarchique qui est tolérable pour tous ses membres, parce qu'aucune famille ne se trouve bloquée au bas de l'échelle mais était en rotation permanente à travers la hiérarchie. Est-ce que la sélection naturelle aurait récompensé ce système par la survie ? Est-ce que les natchez auraient conservé leurs membres ? Malheureusement nous ne le saurons jamais parce qu'ils ont été exterminés par les français à la fin du dix-septième siècle.

Aussi prometteur que ce système semble, il a néanmoins un défaut fondamental. Comme les trois classes de nobles devaient se marier avec les classes inférieures, il y avait un manque chronique de puants à marier et ils devaient être augmentés par des captifs de conquêtes voisines. Avec cette impulsion systémique aux conquêtes, les natchez auraient pu (s'ils étaient partis quelques millénaires plus tôt) devenir les conquérants du monde à notre place, et feraient maintenant face à exactement le même type de crise que nous.

85 – Au-delà de la hiérarchisation

Chaque civilisation produite au cours de l'histoire humaine était une affaire de hiérarchie. La chose que nous appelons civilisation va de pair avec la hiérarchie, *signifie* la hiérarchie, *nécessite* la hiérarchie. Il serait fascinant d'en étudier la raison, mais encore une fois, ce n'est pas mon étude. Il me suffit de savoir que c'est ainsi. Vous pouvez avoir une hiérarchie sans civilisation mais vous ne pouvez avoir de civilisation sans hiérarchie, en tout cas nous n'en n'avons jamais eue, pas une seule fois, nulle part, durant les dix milles années où nous avons bâti des civilisations. Avoir une civilisation c'est avoir une société hiérarchique.

Aller au-delà de la civilisation signifie aller au-delà de la hiérarchisation.

Est ce qu'aller au-delà de la civilisation signifie qu'il faut la détruire ? Certainement pas, pourquoi le faudrait-il ?

Tous les bâtisseurs de pyramide convaincus n'ont qu'à continuer avec la civilisation. Nous autres avons simplement envie de quelque chose d'autre, il serait temps que nous l'ayons.

86 – Une mauvaise direction: « renoncer » aux choses

Malgré tous les indicateurs des misères avec lesquelles nous vivons (l'accroissement continu de la désintégration sociale, la dépendance aux drogues, le crime, le suicide, la maladie mentale, l'abus et l'abandon d'épouse et d'enfants, le racisme, la violence contre les femmes, et ainsi de suite), la plupart des gens dans notre culture sont tout à fait convaincus que notre façon de vivre de ne peut pas être améliorée, d'aucune façon. Adopter quelque chose de différent serait forcément une régression, un acte de sacrifice.

C'est très typique, lorsque les gens m'interrogent sur le futur, ils me demandent si je crois vraiment que les gens seraient prêts à « renoncer » aux choses merveilleuses que nous avons juste pour éviter l'extinction. Lorsque je parle comme je l'ai fait dans *Ishmael* d'une « une autre histoire où se trouver », ils semblent imaginer que je propose une sorte de semi-vie malheureuse de pauvreté volontaire, vêtu de hardes et faisant pénitence pour nos pêchés environnementaux. Ils sont sûrs que vivre de manière soutenable va avec le « renoncement » aux choses. Ils ne réalisent pas que vivre d'une manière insoutenable va aussi avec le renoncement de choses, des choses très précieuses comme la sécurité, l'espoir, la légèreté de coeur, l'absence d'anxiété, de peur et de culpabilité.

En cas de doute, pensez au cirque. Les gens ne quittent jamais la maison pour rejoindre le cirque afin de *renoncer* à quelque chose. Ils partent au cirque pour *obtenir* quelque chose.

87 – Standards de vie

L'anthropologue Marshall Sahlins a écrit que « les peuples les plus primitifs du monde ont peu de possessions, mais *ils ne sont pas pauvres*. La pauvreté n'est pas un petit nombre de biens, ni n'est une relation entre moyens et fins, c'est une relation entre les gens. La pauvreté est un status social. En tant que tel, c'est une invention de la civilisation. » Ma femme Rennie et moi avons appris cette grande vérité nous-mêmes durant les années 80, pendant les sept années que nous avons passées à Madrid, un village de montagne au centre du Nouveau Mexique. Je travaillais sur le livre qui allait devenir *Ishmael* tout en vivant sur un petit héritage. A cette époque nous étions pauvres selon les standards ordinaires mais ordinaires selon les standards de Madrid. A cette époque, *tout le monde à*

Madrid était pauvre, et donc personne ne l'était. Le revenu familial moyen y était d'environ trois mille dollars, largement en-dessous du niveau de pauvreté national, mais il n'y avait pas de pauvres à Madrid. Personne n'était fier d'être pauvre ou de vivre simplement. Tous étaient fiers de leur indépendance, de leur ingéniosité, de leur acquisition de talents nécessaires, et particulièrement étaient fiers de *faire tout ce qu'ils voulaient*. Les visiteurs à Madrid (comme les visiteurs de l'arrière-scène du cirque) avaient probablement l'impression qu'il s'agissait d'une sorte de région déprimée. En fait, je n'ai jamais vécu dans une région qui était moins déprimée.

88 – Standards de vie: Chicago-Madrid

Lorsque Rennie et moi avons déménagé de Chicago pour Madrid, nous nous rendions-compte vaguement que nous étions en train de baisser notre standard de vie, mais nous ne le faisons pas pour nous rendre moins nuisibles ou pour réduire notre impact sur la planète. Nous le faisons pour réduire nos dépenses pendant que je travaillais sur le livre qui devint finalement *Ishmael*.

Pour vous donner une idée de la différence, dans la région de Sant Fe à cette époque vous ne pouviez pas vous acheter un garage pour une voiture à moins de 80'000\$. Dans la région de Madrid, au contraire, nous avons pu acheter un joli petit bâtiment au bord de la route principale qui servait à la fois d'habitation et de magasin général, avec son stock, pour 30'000\$. Même à ce prix, je ne suis pas sûr que nous l'aurions acheté s'il n'avait été si bien situé. L'élément principal de cette situation était qu'il était au bord de la route principale de la ville et à distance raisonnable de marche des autres ressources urbaines (aussi modestes qu'elles étaient). C'était ainsi identique à notre résidence précédente à Chicago où nous vivions sur Lake Shore Drive, à distance de marche raisonnable de toutes les ressources de la zone Belmont Harbor/New Town. En quittant Chicago et en allant à Madrid, nous avons pu obtenir *plus* de ce que nous avons besoin à ce moment en *baissant* notre standard de vie.

89 – Standards de vie: Madrid-Houston

Un autre élément de la maison de Madrid qui nous convenait était qu'il y avait une grande pièce (que la plupart des gens utiliseraient comme séjour) qui nous servait de double bureau où nous étions assez éloignés pour ne pas avoir l'impression de travailler sur le même bureau mais suffisamment proches pour pouvoir communiquer facilement.

Aujourd'hui, quelques douze années plus tard, nous vivons le long d'une route importante, à distance de marche raisonnable des ressources urbaines d'une ville importante. Une des choses qui nous convient avec cette résidence est qu'elle a une grande pièce (que la plupart des gens utiliseraient comme séjour) qui nous sert de double bureau où nous sommes assez éloignés pour ne pas avoir l'impression de travailler sur le même bureau mais suffisamment proches pour pouvoir communiquer facilement.

Inutile de dire qu'il y a des choses dont nous disposons à Houston qui n'étaient pas disponibles à Madrid, et ce sont des choses dont nous avons besoin dans les circonstances actuelles, qui sont très différentes. Pour parler simple, en aménageant à Houston nous avons augmenté notre standard de vie par un facteur dix par rapport aux années à Madrid. Ce qui n'a pas augmenté, c'est notre sentiment général de satisfaction et de bien-être. Si nous sommes plus heureux aujourd'hui (et nous le sommes), ça n'a rien à voir avec notre standard de vie plus élevé.

Dépenser plus vous fera certainement obtenir plus de choses, mais vous n'allez pas nécessairement obtenir plus de ce que vous *voulez*.

90 – J'adore la civilisation

Les gens qui n'aiment pas ce que je suis en train de dire essaient souvent de se rassurer en pensant que je suis juste quelqu'un qui haït la civilisation et voudrait plutôt vivre « proche de la nature ». Ceci fera sourire toute personne me connaissant, car je suis un adorateur de la civilisation et je vis heureux au coeur de la quatrième plus grande ville des USA, à distance de marche raisonnable des pharmacies, supermarchés, boutiques de location de vidéos, galeries d'art, restaurants, librairies, musées, piscines, universités et boutiques de tatouages. (Et je vis « près de la nature » chaque seconde de chaque jour, 365 jours par an, puisque la « nature » est quelque chose dont on ne peut éviter la proximité, où qu'on habite.)

Ou bien ils me défient en me demandant comment je vivrais sans air conditionné, chauffage central, eau courante, frigos, téléphones, ordinateurs, etc. Ils pensent que je suis un apôtre de la pauvreté, même s'ils sont incapables de mettre en évidence un seul mot dans mes écrits qui corroborerait cette notion.

Je ne suis pas un luddite, ni Unabomber. Je ne considère pas la civilisation comme une malédiction mais comme une bénédiction que les gens (dont moi) devraient être libres de quitter, pour quelque chose de mieux. Et c'est quelque chose de mieux que je recherche, rien de moins. Et ceux qui recherchent quelque chose de moins bien devraient vraiment consulter un autre livre.

91 – A la recherche d'une alternative

La consultation d'un dictionnaire nous révélera que le mot *civilisation* signifie quelque chose de socialement « avancé ». Il n'y a bien sûr qu'une chose par rapport à laquelle elle pourrait être plus avancée, c'est le tribalisme. (La barbarie ne représente pas un type spécifique d'organisation sociale, les barbares sont soit des peuples tribaux soit des peuples dans un état de civilisation qu'on perçoit comme plus primitif que le notre.)

Dans notre mythologie culturelle nous nous voyons comme ayant laissé derrière nous le tribalisme comme la médecine moderne a laissé derrière elle les sangsues et les saignées, et nous l'avons fait de manière décisive et irrévocable. C'est pour cette raison qu'il nous est difficile d'accepter que le tribalisme est, en plus d'être l'organisation sociale humaine prééminente, la seule organisation sociale au succès sans équivoque de l'histoire humaine. Donc, lorsqu'un homme d'état aussi sage et réfléchi que Mikhaïl Gorbatchev demande « un nouveau départ » et une « nouvelle civilisation », il ne doute pas un seul instant que son modèle est lié à l'organisation sociale qui a amené à l'humanité oppression, injustice, pauvreté, famine chronique, violence incessante, génocide, guerre mondiale, crime, corruption et destruction environnementale à grande échelle. Se consulter, à notre époque de crise profonde, sur le succès vécu par l'humanité pendant plus de trois millions d'années est tout simplement totalement impensable.

C'est en fait l'objectif de ce livre: penser à ce qui est totalement impensable.

QUATRIEME PARTIE

Vers le nouveau tribalisme

Nous avons tendance à considérer les chasseurs-cueilleurs comme étant *pauvres* parce qu'ils n'ont rien; peut-être qu'il vaudrait mieux les considérer, pour cette raison, comme *libres*.

MARSHALL SAHLINS

95 - Révolution sans soulèvement

Parce que dans notre culture, la révolution a toujours été représentée par une attaque contre la hiérarchie, elle a toujours signifié un soulèvement, littéralement un levage par dessous. Mais le soulèvement n'a aucun rôle à jouer dans notre mouvement au-delà de la civilisation. Si l'avion a un problème, vous ne tuez pas le pilote, vous prenez un parachute et sautez. Il est sans intérêt de renverser la hiérarchie, nous voulons simplement la laisser derrière nous.

Comme chacun le sait (particulièrement les révolutionnaires), la hiérarchie maintient des défenses formidables contre les attaques en provenance des classes inférieures. Elle n'a par contre rien contre l'abandon. Cela vient d'une part du fait qu'elle peut imaginer la révolution, mais elle ne peut imaginer l'abandon. Mais même si elle pouvait imaginer l'abandon, elle ne pourrait pas s'en défendre, parce que l'abandon n'est pas une attaque, c'est juste une interruption de collaboration.

Il est pratiquement impossible d'empêcher les gens de ne rien faire (ce qui correspond à une interruption de collaboration).

Mais est-ce que les puissants ne vont pas essayer d'empêcher les gens de ne rien faire ? Je peux imaginer qu'ils *essayent* mais j'ai franchement de la peine à imaginer qu'ils *réussissent*.

96 – Révolution sans renversement

L'objet d'une révolution est de rendre effectifs des changements globaux à tous les niveaux d'un seul coup décisif. Idéalement, les dirigeants précédents doivent disparaître du jour au lendemain, en masse, avec tous leurs supporters et sous-fifres, il faut également une nouvelle caste de successeurs prêts à prendre leur place au lever du jour pour proclamer le nouveau régime. Des scénarios de ce genre sont sans intérêts pour ceux qui voudraient aller au-delà de la civilisation.

Tout d'abord, il n'y a pas la nécessité d'un changement global. Ceux qui insistent pour n'avoir rien de moins qu'un changement global devront attendre longtemps, probablement à jamais. Il n'est pas nécessaire que tout le monde sur terre se couche le soir en vivant d'une certaine manière et lever le lendemain matin en vivant d'une autre manière. Cela ne se produira pas et il ne sert à rien d'essayer de le provoquer.

De la même manière, il n'est pas nécessaire de changer partout, pour que soudain tout se fasse différemment. Ce n'est pas nécessaire et rien sur terre ne le provoquera. Gardez toujours à l'esprit qu'il n'y a pas une seule bonne manière de vivre. Il n'y en a jamais eue et il n'y en aura jamais.

Pour finir, nous ne voulons pas que la classe dirigeante disparaisse du jour au lendemain. Nous ne sommes pas prêts à voir disparaître toutes les infrastructures de la civilisation (et ne le serons probablement jamais). En tout cas pour l'instant, nous voulons que nos chefs et dirigeants continuent à superviser les corvées de la civilisation pour nous, qu'ils continuent de boucher les trous, de faire fonctionner les égouts et les unités de traitement des eaux fonctionnelles, ainsi que le reste.

97 – Il n'y a pas de bonne façon

Les gens s'imaginent que ce serait merveilleux si nos six milliards d'humains se mettaient demain à vivre d'une autre manière. C'est l'un des plus profond et plus erroné de nos mêmes, à savoir qu'il doit absolument y avoir une bonne façon de vivre pour tous.

J'admire les Gebusi de Nouvelle Guinée, mais (croyez-moi) il ne faudrait pas que tout le monde sur terre vive ainsi. J'admire les gitans, mais il ne faudrait pas que tout le monde sur terre vive ainsi, et, étrangement, s'ils le faisaient, leur mode de vie échouerait. J'admire les Jalali, colporteurs et artistes nomades d'Afghanistan, mais il ne faudrait pas que tout le monde sur terre vive ainsi. J'admire les Tuposa du Soudan, les Rendille du Kenya et les Kariéra d'Australie occidentale, mais il ne faudrait pas que tout le monde sur terre vive ainsi. Ce n'est pas une réflexion sociologique, c'est une réflexion écologique. Les aras vivent bien, mais leur habitat s'effondrerait si tous les oiseaux vivaient comme les aras. Les girafes vivent bien, mais leur habitat s'effondrerait si tous les mammifères vivaient comme les girafes. Les castors vivent bien, mais leur habitat s'effondrerait si tous les rongeurs vivaient comme des castors.

C'est la diversité, et non l'uniformité, qui fonctionne. Notre problème n'est pas que les gens vivent d'une mauvaise manière, mais plutôt qu'ils vivent tous de la même manière. La terre peut supporter beaucoup de gens vivant voracement en gaspillant et en polluant, mais elle ne peut pas le supporter lorsque nous vivons tous ainsi.

98 – Pas de coeur céleste

Il n'est pas nécessaire que les six milliards* d'humains vivent dès demain, ou plus tard, comme des saints de l'environnement. En faire notre objectif conduirait à l'échec assuré. C'est précisément la force de la stratégie que je propose ici. Nous n'avons pas besoin de réaliser les rêves impossibles d'illumination globale et d'unité que des gens comme Mikhaïl Gorbatchev et Al Gore présentent comme le seul espoir de l'humanité. Nous ne pouvons tout simplement pas attendre, comme le suggère Gorbatchev, que « tous les membres de la communauté mondiale » « se débarrassent résolument des vieux stéréotypes ». Nous ne pouvons attendre sur tous les membres de la communauté mondiale pour faire quoi que ce soit, parce que si nous savons une chose, c'est que tous les membres de la communauté mondiale ne feront jamais, absolument jamais, quoi que ce soit comme un seul homme. « Le temps est venu » dit Gorbatchev, « de choisir une nouvelle direction pour le développement global ». Mais qui va faire ce choix ? Tout le monde ? Et combien de décennies (ou même de

siècles) devront passer avant que cela se produise ? D'où diable viendrait le « nouvel objectif commun » d'Al Gore ? Quand les gens sur Terre se seraient-ils mis d'accord sur quelque chose de commun ? Ce sont des leurres, des attentes vaines qui nous maintiennent dans le désespoir, année après année, décennie après décennie.

Nous ne pouvons attendre que nos dirigeants nationaux nous sauvent. Lorsque tout ce que nous leur demandons (que nous tolérons) d'eux sont des gains instantanés ou à court terme, donc pourquoi commenceraient-ils à penser comme des visionnaires globaux ?

Ndt: le livre date de 1999

99 – Ceux qui attendraient

Comme nous ne comptons pas renverser des gouvernements, abolir le capitalisme mondial, faire disparaître la civilisation ou transformer tout le monde sur terre en Bouddhas vivants, nous n'avons pas besoin d'attendre quoi que ce soit. Mais je dois vous prévenir que beaucoup de gens vous diront le contraire, que nous devons attendre jusqu'à ce que notre monde soit déjà parfait. Ils pensent que rien ne devrait se faire avant que nous ayons banni les inégalités sociales, le racisme, le sexisme, la pauvreté et toutes les mauvaises choses qu'on puisse penser.

Des gens m'ont dit que nous devrions attendre que tout le monde se respecte. Des gens m'ont dit que nous ne pouvions rien faire tant que le niveau de conscience des gens ne s'élevait pas. Les personnes qui pensent ainsi attendraient qu'une blessure cicatrise avant de mettre un bandage, elles attendraient l'obscurité avant d'allumer une bougie, elles attendraient que le bateau qui coule chavire avant de monter dans les canots de sauvetage. C'est au-delà de ma compréhension, et à part leur faire part de mon opinion qui est qu'elles vont attendre très très longtemps, je ne vois pas ce que je pourrais leur dire.

100 – Les combattants de la bonne cause

Un ami m'a récemment passé un exemplaire de *Deep Democracy*, une revue publiée par l'*Alliance for Democracy*, dont la mission est de « libérer les gens de la domination groupée du monde politique, économique, environnemental, culturel et médiatique pour établir une démocratie réelle et créer une société juste avec une économie équitable et durable ». La couverture montrait une illustration du type caricature politique de l'auto-perception de l'organisation: un petit David faisant face à un Goliath armé de l'épée de la politique monétaire et de la lance de l'avarice, portant l'armure des sociétés multinationales et protégé par le bouclier du monopole médiatique. Le titre du dessin ne pouvait être plus approprié: « Déjà vu* (Toujours la même chose) ». Et en effet, c'est toujours, toujours la même chose.

J'ai dû expliquer à mon ami que, tout en souhaitant bonne chance à l'Alliance, je ne me sentais pas concerné par cette bataille. Nous ne pouvons nous permettre d'attendre que David batte Goliath, car manifestement David ne parvient jamais à battre complètement Goliath. Les deux se sont fait face pendant des milliers d'années, et ils se feront face pendant encore des milliers d'années.

Nous n'avons pas besoin de battre Goliath. Nous devons changer sa façon de penser.

Ndt: en français dans le texte

101 – Goliath avec un nouvel esprit

Il était une fois dans l'industrie du tapis, un Goliath nommé Ray C. Anderson qui avait hissé sa société, Interface Inc., d'un début modeste à une position de domination globale en une vingtaine d'années, devenant ainsi une de ces multinationales milliardaires amoraless. Ce Goliath avait toujours fait attention d'être en règle avec les diverses réglementations mais cela n'empêchait pas son business d'être très polluant: basé sur le pétrole et grand contributeur de sites d'enfouissement de déchets.

Mais en 1994, il a lu deux livres qui ont changé son esprit et son point de vue sur ce qu'il faisait. L'un était le livre de Paul Hawken, *L'écologie de marché*, l'autre était *Ishmael*. Après avoir lu ces livres, Ray Anderson su qu'être en règle n'était pas suffisant. Il a immédiatement entrepris des actions pour diminuer sa dépendance au pétrole et à fabriquer des tapis cent pour cent recyclables, fabriqués à partir de matériaux cent pour cent recyclables, et réduisant ainsi la contribution de sa société aux sites d'enfouissement de déchets à zéro. Il faut noter que ces changements n'ont pas affecté seulement sa société. Du coup, tous ses concurrents étaient contraints d'adopter ses standards pour rester concurrentiels. Ce Goliath n'a pas seulement réformé un business, il a réformé toute une industrie, pas parce qu'un petit David l'a défait, mais parce que deux livres l'ont fait penser d'une manière différente sur le monde et sur la place qu'il y occupe.

Si des gens peuvent *volontairement* réformer une industrie lorsque leur esprit est changé, pourquoi dépenser des millions pour promulguer et faire appliquer des lois pour les *contraindre* à le faire ?

Ndt: Histoire de Ray Anderson: http://www.interfaceinc.com/getting_there/Ray.html

102 – La révolution incrémentale

Je répète que, parce que nous ne comptons pas renverser des gouvernements, abolir le capitalisme mondial, faire disparaître la civilisation, transformer tout le monde en bouddhas vivants, ou soigner tous les maux sociaux et économiques, nous n'avons pas besoin d'attendre quoi que ce soit. Si dix personnes marchent au-delà de la civilisation et construisent une nouvelle façon de vivre pour eux-mêmes, alors ces dix-là sont *déjà* en train de vivre dans un nouveau paradigme, dès le premier jour. Ils n'ont pas besoin du support d'une organisation. Ils n'ont pas besoin d'être membres d'un parti ou mouvement. Ils n'ont pas besoin que des lois soient promulguées. Ils n'ont pas besoin de permis. Ils n'ont pas besoin de constitution. Ils n'ont pas besoin d'exemptions fiscales.

Pour ces dix-là, la révolution est déjà un succès.

Par contre, ils devront probablement se préparer à l'indignation de leurs voisins.

103 – Le tribalisme ethnique n'est pas pour nous

Les tribus dans lesquelles nous avons vécu durant les trois-quatre premiers millions d'années de la vie humaine étaient des groupes ethniques, des familles étendues ayant en commun un langage, des lois, des us et coutumes, etc. Elles étaient généralement (mais pas absolument) socialement fermées aux membres d'autres tribus. Les captifs de guerre étaient une exception évidente, mais un membre des Sioux, par exemple, ne pouvait pas décider de devenir un Navajo. Cela a pu se produire dans des circonstances extraordinaires bien sûr, mais l'intégrité tribale aurait souffert si cela était devenu la règle.

Rennie et moi avons des liens avec le clan des Quinn et des MacKay (le sien), mais comme la plupart des membres de clans modernes, nous vivons notre vie et eux les leurs. A l'occasion, il se produit ce qu'on pourrait considérer comme une action tribale mais dans le monde moderne personne n'est surpris si les gens finissent par être plus proches de leurs amis et collègues que de leurs familles.

Mais le tribalisme ethnique n'a rien de particulièrement sacro-saint. Le type de tribalisme que nous avons vu fonctionner avec le cirque a évolué de la même manière que le tribalisme ethnique. Il est lui aussi le produit d'une sélection naturelle, fonctionne aussi bien (à sa manière) que le tribalisme ethnique, et nous fournit un modèle qui est parfaitement adapté à l'environnement urbain où se trouvent la plupart d'entre nous.

104 – Jeffrey

Dans *My Ishmael*, j'ai relaté la vie d'un jeune homme nommé Jeffrey, librement inspiré de Paul Eppinger dont le journal avait été publié par son père sous le titre *Restless Mind Quiet Thoughts*. Jeffrey était charmant, intelligent, avait de la prestance et du talent mais il ne trouvait rien qu'il veuille faire, à part trainer avec ses amis, écrire dans son journal et jouer de la guitare. Ses amis le pressaient de choisir une voie, d'avoir plus d'ambition, de s'intéresser à quelque chose, mais bien sûr aucune de ces choses ne peut se faire sur commande. Il finit par croire ses amis lorsqu'ils lui disaient qu'il était bizarre, particulier, même dans son absence de but. A la fin, désespéré de trouver un sens qui semble être si évident aux autres, il s'est suicidé discrètement.

Je n'ai pas été très surpris d'entendre de plusieurs jeunes qu'ils se sentaient comme Jeffrey, qui savaient que le monde est rempli de choses qu'on *devrait* vouloir faire et qui s'imaginent qu'il doit y avoir quelque chose qui ne fonctionne pas du tout chez eux pour ne pas le vouloir. Parce que j'ai pris la peine d'étudier des cultures différentes de la notre, je sais qu'il n'y a rien d'inné chez l'humain à « devenir quelqu'un » ou « aller de l'avant » ou faire carrière, avoir une profession ou une vocation. Ce genre de notion est complètement étranger à la plupart des peuples aborigènes qui semblent parfaitement content de vivre de la façon dont Jeffrey voulait vivre, et pourquoi ne le seraient-ils pas ?

105 – La tribu ouverte

Jeffrey est mort de l'absence d'une tribu, mais pas d'une tribu ethnique évidemment. Des jeunes me disent souvent avoir envie de partir pour rejoindre les Yanonami du Brésil ou les Alawa d'Australie, et je dois leur expliquer que ces tribus ne leur sont pas ouvertes. Bien que leur hospitalité soit fameuse, ils ne peuvent se permettre d'accepter des jeunes aux yeux

écarquillés qui se présentent à leur porte, complètement démunis des talents qui aident la tribu à survivre.

Durant ses pérégrinations, Jeffrey a demeuré auprès de gens, famille, amis, qui gagnaient leur vie d'une manière ou d'une autre. Mais, sans surprise, aucun ne gagnait sa vie de manière tribale, ils avaient des jobs, des professions, des carrières, mais chacun le faisait individuellement, il n'y avait donc pas de place pour Jeffrey. Ils ne gagnaient pas leur vie par un effort collaboratif, il n'y avait donc pas moyen de l'intégrer dans leur vie. Il était pour toujours un invité, et les invités, aussi charmants qu'ils soient, finissent pas s'imposer.

D'une certaine manière, Jeffrey était incapable de trouver quelqu'un qui sache lui donner le peu qu'il demandait. Beaucoup de jeunes ne demandent pas plus, et s'ils travaillent ensemble de manière tribale, ils peuvent l'obtenir relativement facilement. Chaque tribu a le standard de vie que ses membres sont d'accord de supporter.

Des gens comme Jeffrey doivent vivre dans un monde de tribus, et dans un monde de tribus ouvertes. Et je suis convaincu qu'ils sont bien loin d'être les seuls.

106 – Les limites de l'ouverture

Le cirque est le meilleur modèle d'une tribu ouverte. Des choses comme la nationalité, la langue, la race, l'origine ethnique, l'âge, le genre, l'orientation sexuelle, les opinions politiques et les croyances religieuses n'excluront personne qui puisse contribuer à la vie du cirque, mais son ouverture n'est bien sûr pas absolue. Il n'est pas un refuge pour les sans-abris, par exemple, il n'accueille pas les gens par altruisme. Cela n'implique pas que l'altruisme soit prohibé. Le cirque doit prendre soin de ses membres sinon ils le quittent pour des cirques plus généreux et bienfaisants. C'est une question de survie. Une espèce qui ne peut conserver ses membres disparaît, et il en va de même pour une tribu.

De l'autre côté, un cirque qui serait trop altruiste (par exemple qui accueillerait des personnes qui ne contribuent pas à son succès) aurait vite des difficultés à boucler les fins de mois; il commencerait à réduire les salaires, à baisser le standard de vie, économiserait sur la qualité et commencerait à perdre ses éléments les plus talentueux au profit d'autres cirques.

Les cirques qui trouvent un bon équilibre entre le succès économique et les besoins de la communauté restent dans les affaires. Les cirques qui ne trouvent pas cet équilibre disparaissent.

107 – Commerce non tribal

Une entreprise ordinaire ne s'encombre pas d'obligations tribales. Il est évident qu'elle ne « prend pas soin » de ses employés, car si elle le faisait cela amènerait toute sorte de problèmes sans aucun profit. A la place, elle paye des salaires et attend de ses employés qu'ils se débrouillent. Un employé peut très bien vivre avec son salaire tandis qu'un autre a de la peine à joindre les bouts. Du point de vue de la compagnie, il n'y a aucune injustice en cela si le salaire est décent. Ce n'est pas la faute de la compagnie si le deuxième employé a une grande famille à entretenir, un parent âgé à s'occuper ou s'il ne sait pas gérer son argent. La compagnie peut se permettre d'être dure sur ce point car elle ne court aucun

risque de perdre le second employé au profit d'un concurrent, car ce concurrent est aussi dur sur le sujet.

Cet accord non-dit dans les entreprises qui limite leurs obligations à produire une fiche de paye est exactement ce qui donne à notre société cette ambiance de prison. Les travailleurs n'ont aucune « porte de sortie ». Qu'ils passent d'une compagnie à l'autre, ou d'un pays à l'autre, les obligations de leurs employeurs se limitent à une fiche de paye (un arrangement qui manifestement convient parfaitement aux employeurs). Les prisons sont toujours organisées pour satisfaire aux gardiens. C'est l'ordre normal des choses. Personne ne pense que les prisons sont construites pour satisfaire aux besoins des prisonniers ou que les entreprises sont montées pour satisfaire aux besoins des travailleurs.

Entrer dans une tribu c'est sortir de prison.

108 - Mais comment est-ce que cela nous rend inoffensifs ?

Après avoir lu jusqu'à ce point, un étudiant me demanda: « j'adore ce que vous écrivez, mais je ne vois pas en quoi s'éloigner de la civilisation nous aidera à vivre aussi inoffensifs que les requins, les tarentules ou les serpents à sonnette, ce qui est le critère de succès que vous avez établi dans *Ishmael*. »

Je pense que cette personne, comme beaucoup d'autres, est plus à l'aise avec l'idée d'abandonner des choses que d'en obtenir. Il a peur que des gens qui prennent du plaisir ne vivent pas de façon aussi irréprochable que les gens qui se privent. Les gens bien intentionnés veulent souvent avoir le sentiment de se refuser quelque chose, ce qui est la seule chose qu'on puisse attendre d'une culture dont tous les systèmes éthiques et religieux prônent l'abnégation. Dans les sociétés hiérarchiques c'est toujours une bonne idée que de faire passer la pauvreté pour une bénédiction (et les riches tirent toujours une vanité de leur période d'austérité).

Si vous pensez que c'est quelque chose qui n'a plus cours, faites ce test. Trouvez-moi un seul livre d'école primaire ou secondaire qui promeut le fait d'être riche comme une valeur. Etre riche n'est jamais présenté aux écoliers comme un idéal. Cherchez partout où vous voudrez, vous ne trouverez pas un seul texte disant « Gagnez plein d'argent pour pouvoir avoir le meilleur de tout, belles voitures, villas de luxe, yacht, domestiques, habits de marque, bijoux extravagants, voyages fréquents en première classe, etc. ». Notre mythologie de salle de classe est aussi bégueule sur la richesse qu'elle l'est sur le sexe.

109 - « La culture du préjudice maximum »

Les gens ont vécu sur cette planète de bien des manières différentes, mais il y a environ dix mille ans, un peuple est apparu qui croyait que tout le monde devait vivre de la même manière, *leur* manière, qu'ils considéraient comme étant la seule « bonne » manière. Après dix mille ans de travail fastidieux, ce peuple, que j'ai appelé Ceux-qui-prennent, a conquis chaque continent sur la planète et dominé complètement le monde. Durant leur conquête, Ceux-qui-prennent ont envahi, déplacé ou éliminé toutes les autres cultures et civilisations sur leur chemin. Dès que les civilisations du Nouveau Monde ont été détruites, il ne resta plus qu'une civilisation dans le monde entier, celle de Ceux-qui-prennent: la nôtre. A partir de ce point, *civilisation* est devenu synonyme de *notre civilisation*.

Actuellement, les Etats-Unis d'Amérique représentent le point maximal d'abondance que notre civilisation a atteint. Il n'y a aucun autre lieu sur terre où des gens possèdent plus, utilisent plus ou gaspillent plus qu'aux USA. Bien que d'autres nations n'ont pas encore atteint ce point, ils se languissent de l'atteindre. Ils n'ont pas d'autre but. Il n'y a qu'une seule bonne façon de vivre pour les gens, et le peuple étasunien la personnifie. Tout le monde sur terre devrait avoir une maison, une voiture, un ordinateur, un téléviseur, un téléphone, etc, au moins un de chaque et idéalement plusieurs.

C'est ce que j'appelle « la culture du préjudice maximum », une culture où tous les membres se consacrent à atteindre le niveau de l'abondance maximale (et à toujours *augmenter* le niveau de l'abondance maximale).

110 – Mais comment freiner leur expansion ?

On m'a demandé: « Mais si nous n'écrasons pas complètement le genre de ceux-qui-prennent, ne vont-ils pas rebondir et recommencer leur expansion ? »

Le Moyen Age ne pouvait rester l'âge de la foi que tant que la mythologie chrétienne dominait les esprits des gens, des serfs aux rois. Dès que cette mythologie a perdu de son aura et été dépassée durant la Renaissance, il est devenu inconcevable qu'un tel âge de la foi puisse à nouveau se produire. Jamais plus une civilisation entière adoptera la vision qui a dominé le Moyen Age.

C'est la même chose avec la mythologie de ceux-qui-prennent. Dès lors qu'elle a été montrée telle qu'elle est, une collection d'illusions toxiques, elle ne sera plus capable d'exercer le pouvoir qu'elle a exercé sur nous durant les derniers dix millénaires. Qui, sachant qu'il n'y a pas qu'une seule bonne manière pour les gens de vivre, prendra l'épée pour répandre la vision de ceux-qui-prennent ? Qui, sachant que la civilisation n'est pas la dernière invention de l'humanité, défendra la hiérarchie comme si c'était l'institution la plus sacrée de l'humanité ?

Mais est-ce que les derniers pharaons, dans leur folie, ne vont-ils pas utiliser leur arsenal nucléaire sur nous ?

Peut-être qu'ils le feraient s'ils le pouvaient, mais où nous trouveront-ils, sinon vivant parmi eux dans leurs cités ? Est-ce que le président, voyant son pouvoir lui échapper, bombarderait Washington DC pour détruire les tribus qui y vivent ? Est-ce que le gouverneur de New York bombarderait Manhattan ?

111 – Quelque chose de mieux à espérer

Vu que les six milliards de membres de la culture du préjudice maximum s'échinent à maximiser leur richesse, nous ne devrions pas nous préoccuper seulement du pourcentage qui vit comme des seigneurs de l'univers. Nous devons nous préoccuper également par les autre 99% qui *espèrent* pouvoir vivre comme des seigneurs de l'univers. Ce ne sont sûrement pas les pop stars milliardaires, les héros du sport et les financiers qui nous sortiront de la prison que nous partageons avec eux. C'est à nous autres de trouver une sortie, à nous de

découvrir quelque chose de mieux à espérer que vivre dans la cellule voisine de Barbra Streisand, Michael Jordan ou Donald Trump.

La terre peut supporter quelques millions de pharaons mais elle ne peut pas en supporter six milliards.

« Quelque chose de mieux à espérer », est-ce que ce ne serait pas par hasard une référence à ce que j'appelais « Une autre histoire où se trouver » dans *Ishmael* ? Est-ce que c'est ce que je voulais dire par « les gens ont besoin d'une vision du monde et d'eux-mêmes qui les inspire » ? Est-ce que c'est ce que je voulais dire dans *The Story of B* que « Si le monde est sauvé, il sera sauvé parce que les gens qui y habitent ont une nouvelle vision » ?

Bien sûr que c'est ça.

112 – Un objectif intermédiaire: moins nuisible

Au cas où ce ne serait pas évident, je suis toujours en train de répondre à l'étudiant qui demandait: « Comment le fait de s'éloigner de la civilisation nous aiderait à vivre de façon aussi inoffensive que les requins, les tarentules ou les serpents à sonnette ? ». Chaque pas au-delà de la civilisation représente un pas au-delà de la culture du préjudice maximum et ainsi réduit votre nuisance. Sauter les murs de la prison ne vous rendra pas immédiatement aussi inoffensif qu'un requin, une tarentule ou un serpent à sonnette, mais cela vous mettra immédiatement dans la bonne direction.

On peut voir les choses ainsi: aucun pas au-delà de la civilisation ne produira plus de mal. Si vous voulez faire le mal, il vous suffit de vous accrocher à la civilisation. Ce n'est que dans ce cadre que vous pouvez brûler jusqu'à quarante mille litres de kérosène pour prendre le repas dans votre restaurant parisien favori. Ce n'est que dans ce cadre que vous pouvez nonchalamment dynamiter un récif de corail juste parce qu'il vous gêne.

Aller au-delà de la civilisation limite automatiquement votre accès aux outils qui sont nécessaires pour faire le mal. Les gens du Cirque Flora ne vont jamais construire un chasseur furtif ou ouvrir un haut fourneau, pas parce qu'ils ne le voudraient pas, mais parce que même s'ils le voulaient, ils n'auraient pas accès aux outils. Pour avoir accès aux outils, ils devraient quitter le cirque et se trouver une nouvelle place dans la culture du préjudice maximum.

113 – Est-ce que « moins nuisible » est suffisant ?

Bien que ce soit un bon et nécessaire départ, être moins nuisible n'est pas suffisant. Nous sommes en plein dans une course à la nourriture qui est plus mortelle pour nous et le monde autour de nous que ne l'était la course aux armements de la Guerre Froide. C'est une course entre la production de nourriture et la croissance de la population. Les adeptes actuels de l'économiste anglais Thomas Malthus (1766-1834), comme ceux de l'époque, voient le fait de produire assez de nourriture pour nourrir notre population comme une « victoire », de la même façon que les militaires américains de la Guerre Froide voyaient le fait d'avoir produit assez d'armes pour détruire l'Union Soviétique comme une « victoire ». Ils n'ont pas su voir que, comme chaque « victoire » américaine stimulait une « victoire »

soviétique en réponse, chaque victoire dans la production de nourriture stimule une « contre-victoire » dans la croissance de la population.

Actuellement, notre course à la nourriture est en train de convertir rapidement la biomasse de notre planète en biomasse *humaine*. C'est ce qui se produit quand on défriche une terre sauvage et la cultivons pour les humains. Cette terre supportait une biomasse comprenant des centaines de milliers d'espèces et des dizaines de millions d'individus. Puis toute la productivité de cette terre est transformée en masse humaine, littéralement en chair humaine. Chaque jour, partout sur terre, la diversité disparaît au fur et à mesure que la biomasse de notre planète est transformée en masse humaine. Voilà ce qu'est la course à la nourriture. C'est *exactement* ce que la course à la nourriture signifie: transformer chaque année encore plus de la biomasse de notre planète en masse humaine.

114 – Mettre un terme à la course à la nourriture

La course aux armements ne pouvait se terminer que de deux manières: soit par une catastrophe nucléaire, soit par un abandon des participants, et heureusement c'est le second choix qui a été fait. Les soviétiques ont dit pouce et il n'y a pas eu de catastrophe.

Il en va de même de la course entre la nourriture et la population. Cela peut se terminer par une catastrophe, lorsqu'une trop grande quantité de la biomasse de notre planète est sous forme humaine et que les écosystèmes écologiques fondamentaux s'effondrent, mais cela ne *doit* pas nécessairement se terminer ainsi. Cela peut se terminer de la même manière que la course aux armements, par simple abandon des gens. Nous pouvons dire que nous comprenons maintenant qu'il n'y a pas de *triomphe final* de la nourriture sur la population. Et cela parce que chaque victoire du côté de la nourriture est répliqué par une victoire du côté de la population. Cela devait se passer ainsi, cela s'est toujours passé ainsi, et nous pouvons voir que ça ne cessera jamais de se passer ainsi.

Mais cela ne va pas se produire à cause de ces quelques mots, ou même les milliers que j'ai consacrés à ce sujet dans mes livres et mes discours. Ce sujet s'en prend à notre mythologie culturelle au niveau le plus profond, à un niveau bien plus profond que ce que j'imaginai lorsque j'ai pensé pouvoir l'aborder en quelques pages dans *Ishmael*. C'est le mortel Minotaure mangeur d'hommes au centre de notre labyrinthe culturel...bien au-delà du sujet de notre expédition actuelle.

115 – 100 années au-delà de la civilisation

Des gens vivront toujours par ici dans une centaine d'années, si nous commençons à vivre différemment, sans attendre.

Sinon il n'y en aura pas.

Mais comment pouvons-nous y parvenir et à quoi est-ce que cela ressemblera ? Les utopistes ne peuvent abandonner l'idée de l'avènement d'humains plus doux, plus gentils et plus aimants. Je préfère considérer ce qui a fonctionné durant des millions d'années pour des gens tels qu'ils *sont*. La sainteté n'était pas obligatoire.

En se projetant dans le futur: alors que les gens commençaient à faire le mur dans les premières décennies du nouveau millénaire, nos gardiens sociaux sont d'abord alarmés,

voyant que ça pourrait amener la fin de la civilisation-telle-que-nous-la-connaissons. Ils essayent de hausser les murs avec des barbelés sociaux et économiques pour réaliser bien vite la futilité de leur tentative. Les gens vont continuer à pousser des pierres s'ils sont convaincus qu'il n'y a rien d'autre à faire, mais dès qu'une autre voie s'ouvre, rien ne peut les empêcher de désertter. Au début, les déserteurs dérivent leur subsistance des bâtisseurs de pyramides, comme le font actuellement les gens du cirque. Mais après un certain temps, ils commencent à devenir moins dépendants des bâtisseurs de pyramides. Ils interagissent de plus en plus entre eux, construisant leur propre économie inter-tribale.

Après une centaine d'années, la civilisation est toujours debout mais réduite de moitié. La moitié de la population mondiale fait toujours partie de la culture du préjudice maximum, mais l'autre moitié, vivant de manière tribale, jouit d'un style de vie plus modeste, orientée sur l'obtention de plus de chose que les gens désirent (plutôt que sur l'obtention de simplement plus).

116 – 200 années au-delà de la civilisation

Graduellement, l'équilibre de puissance économique passe de la « civilisation » (dès lors toujours mise entre guillemets) à la « au-delà de la civilisation » qui l'entoure. De plus en plus de gens réalisent qu'ils peuvent échanger des choses qu'ils ne veulent pas profondément (pouvoir, statut social et supposés commodités, confort et luxes) pour des choses qu'ils veulent vraiment profondément (sécurité, travail sensé, plus de loisirs, égalité sociale: tous les produits de la vie tribale). L'« économie », qui n'est plus liée à un marché continuellement croissant, devient une affaire de plus en plus locale tandis que les entreprises globales et nationales perdent graduellement leur raison d'être.

Après deux cent ans, la chose que nous nommons civilisation a été abandonnée et semble aussi obsolète et désuète que la théocratie d'Olivier Cromwell. Les villes sont toujours là (où iraient-elles ?) ainsi que les arts, sciences et technologies, mais ils ne sont plus les instruments et personnifications de la culture du préjudice maximum.

Je ne me permets pas ces spéculations pour prétendre à des pouvoirs prophétiques. Je les jette dans l'eau pour vous montrer quelle partie de l'étang je vise et vous laisser suivre les vaguelettes vers les rives du présent.

117 - Mais où se trouve exactement « au-delà » ?

Dans le scénario paradigmatique utopique, vous réunissez vos amis, vous équipez avec des outils pour l'agriculture et trouver un petit paradis sauvage où vous pouvez vous échapper et tout abandonner. L'intérêt apparent de ce vieux fantasme est qu'il ne demande aucune imagination (étant banal), peut être mis en oeuvre par presque n'importe qui avec les fonds nécessaires, et fonctionne parfois plus longtemps que quelques mois. Mais il serait absolument inepte de le proposer comme solution générale pour six milliards de personnes.

La civilisation n'est pas un territoire géographique, c'est un territoire social et économique où les pharaons règnent et les masses construisent des pyramides. De la même façon, au-delà de la civilisation n'est pas un territoire géographique, c'est un territoire social et économique où les gens dans des tribus ouvertes poursuivent des objectifs qui peuvent être ou ne pas être « civilisés ».

Vous n'avez pas besoin « d'aller quelque part » pour vous trouver au-delà de la civilisation.
Vous devez gagner votre vie d'une autre façon.

CINQUIEME PARTIE

La tribu du corbeau

Ouais,
bon,
l'impuissance isole,
aussi.

*Yeah,
Well,
It's pretty lonely
at the bottom,
too.*

JOSEPH CHASSLER

121 – Des pionniers réticents

Selon des estimations optimistes, il y aurait à ce moment au moins un demi million des personnes aux Etats Unis qui ont été jetés au-delà de la civilisation dans des limbes socio-économiques et qui sont de nos jours identifiés comme sans-abris. Etre sans-abri est actuellement un euphémisme pour désigner la pauvreté, cela attire l'attention sur cette forme que la pauvreté prend dans les cités hyper-modernes et qui peut être définie comme des villes où l'espace est si cher qu'il ne peut être mis de côté pour les pauvres. Avec la disparition totale des logements à bas prix, il n'y a tout simplement pas de place « à l'intérieur » pour les pauvres dans ces cités.

Il y a plusieurs sources distinctes dans cet afflux de sans-abris. L'une consiste en malades mentaux, jetés dans les rues lors de la frénésie de dés-institutionnalisation des années 70. Une autre consiste en travailleurs peu ou pas qualifiés dont les jobs ont été exportés dans des pays où le travail est moins cher ou a été rendu superflu par les réductions d'effectif ou l'automatisation. Une autre consiste en ces personnes qui, durant les années 60 auraient été nommés les défavorisés, c'est-à-dire les femmes et enfants abandonnés, victimes de préjugés raciaux ou ethniques, personnes sans éducation ou sans formation, chômeurs chroniques. Tous ceux-là sont perçus comme des victimes, des pauvres qui ne le méritent pas. D'autres dans l'afflux des sans-abris sont des fugitifs, des drogués, clodos, ivrognes, sans domiciles fixes et vagabonds qui, parce que apparemment ils choisissent d'être sans-abris, sont considérés comme des pauvres qui le méritent.

122 – Faire disparaître les sans-abris

Les pouvoirs publics (réagissant au désir informulé de leurs administrés) veulent naturellement que les sans-abris disparaissent. Ce n'est pas par méchanceté. On suppose que les sans-abris veulent vraiment disparaître (au moins ceux qui méritent), en trouvant un travail, en trouvant une maison et en reprenant une vie « normale ». Le rôle officiel est donc d'assister, pousser et encourager les sans-abris dans la tâche de recommencer une vie normale. Mais surtout il ne faut rien faire qui encouragerait les sans-abris à rester des sans-abris. En bref, la vie de sans-abri doit être rendue implacablement difficile, dégradante et aussi douloureuse que possible, et vous pouvez être sûrs que nos gardiens savent très bien comment l'accomplir.

Le public veut bien sûr des abris pour les sans-abris, mais personne ne s'attend à ce qu'ils soient hospitaliers, personne ne voudrait y « rester ». Si les sans-abris commencent à

« rester » dans les abris, cela serait en contradiction avec l'objectif de les sortir de la vie de sans-abris. Comme ils essayent d'éviter les abris officiels à n'importe quel prix, les sans-abris se réfugient presque n'importe où: dans des allées, des parcs, tunnels, bâtiments abandonnés, sous les ponts, etc. La police doit régulièrement les expulser de ces endroits, car si les sans-abris s'installent confortablement *n'importe où*, ils n'auraient plus de raison de cesser d'être sans-abris. On considère que rendre et conserver la vie des sans-abris aussi triste que possible est une forme d'amour rude, la meilleure et la plus gentille chose qu'on puisse faire pour eux.

Le seul problème est que, pour une raison inconnue, c'est un fiasco total.

123 – Si ça n'a pas marché l'année dernière...

La plus grande découverte qu'un anthropologue extra-terrestre ferait sur notre culture est notre première réaction face à l'échec: *Si ça n'a pas marché l'année dernière, il faut le refaire cette année (et en faire le PLUS possible).*

Chaque année nous promulguons plus de lois, engageons plus de policiers, construisons plus de prisons et condamnons plus de contrevenants pour des périodes encore plus longues, tout cela sans s'approcher d'un pouce de la « fin » du crime. Si ça n'a pas marché l'année passée, ou l'année d'avant ou l'année qui a précédé, vous pouvez être sûrs qu'on va encore l'essayer cette année, sachant sans l'ombre d'un doute que ça ne marchera pas non plus cette année.

Chaque année nous dépensons plus d'argent pour nos écoles, espérant résoudre leurs problèmes, et chaque année les écoles restent toujours aussi problématiques. Dépenser de l'argent n'a pas marché l'année passée, ou l'année d'avant ou l'année qui a précédé, mais vous pouvez être sûrs qu'on va encore l'essayer cette année, sachant sans l'ombre d'un doute que ça ne marchera pas non plus cette année.

Chaque année nous essayons de faire disparaître les sans-abris, et chaque année les sans-abris restent parmi nous. Nous n'avons pu les caser dans la vie « normale » l'année passée, ou l'année d'avant ou l'année qui a précédé, mais vous pouvez être sûrs qu'on va encore essayer cette année, sachant sans l'ombre d'un doute que ça ne marchera pas non plus cette année.

124 – Une nouvelle règle pour les nouvelles têtes

Il n'y a pas besoin (c'est ce qu'ils disent) d'être un génie pour trouver une meilleure réaction face à l'échec que celle-là. Je le formulerais ainsi: *Si ça n'a pas marché l'année passée, ou l'année d'avant ou l'année qui a précédé, alors ESSAYEZ QUELQUE CHOSE D'AUTRE.*

Nous sommes convaincus d'utiliser une approche militaire pour résoudre les problèmes. Nous proclamons la « guerre » contre la pauvreté. Lorsque cela échoue, nous proclamons la « guerre » contre la drogue. Nous « combattons » le crime. Nous « combattons » la vie sans abri. Nous menons « bataille » contre la faim. Nous jurons de « vaincre » le SIDA.

Les ingénieurs ne peuvent se permettre d'échouer aussi systématiquement que les politiciens et les bureaucrates, ils préfèrent donc l'acceptation (*accedence*) à la résistance

(moi aussi). Par exemple, ils savent qu'aucune structure ne peut être assez rigide pour résister à un tremblement de terre. Donc, plutôt que de défier la puissance du tremblement de terre en construisant des structures rigides, ils l'acceptent (*accede*) en construisant des structures flexibles. Accepter n'est pas simplement capituler, mais plutôt capituler tout en s'approchant, on n'accepte pas seulement un argument mais aussi le trône*. Ainsi donc, le bâtiment aux normes sismiques survit non pas en défaisant la puissance du tremblement de terre, mais en le laissant s'approcher et en traitant avec lui.

Dès que quelqu'un sera assez courageux traiter avec les sans-abris de cette manière, en acceptant leur existence et en s'approchant d'eux plutôt qu'en les combattant, alors des choses remarquables vont commencer à se produire à cet endroit, et pas seulement pour les sans-abris.

- *Ndt: en anglais accede=accepter et accede to the throne=monter sur le trône*

125 – Ecouter les SDF

Un élément de l'acceptation des SDF (sans domicile fixe, sans abris) est la compréhension du fait que les pauvres vont toujours choisir l'alternative disponible la moins mauvaise pour eux. Si vous les trouvez vivant sous un pont plutôt que le bel abri municipal pas loin de là, vous pouvez être absolument certains qu'ils n'ont pas fait d'erreur, de leur point de vue. Les procédures d'accueil de l'abri peuvent être intrusives, arbitraires ou humiliantes au-delà du tolérable, ou bien leurs règles peuvent être draconiennes. Quoiqu'il en soit, il leur est plus facile d'endurer l'inconfort de la vie sous un pont. Et bien entendu ce qui est le moins pire pour un individu n'est pas nécessairement le moins pire pour un autre. Les gens des rues de New York vous diront qu'il y a tellement de nourriture aux alentours qu'il est quasiment impossible de mourir de faim. Il y a quand-même certains qui vont bouder ce monde d'abondance et rester profondément sous terre, où le gibier frais est abondant (dès que vous vous êtes fait à l'idée de chasser, tuer et cuire des « lapins du métro », rats).

Un autre élément de l'acceptation des SDF est la compréhension du fait qu'ils comprennent leur situation, pas forcément de la même manière que le ferait un sociologue, économiste ou planificateur urbain mais d'un point de vue pratique et personnel. Il se peut qu'ils ne soient pas capables de discourir sur le processus de désindustrialisation mais ils savent que les gens qui leur ordonnent d'un ton suffisant de « trouver un job » vivent dans un monde de rêve et imaginent un monde du travail qui n'existe plus depuis des décennies.

126 – L'absence d'abri est-elle un tremblement de terre ?

Un naufragé dans l'océan était en train de boire la tasse pour la troisième fois lorsqu'il aperçu un bateau. En rassemblant ses dernières forces, il put faire des signes frénétiques et appeler à l'aide. Quelqu'un à bord le regarda avec mépris et lui cria « Trouve-toi une barque ! ».

Le sociologue Peter Marcuse a écrit: « L'absence d'abri ne nous inspire pas seulement la réalisation intellectuelle que la machinerie du système a échoué quelque part à produire l'abri de base dont tout le monde a besoin, mais encore plus la réalisation sociale que le système a atteint une limite qu'il ne peut dépasser, qu'il a créé un monde *qu'il ne peut plus contrôler*. » (Emphase ajoutée.)

J'aime cette citation car sa référence à « la machinerie du système » se rapporte parfaitement à mon analogie technique. Cette machinerie a créé un monde habité par des gens qu'elle *ne peut plus contrôler*. Pour traduire ceci dans mon système métaphorique, Marcuse est en train de dire que les SDF ont été poussés dans un no man's land social et économique qui est *au-delà de la civilisation*. Et lorsque la machinerie s'efforce de ramener par la force les SDF où ils devraient être, il échoue, à chaque fois et systématiquement.

Le gourou technologique Jacques Attali avait annoncé la fin de l'ère de la classe ouvrière. « Les machines sont le nouveau prolétariat » dit-il. « La classe ouvrière est mise en congé. ». Mais nous savons tous qu'il n'y a pas de place pour ceux qui ne travaillent pas dans la structure connue sous le nom de civilisation. Alors où diable sur terre est-ce que cette mise en congé peut les mener, si ce n'est *au-delà* de cette structure ?

127 – A quoi ressemblerait l'acceptation ?

Nous savons à quoi ressemble le « combat » contre les SDF. Nous attaquons sur deux fronts. Sur un front, par exemple, nous ouvrons des refuges pour les SDF mais (comme nous ne voulons pas qu'ils y restent) nous les rendons aussi inhospitaliers que possible. Sur l'autre front, nous passons une loi anti-camping qui criminalise les gens qui ne restent pas dans les refuges. Cette loi permet (ou incite) les policiers à harceler les SDF qui ne « sont pas à leur place », qui se trouvent où nous ne voulons pas qu'ils soient. Jusqu'à ce que les SDF se relèvent, trouvent un travail se hissent quasiment par magie dans la classe moyenne américaine, ce sera un jeu du genre « pile je gagne, face tu perds ».

Accepter les SDF serait comme d'aider les SDF à réussir TOUT EN ETANT sans abri. Quelle idée ! Je peux presque entendre les cris outragés des libéraux et des conservateurs à la réception de ce concept. Aider les gens à réussir comme SDF ? Nous voulons qu'ils échouent ! (Comme ça ils retournent dans le troupeau).

Le premier pas dans l'acceptation des SDF serait la décriminalisation et la dérèglementation du vagabondage. Nous dérèglementons joyeusement des industries qui se chiffrent en milliers de milliards de dollars et qui sont capables de faire des dégâts immenses, mais nous nous offusquons à l'idée de dérèglementer des pauvres indigents, quelle idée ! Les dirigeants des institutions de crédit dérèglementées peuvent nous avoir floués de milliards mais au moins ils ne traînent pas dans les coins de rue en haillons !

128 – Laissons-les se loger

Règlementer et criminaliser les SDF revient à défier les tremblements de terre avec des structures rigides. Dérèglementer et décriminaliser les SDF revient à reconnaître que « la machinerie du système a créé un monde qu'elle n'arrive plus à contrôler ». Nous devrions justement abandonner le contrôle des SDF parce que c'est au-delà du contrôle, comme les tremblements de terre. Comme nous ne pouvons gagner sur ce plan, nous devrions apprendre à faire au mieux avec.

Il y a des milliers de miles de tunnels habitables inutilisés sous Manhattan qui sont interdits aux SDF pour une seule raison: les SDF risqueraient d'y vivre. Les SDF essayent d'y vivre, on considère donc que c'est le devoir des pouvoirs publics de les en empêcher. Les officiels expliquent que personne ne « devrait » vivre dans les tunnels. Ils n'ont pas été conçus comme des espaces habitables. Ils ne sont pas sûrs. Ils ne sont pas sains. Ils ne sont pas aux

normes sanitaires. Malgré tout cela, quelques SDF préféreraient vivre dans les tunnels plutôt que sous des porches ou sous des tunnels.

Plutôt que d'envoyer la police pour évacuer les SDF des tunnels, les officiels devraient plutôt y envoyer les ingénieurs de ville pour demander quels services la ville pourrait fournir pour améliorer les conditions. Ce qu'ils entendraient serait « Nous avons besoin d'aide pour les sanitaires, l'eau et l'électricité. »

N'essayons pas de conduire les SDF dans des endroits que *nous* trouvons appropriés. Aidons-les à survivre dans les endroits qu'eux trouvent appropriés.

129 – Laissons-les se nourrir

De la même façon que nous dénonçons aux SDF l'accès aux abris dans les tunnels, aux bâtiments abandonnés, aux cahutes sous les ponts, nous voulons aussi leur refuser l'accès à la plénitude de la nourriture parfaitement comestible qui est jetée chaque jour dans nos cités. Certains restaurants ont pris l'habitude d'asperger la nourriture non consommée avec de l'ammoniaque pour la rendre impropre à la consommation. D'autres ont installé des serrures sur leurs poubelles. Imaginez qu'au lieu d'aider les SDF à organiser un système pour distribuer cette nourriture, la majeure partie est simplement mise à pourrir dans des décharges.

Encore mieux, imaginez l'outrage qu'une telle proposition ferait aux bons bourgeois de nos cités. Quelle horreur (immorale en plus) ce serait que de permettre à une classe de « flemmards » de survivre avec ce que nous n'avons plus besoin ou ne désirons plus. Qu'en plus de « permettre » un tel style de vie nous *l'encourageons*, nous le *faciliterions*, au lieu de le combattre et de l'éradiquer.

130 – Laissons-les gagner leur vie

Dans notre culture, pour une raison inconnue, nous enseignons aux enfants à mépriser les charognards. Les proies et les prédateurs sont héroïques, mais les charognards méprisables. La vérité est que notre monde serait invivable sans charognards. Nous serions submergés par des cadavres. Les charognards gagnent leur vie en débarrassant la terre de ses déchets organiques. Nous devrions les bénir au lieu de les maudire. La plupart des animaux tués sur les routes sont actuellement débarrassés par des oiseaux comme les corbeaux et les vautours. Si ces oiseaux disparaissent, nous devons faire leur travail nous-mêmes. Nous devons payer de notre poche ce que ces charognards font aujourd'hui gratuitement pour nous.

La seule façon « honnête » de gagner sa vie pour les sans abri est en général de faire les poubelles, et en général ils sont assez contents de pouvoir le faire. C'est le genre de travail qu'on peut faire sans avoir une adresse fixe, sans devoir se soumettre à une supervision, sans avoir à pointer ni avoir à maintenir une garde-robe d'habits socialement appropriés; et en plus les horaires sont flexibles.

David Wagner décrit la manière dont des équipes d'ivrognes travaillent ensemble pour récupérer du cuivre des bâtiments abandonnés d'une ville qu'il étudie. C'est bien sûr illégal, même si ce cuivre est de toute façon perdu. Alors plutôt que d'essayer par tous les moyens

d'empêcher ce genre d'activité, pourquoi ne pas la faciliter ? Des grandes quantités de matériaux pourraient ainsi être récupérés et recyclés. On économiserait des ressources et on limiterait ce qui fini dans les décharges en déchets toxiques.

131 – Laissez mon peuple s'en aller

Les SDF sont « au-delà de la civilisation » parce qu'ils sont hors de portée de la hiérarchie de notre civilisation, qui elle a été incapable de développer une extension structurelle qui les inclus. La seule chose qu'elle puisse faire c'est de les opprimer, les harceler et leur faire obstruction. Accepter les SDF revient à « les laisser s'en aller », de la même manière que le pharaon biblique a laissé partir les Israélites.

Est-ce que je suis en train de dire que les SDF *veulent* vraiment être SDF ? Pas exactement. Certains sont des SDF temporaires qui ont échoué dans la rue après une période de malchance et qui ne veulent rien d'autre que de retourner sur le chemin du succès de la classe moyenne. Aucune de mes propositions n'arrêterait cela. Le reste n'est pas nécessairement dans la rue parce qu'ils aiment ça mais parce que les alternatives sont pires que d'être sans abri: internement, abus familiaux sans fin, vie en foyers aveugles ou indifférents aux besoins, travail dans un marché qui n'offre aucun espoir d'ascension vers le haut.

Néanmoins, le fait est que plusieurs de ceux qui sont devenus sans abri contre leur volonté ont finalement un point de vue différent sur le sujet.

132 – « J'aime mon style de vie actuel »

C'est que qu'à dit un habitant des tunnels à la journaliste Jennifer Toth. Il continue ainsi: « Je suis indépendant et fais ce que je veux. Ce n'est pas que je sois paresseux ou que je ne veuille pas travailler. Je me ballade toute la journée à travers la cité pour ramasser des boîtes (de conserve). C'est la vie que je veux. » Un autre habitant des tunnels racontait qu'il était poursuivi par un frère qui voulait l'aider à retourner à la vie normale. « Il m'a offert 10000 dollars. Il n'a rien compris. C'est là que je veux être. Peut-être pas pour toujours mais en tout cas maintenant. »

Un des sujets de David Wagner, qui fuyait les coups constants de la maison trouvait que la vie dans les rues « était cool. Je dormais où je voulais. Je trainais avec des gens. Je buvais. J'étais libre comme un oiseau. » D'après un autre qui avait fui des abus familiaux à douze ans « J'allais très bien. Je voyageais, allais sur la côte, au sud. C'était super. Je ne retournais jamais sur mes pas, quoi qu'il arrive. »

Même lorsque la rue est l'alternative la moins mauvaise, les gens ont souvent la sensation d'y trouver plus de support que ce qu'ils avaient à la maison. Un fugueur décrivant ses amis de la rue à Katherine Coleman Lundy disait. « S'ils avaient besoin de nourriture, de quelques dollars, alors je leur donnais quelques dollars. Chaque fois que j'avais besoin de quelque chose, si j'en avais besoin et qu'ils l'avaient, alors ils me le donnaient. ». Un fugueur disait à Jennifer Toth: « Nous recevions une aide réelle des autres, pas juste une heure d'un travailleur social, mais de personnes qui se souciaient vraiment de nous et nous comprenaient. »

133 – Qu'est-ce qu'il en sortira ?

Si nous laissons les SDF trouver seuls des endroits où se réfugier et si nous les aidons à rendre habitables ces endroits (plutôt que de les en chasser), si nous leur faisons parvenir les quantités énormes de nourriture que nous jetons chaque jour (plutôt que de les forcer à aller faire des courbettes aux refuges), si nous les aidons activement à s'aider eux-mêmes à leur manière (plutôt qu'à la nôtre), alors ne pensez-vous pas que les SDF cesseraient d'exister en tant que « problème ». Cela deviendrait une tâche habituelle de la gestion des cités, comme la maintenance des routes. Les routes de nos villes ne seront jamais « réparées », elles se détérioreront *tout le temps*, et nous allons devoir les réparer *tout le temps*. Nous ne considérons pas la maintenance des rues comme un « problème », parce que c'est quelque chose que nous avons *accepté*.

Si nous pouvions accepter les SDF, alors nous et les SDF pourrions (pour changer) travailler ensemble plutôt qu'être à couteaux tirés. Cela deviendrait un souci et une tâche habituels que de fournir un abri, nourrir et protéger les gens.

Si nous acceptons les SDF, cela ne signifie pas que les mendiants, les clochardes et ivrognes des rues vont disparaître, pas plus que maintenir les routes ne signifie que les nids de poule, les voies fermées et les embouteillages vont disparaître. Accepter les SDF (comme accepter les tremblements de terre) signifie gérer la réalité, cela ne signifie pas la supprimer.

134 – Je ne suis pas COMPLETEMENT seul !

Vers la fin de son étude marquante sur les SDF, *Checkerboard Square: Culture and Resistance in a Homeless Community*, David Wagner écrit:

Que se passerait-il si on offrait aux SDF la possibilité d'une mobilité et de ressources collectives plutôt qu'un pointage, une surveillance et un traitement individuel ? Que se passerait-il si les réseaux sociaux denses et les sous-cultures cohésive qui constituent la communauté des sans abris étaient utilisés par leurs défenseurs, les travailleurs sociaux et les autres ? Que se passerait-il si des logements pouvaient être fournis près des emplacements où les groupes de rue convergent, des abris décents qui ne forcent personne à quitter le groupe et qui peuvent être partagés avec les amis ? Que se passerait-il si les bénéfices sociaux (les revenus, les ressources de nourriture, les abris et autres biens) étaient distribués collectivement plutôt qu'individuellement. Du coup personne ne devrait avoir à attendre des heures, dévoiler sa vie privée, se faire certifier continuellement dans les bureaux de l'assistance, mais obtiendrait une subvention collective en tant que membre de la cohorte des sans abris (ou tout autre groupe de pauvres).

Toutes ces suggestions (que même Wagner considère comme radicales) représentent l'acceptation des réalités des SDF. Elles sont faites pour aider les SDF à mener une vie décente, tout en étant SDF, et à vivre de la façon qu'ils veulent vivre (contrairement à la façon dont les services sociaux du gouvernement pensent qu'ils *devraient* vivre).

135 – Objections

L'idée d'accepter les SDF lèvera des objections de part et d'autre. Les libéraux vont le percevoir comme une « renonciation » du problème des SDF, mais ce serait comme dire qu'accepter la dégradation des routes signifierait de renoncer aux routes. Accepter les SDF

signifie écouter les pauvres, qui pensent pouvoir être capables de prendre soin d'eux, avec l'aide qu'ils veulent plutôt qu'avec l'aide que les bien-logés pensent qu'ils « devraient » avoir.

A l'autre extrémité du spectre politique, les conservateurs vont percevoir l'acceptation des SDF comme dorloter des parasites qui devraient être disciplinés et punis jusqu'à ce qu'ils trouvent un job. Ils pourraient considérer que ce serait comme donner du matériel à un pauvre pêcheur plutôt que de lui donner du poisson à manger.

Les objections officielles seront les plus fortes, parce que leur intérêt dans les SDF va au-delà des purs principes. Beaucoup de gens gagnent leur vie en « combattant » les SDF et ils le verraient la disparition du problème comme une menace de leur gagne-pain (bien qu'ils ne sont pas stupide au point de le présenter ainsi).

Dans le Los Angeles de 1998, voler un caddy à commission vous valait une amende de mille dollars et une centaine de jours derrière les barreaux. Lorsqu'un donneur anonyme s'est arrangé pour distribuer une centaine de caddy « légaux » aux SDF, les officiels ont tiré la gueule et dénoncé comme « bien intentionné mais erroné ».

136 – L'objection la plus éloquente de toutes

Accepter les SDF, c'est-à-dire permettre aux pauvres de gagner leur vie dans les rues, ouvrirait les portes de la prison de notre culture. Les affranchis et les mécontents s'y déverseraient. Ce serait le premier grand mouvement de gens vers ce no man's land social et économique que j'appelle « au-delà de la civilisation ».

La tribu du corbeau, libérée de l'oppression, grossirait, peut-être exponentiellement.

Nous ne voulons pas que ça se produise n'est-ce pas ? Dieu du ciel, non.

Ce serait chaotique, ça pourrait même être passionnant.

Carlos, un fugueur habitant sous une grille branlante du parc Riverside de Manhattan disait à Jennifer Toth: « Je changerais le monde pour qu'il y ait un endroit pour nous. Un bon endroit où nous aurions une vraie liberté et où nous n'aurions pas besoin de vivre dans un trou. »

Il y a là des idées dangereuses....un endroit pour les SDF....un bon endroit....vraie liberté...pas dans un trou....

Mettez plus de gardiens sur les murs. Renforcez les portes.

SIXIEME PARTIE

La nouvelle révolution tribale

Vous ne changez jamais les choses en combattant une réalité existante.
Pour changer quelque chose, construisez un nouveau modèle qui rend le modèle existant obsolète.

BUCKMINSTER FULLER

Les tracés de nos ancêtres ont été effacés par le Grand Oubli. Nous n'avons pas à reproduire leurs traces de pas exactes mais plutôt à faire notre propre tracé.

CARL COLE, 19 ANS

139 – La tribu du corbeau, et autres

Grâce à son père, Jeffrey a pu vivre comme un vagabond sans être stigmatisé comme SDF. Il n'avait manifestement aucun intérêt pour le travail, mais personne ne lui a intimé de « trouver un travail » parce qu'il n'a jamais eu besoin de tendre ses mains pour demander l'aumône. Il a peut-être été trop chanceux pour son bien, parce que s'il avait été un vrai SDF, il aurait pu trouver sa vraie place comme membre de la tribu du corbeau. Mais bien sûr, cette tribu n'est pas pour tout le monde.

Lorsque j'ai décrit pour la première fois la nouvelle révolution tribale dans *My Ishmael*, j'étais comme un astronome décrivant une planète dont l'existence est déduite mais qui n'a encore jamais été vue. Si on me l'avait demandé, j'aurais été bien incapable de fournir un seul exemple de ce dont je parlais. Ce n'est qu'après une année de tâtonnements vagues que j'ai eu l'idée que le cirque (que j'utilisais comme une sorte de modèle dans *Providence: The Story of a Fifty-Year Vision Quest*) était en fait organisé de manière authentiquement tribale. (Et j'ai ensuite ajouté cet exemple dans les éditions suivantes de *My Ishmael*.)

Vraiment ? Pas un seul exemple ?

Après encore plusieurs mois de tâtonnements, je réalisais que j'étais préoccupé par le modèle tribal ethnique, fait pour rendre un groupe de soixante ou septante individus complètement auto-suffisants. Je considérais la taille et la structure tout en oubliant les avantages.

140 – Le *East Mountain News*

Dès que j'ai commencé à considérer le problème sous un autre angle, j'ai réalisé que Rennie et moi et deux autres personnes étions déjà (de manière inconsciente) en train de gagner notre vie d'une manière tout à fait tribale en éditant le *East Mountain News* dans une vaste zone à l'est d'Albuquerque au Nouveau Mexique. Rennie et moi avons démarré ce journal comme sorte de placement spéculatif avec quasiment aucun capital. Après avoir publié quelques numéros, nous avons reçu un appel de Hap Veerkamp, un vieux professionnel du journalisme en retraite forcée (car personne ne voulait l'embaucher à cause de son âge). Il nous a dit qu'il pouvait quasiment tout faire dans un journal, sauf vendre de la publicité. Nous lui avons répondu que nous serions heureux d'avoir ses histoires et ses photos, mais que si nous ne trouvions personne pour se charger de vendre de la publicité, nous risquions

de faire rapidement faillite. Il a répondu qu'il tentait le coup. Quelques semaines plus tard nous avons été contactés par C.J. Harper, une jeune femme qui voulait à tout prix être journaliste et avait une idée pour une rubrique qui pourrait nous plaire. Nous avons aimé son article et nous l'avons aimé elle. La question suivants fut « Savez-vous vendre de la publicité ? »

Elle répondit: « Je peux vendre n'importe quoi. »

141 – Pourquoi ça a fonctionné

Nous nous sommes soudainement retrouvés, modestement, dans les affaires. Aucun de nous n'était salarié. A la fin de la semaine, lorsque le numéro était sorti, Rennie s'asseyait avec C.J. Et Hap et divisait ce qui restait des revenus publicitaires après les frais d'impression. Notre règle était d'imprimer autant que les revenus publicitaires pouvaient payer. Si nous avions assez d'annonceurs pour douze pages, nous en imprimions douze et c'était une « bonne semaine ». Si nous n'avions assez que pour huit, alors nous en imprimions huit et c'était une « semaine honorable ».

Le journal a fonctionné ainsi pendant deux saisons. Tout d'abord nous vivions très modestement, ce que nous tirions du journal (une misère selon les standards habituels) était suffisant. Ensuite ce n'était pas qu'une question de gagner de l'argent. Nous aimions tous le journal et étions tous très fiers de nos contributions. Les photos de Hap étaient aussi bonnes que n'importe quelle photo publiée dans un grand journal métropolitain. Les rubriques de C.J. étaient fabuleuses. Les nouvelles et articles de Rennie auraient pu servir de modèle à une école de journalisme. Je trimais toujours sur la sixième version du livre qui allait devenir *Ishmael* et me consacrais trois jours par semaine au journal, m'occupant de mise en page, cela me faisait une pause et me donnait la possibilité de faire quelque chose d'autre de plaisant.

Nous étions loin d'être aussi nombreux qu'une tribu ethnique, ni ne vivions en communauté, mais nous recevions malgré tout les bénéfices principaux de la vie tribale.

142 – Le cirque du East Mountain News

Comme au cirque, chacun de nous avait une tâche essentielle au succès global. Comme au cirque, le plus mauvais job était celui du patron (tenu par Rennie), et personne ne l'enviait ou pensait une seule seconde qu'elle était trop payée.

Comme au cirque, tout le monde savait que le journal devait gagner de l'argent, mais gagner de l'argent n'était pas la finalité. Comme les gens du cirque, nous avons une façon de gagner notre vie qui nous convenait. Pour la conserver nous devons faire en sorte que le journal continue. Nous avons tous *besoin* de ce journal.

Sans en discuter, nous savions tous que, comme un cirque, nous devons faire vivre le journal pour qu'il puisse nous faire vivre. Le seul problème était que la tribu avait besoin de quelques membres en plus et nous ne le voyions pas. Le patron avait besoin de partager quelque uns de ses travaux les plus pénibles, et il y en avait beaucoup, si on considère qu'on couvrait une zone de la taille de Rhode Island. Rennie s'épuisait progressivement mais les gens dont nous avons besoin ne se pressaient pas au portillon pour mêler leur destin aux nôtres et (par la même occasion) étendre notre activité de sorte qu'ils puissent aussi gagner

leur vie avec elle. Plusieurs se sont présentés pour être *embauchés* mais ils n'étaient intéressés que par le salaire. Quand ils ont vu le peu que nous gagnions, ils sont partis. Ils ne pouvaient se contenter de vivre du journal et de faire leur le succès du journal, comme nous le faisons.

143 – Le succès et l'échec du journal

Le succès étonnant du journal venait du fait que Rennie et moi, en le gérant tribalement, avons pu démarrer une affaire avec presque aucun capital (un petit peu de liquidités et du vieux matériel typographique généreusement mis à disposition par James, le frère de Rennie). Cela aurait coûté des centaines de milliers de dollars pour lancer un journal de la façon ordinaire, et il n'emploierait que du personnel embauché au tarif normal. Lancé de la façon ordinaire, il nous aurait fallu au moins cinq ans pour équilibrer les charges. Lancé de façon tribale, il était équilibré dès la première semaine. Compte tenu de la grandeur de la zone couverte et le petit potentiel publicitaire, il n'aurait jamais généré assez de recettes publicitaires pour intéresser un éditeur avec des buts capitalistes ordinaires. Et en fait il a fait rapidement faillite après avoir été racheté par un agent immobilier local qui pensait le gérer comme n'importe quel business.

A vrai dire, la région de cette époque ne pouvait faire vivre un journal rentable. Elle pouvait faire vivre un *shopper**. Et en fait, après que le *East Mountain View* se soit arrêté, c'est un *shopper* qui a pris la place.

Shopper: journal publicitaire contenant quelques nouvelles.

144 – Le bénéfice tribal

Le journal d'Albuquerque ne couvrait pas du tout les nouvelles de « notre côté » de la montagne, à part quelques crimes occasionnels. Pour la toute première fois, grâce au *East Mountain News*, les gens pouvaient savoir ce qui se passait dans leur région, événements scolaires, politiques, sociaux, tout le spectre de la vie qui compte comme « nouvelle ». Bien qu'ils n'avaient aucune possibilité de le savoir, c'était un bénéfice direct de notre volonté de produire le journal de manière tribale. Nous n'aurions pas eu les moyens d'offrir un vrai journal en le produisant de la manière ordinaire.

Je n'étais personnellement pas très impliqué à faire du *East Mountain News* un vrai journal. Mon rôle était d'insérer les annonces. Une fois, après une série de numéros à quatre ou huit pages qui nous avait un peu déprimés, j'ai dit « pourquoi ne ferions-nous pas simplement un *shopper* ? ». Cette proposition a été immédiatement refusée. Rennie, Hap et C.J. s'y impliquaient parce que c'était un journal, pas parce que ça rapportait de l'argent. Le fait qu'en tant que *shopper* il rapporterait plus d'argent n'avait aucune importance. Ils n'obtiendraient plus ce qu'ils voulaient s'il devenait un *shopper*, et le fait d'avoir simplement un peu plus d'argent ne compenserait pas la perte.

Le point important est que nous n'abandonnions rien du tout en étant tribaux. Nous obtenions *quelque chose* en étant tribaux, quelque chose qui aurait été autrement hors d'atteinte. Nous n'étions pas tribaux parce que nous étions nobles et altruistes, nous étions tribaux parce que nous étions avides et égoïstes.

145 – Que sont devenus Hap et C.J. ?

Nous utilisons le journal comme moyen de fournir à tous ce dont nous avons besoin. Par exemple quand Hap avait besoin d'un nouveau pneu, nous échangeons une publicité avec le fournisseur local de pneus. Lorsque C.J. était dans l'incapacité de souscrire un abonnement téléphonique, nous co-signions le contrat. Nous n'avions aucun doute que si les positions étaient inversées, ils auraient fait la même chose pour nous.

Lorsque nous avons vendu le journal, nous avons conseillé au nouveau propriétaire de continuer à travailler avec Hap et C.J., mais il a rapidement fait comprendre qu'il avait d'autres projets. A ce moment Hap était devenu une quasi célébrité grâce à son travail au journal et n'a pas eu de peine à trouver une place au *Torrance Country Citizen*, un journal dont la couverture se superposait à la notre au sud. Au moment où j'écris ces lignes, il y est toujours. La photo de moi sur la jaquette de *Providence* a été faite par lui lors d'une visite dans la région en 1993.

C.J. s'est mariée, a quitté la région et depuis nous n'avons plus eu de contact. Si vous la voyez, dites-lui que nous aimerions bien avoir de ses nouvelles.

146 – Les ingrédients du business tribal

Le fait d'être simplement tribal n'est évidemment pas une garantie de succès. Les éléments généralement nécessaires au succès doivent également être présents. Dans notre cas, il devait y avoir un public pour notre journal et un bon nombre de commerces désirant faire de la publicité, et nous avons les deux.

Mais en plus, Rennie et moi avons été très chanceux de trouver deux personnes qui étaient prêtes à s'investir personnellement dans le lancement d'un journal, qui se contentaient de gagner leur vie (plutôt que de faire fortune), et qui étaient habituées à vivre de peu (comme nous). Avec tout cela, nous pouvions difficilement échouer.

Je pense qu'au minimum il faut un groupe de personnes qui (1) ont parmi elles toutes les compétences nécessaires pour démarrer et faire tourner une affaire, (2) qui se contentent d'un niveau de vie modeste, et (3) qui sont d'accord de « penser tribalement », c'est-à-dire prendre ce dont ils ont besoin plutôt que d'attendre un salaire.

147 – Quelles affaires s'y prêtent ?

Pour autant que je sache, toute entreprise qui peut réussir de manière conventionnelle peut réussir de manière tribale, avec quelques exceptions. Une affaire qui s'articule autour du travail d'un seul individu ne semble pas se prêter à l'approche tribale. Par exemple, il est difficile d'imaginer un médecin général et son équipe administrative travaillant ensemble de manière tribale. La différence entre ce que le médecin fournit et ce que les autres fournissent est trop grande. De l'autre côté, on peut concevoir un hôpital tribal, car là le médecin fournit autant que le chirurgien, l'administrateur, l'anesthésiste, et ainsi de suite. Je n'ai pas réussi à trouver une manière de rendre tribal le métier d'auteur, sauf si on veut s'auto-publier.

Par exemple les restaurants, les paysagistes, la construction peuvent être gérés tribalement, et je suis sûr que plusieurs le sont. Gardez à l'esprit que, comme on l'a défini, une tribu n'est

rien de plus qu'une coalition de gens travaillant ensemble en tant qu'égaux pour gagner leur vie. Je ne vois vraiment aucune limite aux possibilités.

148 – Un nouveau business tribal

Les gens me demandent souvent si je considère être un « Leaver ». Dans le passé, je répondais que « bien sûr que non, je suis tout autant que vous prisonnier du système économique Taker. Je suis complètement dépendant de la vaste machinerie commerciale qui publie, distribue et vend mes livres. » J'ajoutais également que je serais très heureux de réduire ma dépendance de cette machinerie, même de dix pour cent, car cela représenterait une libération d'au moins dix pour cent de cette prison. Mais ce n'est que récemment que Rennie et moi avons pris des mesures décisives pour obtenir ces dix pour cent.

Je produis beaucoup de matériel qui a peu ou pas de valeur « commerciale » (c'est-à-dire qui n'intéresse pas la machine de publication commerciale), mais cela ne signifie pas qu'elle n'a aucun intérêt pour mes lecteurs. Pour mettre à disposition ce matériel à ceux que ça intéresse (et dans l'espoir de gagner ce dix pour cent de liberté), nous avons décidé de fonder une société nommée *New Tribal Ventures** qui mettra certains de mes travaux à disposition du public en dehors de la machine commerciale de publication US. Par exemple, deux petits livres intitulés *The Book of the Damned*** et *The Tales of Adam*** contiennent certaines expressions de mes idées parmi les plus fortes que j'ai jamais faites, mais tout le monde est d'accord pour dire qu'elles n'ont pas de valeur commerciale. Elles seront proposées par *New Tribal Ventures* en deux volumes intitulés *An Animist Testament*.

*: *Nouveau business tribal*

** : *Le livre des damnés*

*** : *Les contes d'Adam*

149 – Tâches tribales et schémas organisationnels

Dans la compagnie néo-futuriste, tous les membres de la tribu font de tout: ils écrivent, se produisent, vendent des tickets, nettoient, etc. Il en va de même au Grand Cirque Combiné Culpepper et Merriweather où tout le monde fait de tout: montage des tentes, soins des animaux, numéros etc.

Le *East Mountain News* était organisé autrement. Hap et C.J. récoltaient les nouvelles et vendaient des espaces publicitaires. J'assemblais la publicité, réglais le lettrage et la préparation à l'édition. Rennie assemblait les nouvelles, faisait la mise en page, était responsable de toutes les tâches de gestion, trop de tâches finalement. Vu que personne ne s'est présenté pour l'assister de manière tribale, nous aurions dû embaucher du monde pour l'assister, mais nous ne gagnions pas assez d'argent pour cela.

Nous n'avons pas réalisé qu'une tâche importante n'était pas réalisée par l'un de nous, une tâche importante qu'on pourrait appeler *marketing*. Personne ne s'est présenté pour améliorer la viabilité de la tribu en prenant en charge cette fonction. Le résultat fut que, à cause de ce manque de sens et d'expertise commerciaux, nous nous sommes retrouvés au pied d'un mur incontournable. Nous aurions dû embaucher pour soulager Rennie mais ne pouvions le faire car nous manquions d'un membre tribal et nous ne savions même pas qu'il nous manquait.

Une tribu qui se suffit à elle-même doit prendre en charge *toutes* les fonctions qui font son succès. Une tribu de constructeurs de meubles ne peut réussir sans un membre qui sache *vendre* des meubles.

150 – La sécurité du berceau au tombeau ?

Le plus grand bénéfice de la vie tribale ethnique est sans aucun doute le fait qu'elle fournit à ses membres la sécurité du berceau à la tombe. Et au risque de me répéter, ce n'est pas grâce à la sainteté ou à l'absence d'égoïsme des membres des tribus. Les babouins, gorilles et chimpanzés bénéficient du même type de sécurité dans leurs groupes sociaux. Les groupes qui fournissent ce genre de sécurité conservent manifestement mieux leurs membres que les groupes qui ne le font pas. Un groupe qui ne prend pas soin de ses membres est un groupe qui n'exige pas beaucoup de loyauté (et qui probablement ne durera pas très longtemps).

Mais est-ce que les tribus professionnelles fournissent ce genre de sécurité à leurs membres ? En tout cas pas instantanément. Si vous et votre frère démarrez une affaire conventionnelle mardi, il peut difficilement s'attendre à pouvoir prendre sa retraite mercredi avec une rente complète pour le reste de sa vie, mais il pourrait l'espérer dans vingt ans, s'il aide jusqu'à à bâtir l'affaire.

Le fait que les tribus ethniques peuvent fournir à leurs membres cette sécurité du berceau au tombeau est la vraie mesure de leur richesse. Les gens de notre culture sont riches de gadgets, machines et amusements, mais nous sommes tous biens trop conscients des conséquences effroyables de perdre notre job. Pour certaines personnes, trop, ça sonne comme la fin du monde: ils deviennent fous, s'arment et tirent sur leur ex-patron et finissent par se tirer une balle dans la tête. Ces gens n'ont vraiment pas un sentiment de sécurité.

151 – Et le soin aux aînés ?

On m'a souvent demandé si les artistes de cirque prenaient soin des artistes à la retraite de la même manière que les tribus ethniques prennent soin de leurs aînés. Ce n'est pas ainsi que fonctionne le cirque, mais ce n'est pas non plus ainsi que fonctionne la vie tribale ethnique. Les jeunes chasseurs ne prennent pas soin des vieux chasseurs.

Tout d'abord, le cirque ce n'est pas seulement des artistes. Les artistes sont largement surpassés en nombre par des gens qui font toutes sortes de choses, de même que les acteurs qu'on voit dans un film sont largement surpassés en nombre par les gens qui contribuent à la réalisation du film. Ensuite, parler de « artiste de cirque à la retraite » ne correspond pas à la réalité de la vie du cirque, ou à la réalité de la vie tribale ethnique où il n'y a rien de tel que des « chasseurs retraités ». Lorsque les artistes ne peuvent plus faire leur numéro, ils passent à une autre tâche dans le cirque. Il n'est pas nécessaire qu'on « s'occupe d'eux » parce qu'ils ne peuvent plus marcher sur le fil ou faire des acrobaties.

Quelle est votre conception du « soin » aux aînés ? S'il s'agit de tous les services d'un hôpital, alors aucune tribu ne fournira ce genre de service. IBM et General Motors ne mettent pas des hôpitaux à disposition de leurs employés, ils leur offrent des assurances maladie, et toute tribu peut faire de même.

Si votre conception du « soin » aux aînés inclut la nourriture, l'habillement et le logis, et le genre d'attention que les aînés des tribus ethniques reçoivent, alors c'est tout à fait dans les cordes d'une tribu professionnelle.

152 – Les tribus de l'esprit

Les gens ont tendance à imaginer les tribus professionnelles dans une sorte de monde fantastique post-apocalyptique. Ils sont étonnés lorsque je leur fais remarquer qu'ils peuvent avoir une assurance maladie et un plan de retraite (s'ils le désirent) ou que le gouvernement sera toujours aussi intéressé à récupérer taxes et charges sociales. Mais si c'est le cas, demandent-ils, à quoi est-ce que tout cela sert ? Si le monde sera comme avant, pourquoi s'en soucier ? Ce sont des questions qui méritent une réponse.

Notre Mère Culture nous enseigne que ce que nous avons besoin c'est d'un *sauveur*, une sorte de St. Arnold Schwarzenegger géant qui serait une combinaison de Jésus, Jefferson, du Dalai Lama, du Pape, de Gandhi, de Gorbatchev, de Napoléon, d'Hitler et de Staline tout à la fois. Nous sept milliards, selon Mère Culture, sommes incapables de faire quoi que ce soit. Nous devons simplement attendre tranquillement que St. Arnold arrive.

Daniel Quinn enseigne qu'aucune personne seule ne sauvera le monde. Au lieu de ça (pour autant qu'il soit sauvé) il sera sauvé par des millions (et même des milliards) de gens vivant d'une nouvelle manière. Un millier vivant d'une autre manière ne va pas ébranler l'ordre dominant. Mais ce millier va en inspirer une centaine de milliers, qui en inspireront un million, qui en inspirera un milliard, alors là cet ordre mondial sera ébranlé !

(Puis quelqu'un demande : « Mais si l'ordre mondial est ébranlé, qu'advient-il de mon assurance maladie ? »)

153 – La tribu EST ses membres

Lors d'un échange fameux à l'université Columbia, un membre du corps enseignant avait affirmé que le corps enseignant *était* l'université. Le directeur de l'université (l'ancien président des Etats-Unis Dwight D. Eisenhower) lui avait immédiatement rétorqué que les membres du corps enseignant étaient des *employés* de l'université. M. Eisenhower n'a pas la possibilité de me contredire si j'affirme que les membres d'une tribu ne sont pas des employés de la tribu, ils *sont* la tribu. Ça fait vraiment toute la différence.

Vu que la tribu *est* ses membres, la tribu est ce que ses membres *veulent* qu'elle soit, ni plus ni moins. Si les membres de votre tribu s'attendent à ce qu'elle fournisse exactement la sécurité qui va du berceau à la tombe comme les tribus ethniques, alors faites-le ainsi. Mais ce n'est pas une obligation et ça n'a pas forcément beaucoup de sens dans un monde de tribus ouvertes. Dans un tel monde, par exemple, on peut tout à fait concevoir qu'un mari et une femme font partie de tribus professionnelles différentes, et leurs enfants peuvent même vouloir faire partie d'autres tribus. Cette diversité sans limites est fondamentale.

Une tribu est un groupe de gens qui gagnent leur vie ensemble, et il n'y pas une unique bonne manière de le réaliser.

Soyez inventifs.

154 – Gagner sa vie ?

Les gens réagissent parfois à mes propositions comme s'ils étaient un peu dégoûtés et dédaigneux à la seule idée de « gagner sa vie », de manière tribale ou non. Ils pensent que si la nouvelle révolution tribale tient ses promesses, nous ne devrions pas avoir à « gagner sa vie », nous devrions pouvoir vivre comme les oiseaux du ciel.

Exactement. C'est d'ailleurs fondamental me diriez vous.

Leur mauvaise interprétation ne porte pas sur la nouvelle révolution tribale mais porte sur les oiseaux du ciel. Les moineaux peuvent être « libres comme des oiseaux » mais cela ne signifie pas qu'ils ne doivent pas gagner leur vie, chaque créature sur terre doit le faire. Les mouches, les oies, les dauphins, les chimpanzés, les araignées et les grenouilles doivent tous dépenser de l'énergie pour obtenir ce qu'ils ont besoin pour rester en vie. Il n'y a aucune créature qui passe sa vie juste en restant immobile pendant que les ressources nécessaires affluent et le maintiennent en vie. Même les plantes vertes doivent gagner leur vie. Chacune d'elle est comme une petite usine qui doit prendre de l'énergie du soleil et le convertir laborieusement dans sa propre substance.

La tribu n'est en fait qu'une organisation sociale merveilleusement efficace pour faciliter la survie de tous, contrairement à la civilisation qui ne la rend facile que pour quelques privilégiés et difficile pour le reste.

155 – Un autre exemple tribal

Les Neo-Futurists sont un ensemble d'artiste qui écrivent, dirigent et produisent leur propre travail dédié à l'édification sociale, politique et personnelle sous la forme d'un théâtre conceptuel interactif avec le public. (Selon leur propre description.) Travaillant avec un format théâtral frustré utilisant peu ou pas du tout de technologie, le groupe tente une mise en scène dramatique post-moderne montrant une série variable de trente scénettes jouées en soixante minutes sous le titre générique *Too Much Light Makes the Baby Go Blind**. Ce travail d'auteur est joué (au moment où j'écris) depuis le 1er décembre 1988 à Chicago jusqu'au Théâtre Joseph Papp de New York en 1993. En 1992 les Neo-Futurists ont ouvert leur propre Neo-Futurarium comprenant un théâtre de 154 places et une galerie d'art.

Jusqu'à treize membre s'activent dans la société à un moment donné, bien que la représentation moyenne n'implique qu'environ huit personnes. En plus d'écrire, diriger et jouer *Too Much Light*, ces treize personnes s'occupent de toutes les tâches associées au théâtre et à la production: caisses, nettoyage, remise en état, impression de programmes, achat de publicité, etc.

Ndt: Un excès de lumière aveugle le bébé.

156 – La débrouillardise usuelle

Dans une étude sur les gitans et autres peuples itinérants, l'anthropologue Sharon Bohn Gmelch énumère les raisons qui font que ces groupes survivent. Ils vivent à peu de frais et ont peu d'intérêt pour l'accumulation de matériel et l'augmentation du capital. Ils sont volontaires pour exploiter des activités en marge, boucher les trous de l'économie et à accepter des revenus faibles de sources multiples. En résumé, ce sont des débrouillards expérimentés, comme l'étaient tous les habitants de Madrid lorsque nous y vivions, comme l'étaient les membres du *East Mountain News*; aucun de nous ne vivait à cent pour cent de son activité au journal.

Il en va de même avec les Neo-Futurists. Bien que leur objectif soit de vivre du théâtre, la plupart n'en tiraient que vingt ou vingt-cinq pour cent de leur revenu en 1998, d'après leur fondateur Greg Allen (qui complétait son revenu par des cours d'histoire du théâtre au Columbia College). Les autres ont des jobs à temps partiel comme masseur, éducateur physique, producteur de CD-ROM, technicien du son, astrologue, secrétaires, employés de restaurant et même une star d'un groupe punk.

Un des membres de la compagnie, Geryll Robinson, écrit: « J'espère pouvoir mener ma vie sans soutenir ou être soutenu par l'économie américaine. Je ne le pourrais pas. Je me lance dans diverses activités bizarres et les gens me donnent de l'argent. J'ai visité Chicago, j'ai vu *Too Much Light*, j'ai voulu en faire partie. J'ai été auditionné. Maintenant je leur appartient. Ma vie est bonne, très bonne.

157 – Mais est-ce qu'une X peut être une tribu ?

C'est la question que je me suis souvent posée, remplacer X par divers termes. Par exemple je me suis demandé si une affaire conventionnelle déjà bien établie peut être convertie en affaire tribale. Oui, probablement, avec quelques difficultés, la principale étant que la majeure partie des gens qui y sont impliqués le sont pour un salaire. Ceux qui ont grimpé l'échelle professionnelle ne veulent pas la redescendre. De même que certains ne seront pas contents d'avoir moins qu'un salaire, d'autres ne seront pas contents d'avoir plus qu'un salaire – ils veulent simplement faire leur boulot et rentrer à la maison. Mais bien sûr, rien n'est impossible.

Un étudiant d'un de mes séminaires à Houston avait demandé si une poignée de gens ne pouvait pas se mettre ensemble et vivre tribalement, tout en gagnant individuellement leur vie ailleurs. Certainement, et c'est bien, mais c'est une communauté, pas une tribu, précisément parce qu'ils ne sont pas impliqués à gagner leur vie ensemble.

Mais est-ce qu'une tribu ne peut pas être une communauté, et est-ce qu'une communauté ne peut pas être une tribu ?

Il faut éclaircir certaines bases avant de répondre à ces questions.

158 – Collectivités et tribus: origines

Comme Topsy*, la plupart des collectivités** que nous habitons ont juste grandi, sans mère ni père. Il était une fois, il y a un siècle, ou deux, ou cinq, un magasin général était rejoint par

une épicerie, un boucher, une étable, un forgeron, une taverne, puis une banque, une mercerie, une pension, un notaire, un barbier, un docteur, et ainsi de suite. A un moment ou l'autre ils ont tous réalisé qu'ils avaient un rôle à jouer dans le succès de la communauté, et dans une certaine mesure, dans leur succès mutuel. Le banquier voulait certainement qu'un épicier ait du succès mais il ne lui importait pas que ce soit Smith ou Jones. Le propriétaire de la pension voulait qu'un barbier ait du succès mais il ne lui importait pas que ce soit Anderson ou Adams.

Les communautés*** ne commencent jamais par un tel hasard. Ce sont des collectivités « intentionnelles », érigées par des gens qui veulent vivre ensemble et poursuivre des idéaux communs, souvent en retrait. Les communautés*** concernent la vie en commun et peuvent ou non impliquer un travail en commun.

Les tribus (et je parle ici des « nouvelles » tribus) sont érigées par des gens qui veulent mettre en commun leurs énergies et leurs talents pour gagner leur vie ensemble. Les tribus concernent le travail en commun et peuvent ou non impliquer une vie en commun.

**Ndt: Topsy est une esclave du roman « La case de l'oncle Tom » qui ne connaissait pas ses parents et pensait avoir simplement « grandi » sans avoir été conçue.*

*** Communities dans le texte original*

**** Communes dans le texte original*

159 – Collectivités et tribus: appartenance

Dans le cadre autorisé par les lois et coutumes, les collectivités ordinaires ont pour politique d'exclure certains types de personnes et d'inclure tous les autres. En d'autres termes, à moins que vous n'apparteniez à une race, religion, classe sociale ou groupe ethnique abhorré, vous êtes bienvenus.

Les communautés procèdent à l'inverse. Leur politique est d'inclure certains types de personnes et d'exclure tout le reste. En d'autres termes, à moins que vous n'adhériez aux valeurs particulières du groupe (sociales, politiques ou religieuses), vous n'êtes pas bienvenus.

La règle tribale approximative est: *Pouvez-vous étendre sa façon de gagner sa vie pour vous y inclure ?* En d'autres termes, si vous voulez vivre des occupations de la tribu, vous devez étendre les sources de revenu du groupe jusqu'à ce qu'elles vous couvrent. C'est exactement ce que Hap et C.J. ont fait pour le *East Mountain News*. Nous n'aurions pas pu les inclure dans le business s'ils ne l'avaient pas étendu en vendant des espaces publicitaires.

160 – Une tribu peut-elle être une communauté ?

Comme je l'ai dit précédemment, les tribus concernent le travail en commun et peuvent intégrer ou pas la vie en commun. Mais les peuples tribaux peuvent vivre ensemble sans devenir une communauté. En parlant des minorités artisanales, commerçantes ou artistiques comme les Gitans, Roms norvégiens « taters », les « voyageurs » irlandais ou Nandiwalla d'Inde, l'anthropologue Sharon Bohn Gmelch mentionne tout particulièrement que l'organisation sociale de ces groupes est flexible et fondamentalement non communautaire.

La difficulté que je vois avec une tribu qui deviendrait une communauté est que les communautés choisissent traditionnellement leurs membres sur la base d'idéaux partagés. Des idéaux partagés ne sont pas sans importance pour le candidat à la vie tribale, mais ils sont supplantés par la question « *Pouvez-vous étendre sa façon de gagner sa vie pour vous y inclure ?* ».

Je peux vous assurer qu'il n'est jamais venu à l'idée de l'un d'entre nous au *East Mountain News* que nous devrions « commencer une communauté ». Cette idée nous aurait semblé ridicule.

La tribu ne concerne pas la vie en commun mais la façon de gagner sa vie en commun.

161 - Une communauté peut-elle être une tribu ?

La réponse est: « Oui, une communauté peut tout à fait être une tribu, c'est simplement une façon compliquée de débiter. »

Les communautés débutent généralement avec des gens qui veulent « s'éloigner de tout ça ». En se séparant d'une société corrompue, matérialiste et injuste, ils veulent typiquement vivre « proche de la nature » en même temps que des gens partageant les mêmes idéaux. Comme ils veulent vivre simplement, gagner sa vie est presque anecdotique. Ils peuvent s'occuper d'une ferme, produire des biens artisanaux ou avoir un travail ordinaire. Avec le temps qui passe, les choses peuvent se passer comme prévu, ou le contraire. La simplicité rustique peut être moins avenante qu'espérée. Peut-être que certains se lassent du travail. Les nerfs deviennent sensibles, les idéaux sont oubliés, les amitiés se fanent puis la chose est entendue. Cela peut aussi prendre une autre direction. Les membres refocalisent leur attention des idéaux sur la façon de gagner sa vie ensemble d'une façon plus satisfaisante. Rappelez-vous toutefois que ce groupe s'est originellement formé sur une base complètement différente, ce sera donc par chance plutôt que par dessein s'ils ont des intérêts pratiques et des talents communs.

C'est comme si vous partez faire vos courses à l'épicerie et commencez à la lettre m, moutarde, mangues, mayonnaise, macaroni, et ainsi de suite, pour vous demander ensuite si vous avez les ingrédients pour le cassoulet du chef à la toulousaine. Cela peut fonctionner bien sûr, mais ce n'est pas comme si vous partez faire les courses avec la liste des ingrédients.

162 – Que le spectacle commence ici même ! *

Dans la légende du cinéma, cette phrase sort des lèvres de Mickey Rooney dans une demi-douzaine de films qu'il fit avec Judy Garland dans les années 40. Que cette phrase fut réellement prononcée dans un film ou non, sa signification est claire. Chacun comprend qu'elle émane d'une troupe de jeunes comédiens cherchant une occasion de montrer leurs talents.

Il est important de noter qu'elle n'émane pas d'un groupe de personne tachant d'inventer quelque chose qu'ils puissent faire ensemble. En fait, ils forment un groupe parce qu'ils savent déjà ce qu'ils peuvent faire ensemble. Le business du spectacle les a rassemblés de la même manière que l'affaire du journal nous a rassemblés avec Hap et C.J. Nous aurions pu

être les meilleurs amis du monde mais seul le journal a pu nous rassembler en tribu. Si nous avions décidé d'ouvrir un magasin d'antiquités ou une société de production de logiciels, Hap et C.J. n'auraient jamais été impliqués, aussi proches que nous aurions pu l'être.

Je dis cela en réponse à une question qui doit être dans toutes les têtes: est-ce qu'un groupe d'amis peut devenir une tribu ? La réponse est oui, de la même manière qu'une communauté peut devenir une tribu. C'est parfaitement possible, c'est par contre peu probable, sauf si cette équipe d'amis s'est formée initialement par une occupation commune (comme l'étaient les Néo-futuristes).

** Texte original: Let's do the show right here in the barn !*

163 - Est-ce que les Amish sont une tribu de fermiers ?

Les Amish sont une secte religieuse issue des Mennonites. Voici ce qui en fait une communauté plutôt qu'une tribu: si vous désirez devenir membre ils seront bien plus intéressés par vos convictions religieuses et votre moralité que par vos ambitions agricoles.

Une communauté « peut être » une tribu de la même manière qu'un phare « peut être » un silo à grain ou une robe de promotion « peut être » un uniforme d'infirmière. Mais le fait est qu'on donne des noms différents aux choses parce qu'on les perçoit différemment. Dans la Nouvelle Angleterre coloniale, les colons ont établi des communautés, non des tribus, et ils connaissaient la différence. Les tribus étaient pour les sauvages et les communautés pour les gens civilisés.

Les gens demanderont également « Est-ce que *Ben & Jerry's** est une activité tribale ? ». Et la réponse est que *Ben & Jerry's* était une activité tribale lorsque Ben et Jerry étaient les seuls employés de la compagnie, fabriquant personnellement des glaces à la crème dans un petit congélateur et la vendant aux clients dans une station d'essence transformée à Burlington dans le Vermont. Après ça, leur affaire s'est étendue non pas en ajoutant des nouveaux membres à leur tribu mais en ajoutant des employés de façon conventionnelle. *Ben & Jerry's* n'est pas un commerce tribal, c'est une activité lucrative (ce qui ne la rend pas moins admirable). Est-ce qu'une activité lucrative peut être une activité tribale ? Bien sûr, simplement ce n'est pas *automatiquement* une activité tribale.

Ce n'est pas dans mon intention (ni dans mon pouvoir) de délester le mot tribu de ses sens originaux. Mon intention est plutôt de l'investir d'un sens particulier dans le contexte de la **nouvelle révolution tribale**.

Importante société produisant des crèmes glacées fondée par deux ex-hippies, Ben Cohen et Jerry Greenfield (Ndt).

164 – Nobles sauvages ?

En considérant ce que cela impliquerait de démarrer une tribu médicale, un médecin mentionnait le fait que les professionnels de la médecine ont généralement un niveau de vie élevé, insinuant clairement qu'elle percevait cela comme une sorte d'obstacle ou de problème. Quelques questions révélèrent qu'elle s'imaginait inconsciemment les membres

de sa tribu médicale comme des nobles sauvages, trop nobles pour facturer leurs services (et donc incapables de maintenir le niveau de vie habituel).

Il est difficile de savoir comment gérer cette bipolarité familiale qui voit les gens comme étant incapables d'être autre chose que complètement égoïstes ou complètement altruistes. De la même manière qu'un interrupteur allumé/éteint, ils ne peuvent que passer d'un pôle à l'autre. La vie tribale fonctionne entre ces deux pôles, et une tribu d'individus complètement altruistes échouera aussi sûrement qu'une tribu d'individus complètement égoïstes.

Si un médecin décide qu'il/elle préfère devenir généraliste dans une petite ville plutôt que spécialiste dans une grande ville, est-ce qu'il/elle s'attend à travailler pour rien ? Bien sûr que non. Les gens dans les petites villes s'attendent à payer pour des services médicaux. Si un/une médecin décide de travailler dans une tribu médicale plutôt que dans un hôpital conventionnel, pourquoi devrait-il/elle travailler pour rien ? Les gens savent que les médecins, qu'ils travaillent en tribu ou en hôpital, doivent gagner leur vie comme tout le monde.

165 – Un métier tribal intermittent

Au début du film *L'arnaque* (1973), nous suivons une paire de filous, Johnny Hooker (Robert Redford) et Luther Coleman (Robert Earl Jones), qui montent une petite arnaque du type « mouchoir jamaïcain » sur un gars qui, sans qu'ils le sachent, convoie de l'argent pour le boss Doyle Lonnegan (Robert Shaw). Lorsque Lonnegan l'apprend, il fait assassiner Coleman. Pour venger son partenaire, Hooker décide de le lui faire payer très cher. Alors qu'il se prépare, on réalise qu'il appartient à une tribu de filous, qui gagnent généralement leur vie avec des boulots honnêtes (employés de banque ou employés de bureau) mais qui sont toujours prêts à s'assembler en tribu pour les grosses arnaques. Leur niveau de préparation est frappant. Lorsque le signal, discret, est donné, ils abandonnent instantanément leurs occupations. Sans même demander la taille de l'enjeu ou de leur part, ils se rassemblent pour élaborer une production théâtrale appelée « le grand magasin ». Comme dans le cirque, chaque membre est d'une importance primordiale lorsque son moment est venu. L'un étudie Coleman pour découvrir comment l'attirer dans le piège. D'autres travaillent sur les costumes ou les scènes. Bien que Henry Gondorff (Paul Newman) est clairement le chef, cela ne le rend pas d'une importance unique. Toutes les tâches doivent être effectuées, et être chef est simplement l'une d'elles. Dans les organisations hiérarchiques, le chef est l'être suprême. Dans une organisation tribale, le chef est simplement un membre comme un autre. (C'est exactement ainsi que cela était au *East Mountain News*.)

166 – Ma prochaine entreprise tribale

Bien avant d'avoir identifié le concept comme tribal, je voulais monter une école de cirque comme je l'ai décrit dans *Providence* et *My Ishmael*. Maintenant j'ai une meilleure idée sur la façon de le faire en réalité. Houston m'a plu parce qu'il n'y a pas de zonage qui en fait un assemblage fou de districts commerciaux et résidentiels et personne ne s'offusque si vous montez une affaire chez vous. Cela en fait le site idéal pour une école de cirque qui combine des espaces pour le travail, le jeu, le spectacle et l'éducation qui implique (en tant qu'enseignants, artistes et participants) acrobates, jongleurs, clowns, danseurs, musiciens, acteurs, monteurs, magiciens, éclairagistes, caméramans, écrivains, potiers, peintres, sculpteurs, photographes, couturiers, costumiers, charpentiers, électriciens, etc. Pas de

niveaux, pas de formation requise, pas de tests : simplement apprendre ce qu'on veut, quand on veut. Bien qu'ouvert à des étudiants de tous âges, cela serait une excellente ressource pour les parents désirant faire l'école de leurs enfants à la maison, une option de plus en plus populaire, pour de bonnes raisons. (Veuillez toutefois noter qu'il ne s'agit pas d'un « centre d'éducation communautaire » pour « étudiant autogérés ». Ce sont des bonnes choses mais je ne m'intéresse pas au spectacle ni au bénévolat.) Quelqu'un m'a demandé pourquoi des étudiants préféreraient cette école de cirque plutôt qu'une université. Les deux ne sont pas exclusifs, et les gens strictement intéressés par une carrière préféreront sûrement la forme la plus conventionnelle des deux.

Il n'existe pas d'échéancier pour cette grande entreprise.

167 – Tout est dans la distinction

Il est important de faire remarquer (avant que d'autres ne le fassent) que je n'ai pas inventé les affaires tribales. Je les ai seulement distinguées des affaires conventionnelles et les ai rendues particulièrement visibles. Maintenant que vous savez ce qu'elles sont, vous les verrez probablement partout. En discutant d'un séminaire, Rennie m'en a rappelé une que nous connaissions à Portland, Oregon, le Rimskykorsakoffeehouse. Il faut presque le voir pour croire à cette marque locale bizarre, création de Goody Cable, une célébrité locale excentrique. Y occuper une table revient à entrer dans un monde spécial qui ne peut être décrit adéquatement que comme tribal. En cas de forte affluence les clients sont souvent poussés à faire le service, et je connais un auteur local qui fait le service un soir par semaine juste pour le privilège d'appartenir à la tribu. Il y a souvent de longues files d'attente de clients, ils aiment venir là parce que les gens qui y travaillent aiment manifestement s'y trouver.

Les gens tribaux profitent plus de la vie.

Pensez-y. J'ai eu besoin de trente mille mots pour rendre ces huit mots plausibles.

168 – Les civilisés haïssent et craignent les peuples tribaux

Les gens des spectacles itinérants de toutes sortes sont perçus comme des gens fascinants mais dangereux, gens dont il faut se méfier en dehors de la scène. Cela vient partiellement de leur allure, surtout celle des jeunes. Dans le temps, les Gitans étaient constamment suspectés de voler les enfants, probablement parce qu'en fait plus d'un ont succombé à l'attrait de la vie gitane. On soupçonne depuis longtemps que le tribalisme des juifs a contribué à leur diabolisation. Et bien sûr, aucun effort n'a été épargné de notre part pour détruire le tribalisme des peuples indigènes partout où nous les avons trouvés. Leur tribalisme est emblématique de leur « arriération » et de leur « sauvagerie ».

Les civilisés veulent que les gens dépendent de la hiérarchie habituelle, pas des uns et des autres. Il y a quelque chose de fondamentalement maléfique dans ces gens qui atteignent l'autarcie en petits groupes. C'est pour cela que les sans-abris doivent être chassés chaque fois qu'ils font leurs collectes. C'est pour cela que la communauté des « Branch Davidian » à Waco a dû être détruite; ils n'ont jamais été accusés d'aucun crime, et encore moins jugés coupables, mais il fallait bien qu'ils fassent quelque chose de vraiment grave. Les civilisés veulent que les gens gagnent leur vie individuellement et qu'ils vivent séparés, derrière des

portes fermées, une famille par maison et chaque maison équipée de frigos, téléviseurs, machines à laver, etc. C'est ainsi que les honnêtes gens vivent. Les honnêtes gens ne vivent pas en tribus, ils vivent en communautés.

Et bizarrement, dès que vous présentez la tribu comme quelque chose de désirable, les honnêtes gens commenceront à prétendre qu'ils sont aussi tribaux que n'importe quel Bochimán ou Pied-Noir.

169 - Tribus et communautés

Pressée dans le moule de la hiérarchie, une tribu devient ce que les civilisés appellent une communauté. De tous temps, à l'intérieur de la hiérarchie d'une civilisation, les communautés montrent des similitudes à toutes les échelles. Le village médiéval de Wharram Percy dans le Yorkshire était un microcosme de l'Angleterre féodale de la même manière qu'Evanston est un microcosme de l'Amérique moderne. Cette espèce de similitude fractale entre le microcosme et le macrocosme est selon John Briggs et David F. Peat « un produit complexe de toutes les relations de rétro-action internes qui se produisent dans un système dynamique » comme le notre. Il est inévitable que Evanston, et Los Angeles Est, Harlem, Broken Arrow et Oklahoma vont toutes refléter l'organisation hiérarchique de notre société entière, avec des riches, une classe moyenne et des pauvres. Cela ne fait aucune différence que les riches d'Evanston soient plus riches que ceux de Los Angeles Est ou que les pauvres de Harlem soient plus pauvres que ceux de Broken Arrow. La structure est présente.

Le mot *communauté* est lui-même une reconnaissance d'honnêteté et ceux qui ne le méritent pas n'y ont pas droit. Les homosexuels se sont battus longtemps et durement pour devenir la « communauté homo », mais les pédophiles et les pornographes n'auront aucune chance. Les truands, les criminels, les détenus et les fanatiques religieux n'ont pas de communautés, ils ont des gangs, des bandes, des populations et des sectes.

Je peux m'imaginer d'honnêtes gens attirés par l'objectivisme, la simplicité volontaire ou le *creative individualism*. J'ai plus de peine à les imaginer attirés par la vie tribale. Peut-être qu'il n'y a que moi.

170 – Une parabole sur la durabilité

Un inventeur amena ses plans d'un nouvel engin à un ingénieur, qui l'examina et dit :
- Il y a là un défaut systémique qui signifie qu'il va se casser après quelques minutes d'utilisation.

L'inventeur répliqua :

- Non, c'est bien conçu, chaque partie doit être fabriquée avec soin avec les meilleurs matériaux et en suivant exactement les plans.

L'ingénieur fabriqua l'engin mais il se cassa après quatre minutes d'utilisation. L'inventeur ne se découragea pas et dit :

- Tu n'as pas fait ce que j'ai demandé, tu dois utiliser des matériaux encore meilleurs, les meilleurs disponibles, et fabriquer chaque pièce en suivant exactement les plans.

L'ingénieur essaya encore et le nouveau modèle fonctionna pendant huit minutes.
- Tu vois, lui dit l'inventeur, nous faisons d'énormes progrès. Essaye encore en utilisant des matériaux encore meilleurs et en étant encore plus précis.
Le nouvel engin fonctionna pendant dix minutes. On dit à l'ingénieur d'utiliser des meilleurs matériaux et d'être encore plus précis. Le nouveau modèle fonctionna pendant onze minutes.

L'inventeur voulait continuer ainsi, espérant des pièces parfaites, mais l'ingénieur refusa et lui dit :

- Ne vois-tu pas la diminution des rendements ? Nous perdons notre temps à essayer de faire fonctionner quelque chose de mal conçu en améliorant ses parties. Apporte-moi une conception viable et je te garantis de construire un engin qui fonctionne pendant des années, à partir de matériaux et de plans ordinaires !

171 – La raison pour laquelle ce que nous avons n'est pas durable

Une des doctrines fondamentale de notre mythologie culturelle est que la seule chose qui n'aille pas chez nous humains est que nous ne sommes pas assez bien faits. Il faut que nous soyons fait de meilleurs matériaux, en suivant des meilleurs plans (probablement fournis par une version verte de nos religions traditionnelles). Il suffit que nous soyons faits plus gentils, plus doux, plus aimants, moins égoïstes, plus visionnaires, etc., puis tout ira mieux. Bien sûr personne n'a réussi à nous rendre meilleurs l'an passé, ou l'année d'avant, ou encore l'année d'avant, ou n'importe quelle année durant l'histoire écrite, mais peut-être que cette année nous aurons de la chance, ou l'année prochaine, ou l'année suivante.

Ce que j'ai tenté de dire à travers tous mes livres est que le défaut de notre civilisation ne vient pas des gens, il est dans le système. Il est vrai que ce système s'est tenu debout durant dix millénaires, ce qui est une longue période à l'échelle d'une vie humaine, mais lorsqu'on le considère à l'échelle de l'histoire humaine, cet épisode n'est pas remarquable pour sa durée épique mais pour sa tragique brièveté.

Dans *Ishmael* j'ai comparé notre machine civilisationnelle à un avion qui serait en vol depuis dix mille ans, mais plutôt en chute libre qu'en vol réel. Si nous y restons, nous allons nous écraser, et bientôt. Mais si la plupart d'entre nous l'allégeons en l'abandonnant, il pourra probablement rester en l'air pour un bon moment (pendant que nous autres essayons autre chose de plus sensé).

172 – Tirons-nous et faisons le mur !

Le professeur d'anthropologie James W. Fernandez écrit que « les anthropologues, contrairement aux philosophes, considèrent que les mondes culturels commencent à exister par la représentation d'un **mélange de métaphores**. » (Emphase ajoutée).

Alors je suis heureux de mélanger quelques métaphores pour provoquer l'existence d'un nouveau monde culturel.

Après plusieurs heures passées à expliquer le mouvement d'au-delà de la civilisation à la vie tribale, un des participants à mon séminaire disait qu'il ne voyait toujours pas comment cela rendrait la vie humaine plus durable. Nous avons fait un bout de chemin depuis la dernière

fois que j'ai évoqué ce problème alors parlons-en. C'est une question valable et importante. La Nouvelle Révolution Tribale peut donner aux gens une meilleure vie mais si elle ne sert pas à perpétuer notre espèce au-delà de quelques décennies, alors à quoi sert-elle ?

Actuellement nous sommes environ six milliards dans ce que j'ai appelé la culture du préjudice maximum. Seuls dix pour cent de ces six milliards sont à ce point préjudiciables, dévorant les ressources à fond, contribuant au réchauffement global à fond, etc., mais les autres nonante pour cent, n'ayant aucune meilleure perspective, veulent seulement être comme les dix pour cent. Ils envient ces dix pour cent et sont convaincus que vivre d'une manière hyper-préjudiciable est la meilleure façon de vivre.

Si nous ne leur donnons pas quelque chose de meilleur à espérer, nous sommes fichus.

173 – Changement systémique

La Nouvelle Révolution Tribale est une voie pour nous échapper de la prison qu'est notre culture. Les murs de cette prison sont économiques. Cela veut dire que le besoin de gagner sa vie nous retient à l'intérieur parce qu'il n'y a aucun moyen de gagner son pain de l'autre côté. Nous ne pouvons utiliser la solution des Mayas : nous ne pouvons pas disparaître dans un tribalisme ethnique. Par contre nous pouvons disparaître dans une vie de tribalisme occupationnel.

Est-ce que cela réduira notre civilisation en ruines fumantes ? Bien sûr que non. Cela la diminuera. Plus il y aura des gens qui verront que passer le mur signifie obtenir quelque chose de mieux (et non « abandonner » quelque chose), plus il y aura de gens pour abandonner la culture du préjudice maximal, et plus cette culture sera abandonnée, mieux ce sera.

Cette voie pour nous échapper mène à la *prochaine* invention de l'humanité.

Mais ainsi, est-ce que cette prochaine invention nous donnera un style de vie durable ? Voici comment je le vois : les humains vivant en tribus étaient écologiquement aussi stables que les lions en meutes ou les babouins en troupes. C'était le cadeau de la sélection naturelle, un succès éprouvé, pas la perfection mais difficile à améliorer. De l'autre côté, la hiérarchisation, a prouvé qu'elle était non seulement imparfaite mais au contraire catastrophique pour la terre et pour nous-mêmes. Lorsque l'avion chute et que quelqu'un vous offre un parachute, vous ne demandez pas à voir la garantie.

174 – La prochaine grande aventure de « l'humanité » ?

Dans *The Story of B* et à d'autres endroits j'ai pris beaucoup de soin pour établir le fait que nous, ceux-qui-prennent, les gens de cette culture, ne sommes *pas* l'humanité, et je ne vais certainement pas revenir sur cette assertion. Ce n'est pas l'humanité qui est présentement en train de convertir toute la biomasse de cette planète en biomasse humaine, ce sont les gens de notre culture, nous. Ce n'est pas l'humanité qui provoque par son expansion l'extinction de milliers d'espèces chaque année, ce sont les gens de notre culture, nous.

Alors pourquoi est-ce que je décris la Nouvelle Révolution Tribale comme la prochaine grande aventure de « l'humanité » au lieu de parler de « notre » prochaine grande aventure ? La réponse est simple : la civilisation n'était pas « notre » aventure. J'ai souvent insisté sur ce point dans ce livre, la civilisation était une aventure dans laquelle plusieurs peuples se sont embarqués. « Nous » n'étions pas les seuls, nous étions seulement les seuls à la pousser au point de l'auto-immolation. Et si la civilisation n'était pas seulement « notre » grande aventure, comme la *prochaine* grande aventure pourrait-elle être seulement « la notre » ?

La Nouvelle Révolution Tribale n'est pas destinée à être uniquement la notre, tous ceux qui veulent peuvent la rejoindre après tout. Mais ce n'est pas obligatoire. L'ancien tribalisme avec lequel l'humanité est devenue l'humanité est aussi bon qu'autrefois. Il ne s'usera jamais et ne sera jamais obsolète. Marcher sur la lune était un grand exploit pour l'humanité, mais il ne signifie pas que tous les humains doivent le faire.

SEPTIEME PARTIE

Au-delà de la civilisation

Une innovation scientifique importante fait rarement son chemin en gagnant et convertissant graduellement ses adversaires...

Ce qui se passe, c'est que les adversaires meurent graduellement et la génération suivante est familiarisée avec l'idée dès le début.

MAX PLANCK

177 – Libération

Durant la période où des millions furent liquidés comme « ennemis du peuple », il y avait un certain poète « dangereux » qui était fameux pour sa mystérieuse capacité à échapper au déplaisir de Staline. Un journaliste français partit à sa recherche pour lui demander s'il était réduit au silence pendant ce règne de terreur.

« Réduit au silence ! » s'indigna le poète, « Je déclame ma poésie sur la scène du théâtre _____ tous les lundi soir ! »

Le journaliste fit tout son possible pour s'y trouver le lundi suivant, mais ne trouva que le théâtre sombre et fermé. Il y traina durant une heure, puis, alors qu'il s'apprêtait à partir, une porte de service s'ouvrit et le poète en sortit.

- « Que s'est-il passé ? », demanda le journaliste, « Je pensais que vous y donniez une audition ce soir. ».

- « J'ai donné une audition ce soir », déclara le poète avec emphase. « Mais il se trouve que je suis au mieux lorsque je récite devant une salle vide. »

Lorsque des gens me disent que mes livres les ont inspirés pour « aller quelque part et commencer une communauté », je dois leur souhaiter bonne chance, et réfréner mon envie de leur dire que c'est très loin de ce que je pouvais avoir en tête. Si vous ne pouvez vivre librement qu'au sommet d'une montagne ou dans une île déserte, vous êtes clairement loin de la liberté.

178 – Écoutons les enfants

Que ce soit intentionnel ou non, les suicidés se révèlent souvent dans le choix de leurs moyens. Les coupables se pendent. Les victimes sacrificielles se coupent la gorge. Les rejetés se jettent par la fenêtre ou du pont. Les esprits tourmentés se font sauter la cervelle. Dans *My Ishmael*, Geoffrey s'est enfoncé dans le lac en nous disant qu'il avait échoué à trouver son vrai élément. Il ne pouvait tout simplement pas faire entrer dans ses poumons cet air que les autres semblaient pouvoir respirer facilement.

J'ai parlé de Geoffrey (ou de son prototype dans la vie réelle, Paul Eppinger) à plusieurs assemblées, toujours avec la sensation de ne pas avoir réussi à montrer qu'il n'était pas extraordinaire. On le trouve partout chez nos enfants, si nous commençons à écouter. Je ne veux pas simplement dire d'écouter leurs mots, peut-être ne les auront-ils pas. Je parle d'écouter les histoires qu'ils racontent avec leurs gestes d'aliénation profonde et de désespoir, leurs histoires de suicide pandémique, la prise de drogue chez des enfants plus

jeunes chaque année, d'actes de violence indescriptibles commis par des adolescents au visage rond envers leurs familles ou leurs amis. Écoutez leurs mots, bien entendu, mais n'oubliez pas qu'ils ont été éduqués à l'école pour dire ce que les gens ont envie d'entendre. Leurs meurtriers de masse laissent généralement un souvenir de jeunes gens polis et agréables.

Je sais que j'ai échoué à me faire comprendre lorsque les gens me disent que Geoffrey « aurait du aller dans une communauté ». Cette idée montre l'incompréhension profonde de l'endroit où se trouve notre espace de liberté.

179 – Le massacre de Littleton

La page précédente a été écrite six mois avant l'indescriptible acte de violence qui s'est produit le « free cookie day », le 20 avril 1999 au lycée Columbine, à Littleton dans le Colorado, où quinze moururent en moins de dix minutes. Bien que les auteurs de ce massacre étaient deux garçons très impopulaires, un camarade de classe se rappela par la suite qu'un des deux au moins était gentil.

Je n'étais pas populaire au lycée, pas autant que ces deux-là, mais je le gérais de la même manière, en l'ignorant et même en cultivant perversément cet état. J'avais aussi un complice, ayant ainsi une sorte de « solidarité dans l'exclusion ». A l'occasion, nous utilisions les deux la violence, mais bien sûr nous n'avons jamais rêvé d'assassiner des centaines de personnes, de dynamiter l'école ou de faire écraser un avion au milieu d'un quartier résidentiel.

Les choses étaient différentes il y a presque un demi-siècle, même si ce n'était pas « le bon vieux temps ». Nous ne pouvions nous permettre d'oublier qu'un mot de travers ou un instant de folie pouvait déclencher un holocauste nucléaire qui réduirait notre monde en ruines fumantes. Mais si cela ne se produisait pas, nous avions les deux devant nous un futur de promesses quasiment illimitées. Personne n'avait encore réalisé que nous étions en train de rendre la terre inhabitable. Personne n'avait encore douté qu'on puisse vivre de cette manière *éternellement*. Nous avions donc de *l'espoir*, des boisseaux, des acres, des tonnes d'espoir. Nous avions une façon d'agir que nous *savions* efficace. Nous avions des *choix*. Nous ne doutions pas un seul instant que nous pourrions faire *n'importe quoi* que nous désirions vraiment, parce que tout se passerait exactement de *cette* manière, allant mieux, et encore mieux, et encore mieux, et encore mieux, et encore mieux...éternellement.

* Littéralement « jour du cookie gratuit » (Ndt)

180 – Écoutons les monstres

Est-ce que Eric Harris et Dylan Klebold seraient devenu les « monstres d'à côté » (comme les as surnommés le magazine *Time*) s'il y avait eu une autre façon de faire ? A l'école ils étaient traités de « sacs à merde » ou de « pédales » et leurs camarades leur lançaient des bouteilles ou des pierres depuis leurs voitures. Est-ce qu'ils y sont allés parce qu'ils *voulaient* être maltraités ? Non, nous savons parfaitement pourquoi ils y étaient: ils n'avaient aucun choix là-dessus. Ils « devaient » y aller, forcés par la loi et la pression sociale. S'il y avait eu une

autre façon de faire, ils auraient disparu de Columbine bien avant que leur seul rêve devienne un rêve de vengeance et de suicide.

Est-ce qu'un scanner du cerveau aurait révélé qu'ils étaient « génétiquement prédisposés à la violence » ? Peut-être, et alors ? Un scanner du cerveau révélerait la même chose à mon sujet. Rappelez-moi de vous raconter la fois où il était moins une que je tue un homme à main nue, une catastrophe seulement évitée pour nous-deux grâce à une chance infime. Être « génétiquement prédisposé à la violence » ne vous condamne pas à devenir un tueur en masse, mais ne pas avoir d'espoir le peut. La créature de Frankenstein est devenue un monstre seulement lorsqu'elle a compris qu'elle ne pourrait jamais être autre chose.

On estime que, depuis ma jeunesse, le taux de dépression chez les enfants a augmenté de 1000% et les suicides chez les adolescents de 300%. Depuis 1997, les assassins de salle de classe en ont tués deux au Mississippi, trois au Kentucky, cinq en Arkansas et treize dans le Colorado. Faites un graphe avec ces chiffres et regardez-les croître exponentiellement dans les années à venir, à moins que nous commençons à donner à nos enfants une nouvelle façon de faire et un vrai espoir pour le futur.

181 – Un espace culturel pour nous

Les gens qui ne désirent pas passer leur vie à bâtir un genre de pyramide pharaonique ont tous un besoin commun, mais ce besoin est ressenti plus fortement par les jeunes qui sont les vraies bêtes de somme de l'opération. Il y a soixante ans, les jeunes diplômés décrochaient un poste dans les usines où ils pouvaient espérer grimper la même échelle d'avancement que leurs parents. A l'ère postindustrielle, les jeunes gens (comme l'ont signalé James E. Côté et Anton L. Allahar) sont de plus en plus marginalisés dans les secteurs de la vente et des services où ils passent leur temps à soulever et transporter, remplir des rayons, balayer, emballer des courses et frire des hamburgers; ils n'apprennent aucun métier et en n'ont aucune perspective de carrière devant eux.

Ce qu'ils et nous voulons, ce n'est pas un espace géographique, c'est un espace culturel. Carlos, qui a fait sa maison sous une grue au parc Riverside, sait qu'un certain genre de liberté implique de vivre dans un trou. Mais il sait aussi que ce n'est pas la « vraie liberté » si vous devez vivre dans un trou pour l'obtenir. Il veut le genre de liberté que les gens ont quand ils vivent où ça leur plait et n'ont pas besoin de se réfugier dans un trou, même dans le « panoramique Ozarks » ou les « contreforts du Kentucky ». Il voulait une liberté sur toute la terre, comme la plupart d'entre nous je pense. Pour l'obtenir, nous devons reprendre le monde des mains des pharaons. Ce ne sera pas difficile. Ils ne s'attendent pas à ça, et même s'ils s'y attendaient, ils ne pourraient pas l'arrêter.

182 – Pourquoi les choses ne changent-elles pas ?

La période hippie des années 60 et 70 a produit beaucoup de chansons sur la révolution, mais cette révolution ne s'est jamais matérialisée, parce que les révolutionnaires n'ont jamais réalisé qu'ils devraient trouver une façon révolutionnaire de *gagner leur vie*. Leur contribution typique fut de démarrer des communautés, une idée toute neuve issue des mêmes individus qui nous avaient amené les perruques poudrées.

Lorsque l'argent s'est tari et que les parents en ont eu assez, les enfants regardèrent autour d'eux et ne virent rien d'autre à faire que de faire la queue pour trouver un job à la mine. Et

en un clin d'œil ils se retrouvèrent à pousser des pierres en haut de la même pyramide que leurs parents, grands parents, et arrière-grand-parents bâtissaient depuis des siècles.

Cette fois-ci ce sera différent. Il y a intérêt.

183 – Vivre une autre histoire

Comme je l'ai développé dans *Ishmael*, « l'histoire » que nous mettons en scène dans notre culture est la suivante: *Le monde a été créé pour la conquête et la domination de l'homme, et l'homme a été créé pour la conquérir et la dominer ; et sous la domination de l'homme le monde aurait pu devenir un paradis si ce n'est qu'il (Ndt: l'homme) est fondamentalement et irrémédiablement imparfait.* Cette histoire, mythologique, est la fondation de toutes nos mythologies culturelles, et j'ai dit dans *Ishmael* qu'il n'était pas possible pour les gens de simplement cesser de vivre dans ce genre d'histoire. Il doivent avoir *une autre histoire à vivre.*

Lorsque j'ai écrit ces mots, je n'ai pas réalisé que des gens pourraient imaginer que cette « autre » histoire puisse être une création toute neuve que moi ou un groupe de mythologues conjurerions du néant, mais bien sûr certains l'ont fait. Mais étrangement, mis au défi de formuler cette autre histoire, que j'ai décrite comme ayant été mise en scène durant les trois premiers millions d'années de l'histoire humaine, j'ai découvert que je ne parvenais pas à le faire d'une façon satisfaisante. C'est parce que j'essayais de la formuler de façon qu'elle soit parallèle en tout point à la notre. Je n'ai pas réalisé pendant un bon bout de temps que l'autre histoire était bien plus simple (bien plus « primitive ») que la notre, et que je l'avais *déjà* formulée. A mon sens, c'est la plus belle histoire jamais racontée.

Il n'y a pas une façon de vivre qui soit la meilleure.

184 – Pas de meilleure façon

Une fois qu'on le réalise, il devient parfaitement clair que c'est l'histoire qui a été mise en scène durant les trois ou quatre premiers millions d'années de la vie humaine. On sent aussi clairement que la notre n'est qu'un cas particulier d'une histoire plus vaste, écrite dans la communauté du vivant elle-même depuis le début, il y a cinq milliards d'années: Il n'y a pas une façon de vivre qui soit la meilleure pour N'IMPORTE QUOI.

Pas de meilleure façon d'articuler une mâchoire.

Pas de meilleure façon de bâtir un nid.

Pas de meilleure façon de concevoir un œil.

Pas de meilleure façon de nager sous l'eau.

Pas de meilleure façon de se reproduire.

Pas de meilleure façon d'élever ses enfants.

Pas de meilleure façon de former une aile.

Pas de meilleure façon d'attaquer votre proie.

Pas de meilleure façon de se défendre contre une attaque.

C'est ainsi que nous les humains sommes arrivés à ce point, en mettant en scène cette histoire, et ça a fonctionné fantastiquement bien jusqu'à il y a dix mille ans, quand une

culture étrange est devenue obsédée par la notion qu'il devait n'y avoir qu'une seule bonne façon de vivre, et par conséquent une seule bonne façon de faire presque tout.

185 – Objection no 1 !

Mais ces mots auront à peine été énoncés qu'un puits de science viendra demander : « Mais M. Quinn, ne prétendez-vous pas que la vie tribale est la bonne façon de vivre pour les gens ? »

Je ne dis rien de tel. Comme je l'ai dit, les cadeaux de la sélection naturelle ne sont pas parfaits (et encore moins « justes »), mais ils sont diablement difficile à améliorer. La vie tribale n'est pas la bonne façon de vivre, c'est juste une façon qui a fonctionné pendant des millions d'année, contrairement à la façon hiérarchique, qui nous mène face à l'extinction après à peine dix mille ans.

Pour autant que je sache, la vie tribale pourrait être dépassée dans le futur par une autre façon qui fonctionne mieux pour nous dans des circonstances qui seront manifestement très différentes de celles du passé. En fait, n'est-ce pas exactement ce que je propose dans ces pages ? Après tout, je ne suggère pas qu'on revienne à la vie tribale telle qu'elle était connue durant les trois premiers millions d'années de la vie humaine, ou telle qu'elle est toujours connue chez les peuples aborigènes survivants. Le tribalisme ethnique à l'ancienne est, dans un futur aussi loin que je puisse imaginer, complètement hors de notre portée.

Le tribalisme de la nouvelle révolution tribale n'est pas proposé comme une finalité, comme quelque chose de *juste* qui doit être suivi à n'importe quel prix, il est proposé comme un point de départ, à un moment où nous devons soit effectuer un nouveau départ ou nous résigner à rejoindre les dinosaures dans un futur très proche.

186 – Objection no 2 !

Un autre essayera ceci : « Mais êtes-vous en train de dire, M. Quinn, que de n'avoir aucune bonne façon de vivre est la bonne façon de vivre ? ».

Non, je ne dis pas ça, parce que ce sont des babillages vides de sens. Ne pas avoir de bonne façon de vivre n'est pas une bonne façon de vivre, pas que de n'avoir aucune bonne façon de cuire un œuf serait une bonne façon de cuire un œuf.

Savoir qu'il n'existe aucune bonne façon de vivre ne vous dira pas comment vivre, pas plus que de savoir qu'il n'existe pas de bonne heure pour aller au lit vous dira à quelle heure aller au lit.

187 – Le début n'est pas la fin

L'au-delà de la civilisation n'est pas un espace géographique dans les montagnes ou sur une île déserte lointaine. C'est un espace culturel qui s'ouvre parmi les nouveaux esprits.

Les vieux esprits pensent :

Les nouveaux esprits pensent :

Comment résolvons-nous ces problèmes ?

Comment provoquons-nous ce que nous voulons qu'il se passe ?

Lorsque vous discuterez des idées présentes dans ce livre avec vos amis, vous identifierez les vieux esprits facilement. Ce sont ceux qui jouent toujours à « l'avocat du diable », qui mettent en avant et se concentrent toujours sur les difficultés et qui ne voient que des problèmes. Concentrez-vous plutôt sur ce que vous voulez qu'il se passe et comment vous voulez le provoquer, plutôt que sur toutes les choses qui peuvent les empêcher de se produire.

Croyez-le ou pas, une personne m'a dit une fois : « Oui, mais est-ce qu'on devra toujours payer des impôts ? » Oui, et il faudra toujours sortir le chien, respecter les limitations de vitesse et déblayer la neige de l'allée en hiver. Et ce sera toujours une bonne idée d'arriver à l'aéroport quelques minutes avant le départ.

188 – Quoi ? Pas de miracles ?

Jacques et Joëlle passent quelques jours avec leur ami Simon sur son petit voilier. Un matin ils se réveillent et réalisent que le bateau est en train de couler.

-- Qu'allons nous bien pouvoir faire, demande Joëlle.

-- Ne te fais pas de soucis, répond Jacques, Simon est très ingénieux.

-- Simon les appelle et leur dit : il va falloir abandonner le navire.

Joëlle était inquiète mais Jacques lui assura que Simon n'allait pas les laisser tomber.

-- Nous sommes seulement à une centaine de mètres de la rive, dit Simon, allons-y !

-- Mais comment allons-nous nous en sortir, voulu savoir le couple.

-- Nous allons nager bien sûr ! Voyant la déception sur le visage de Jacques, Simon lui demanda ce qui n'allait pas.

-- Jacques répondit : J'espérais que tu trouverais un moyen de nous faire atteindre la rive *sans avoir besoin de se mouiller.*

Un lecteur du début me manifesta la même déception. Il pensait que je serais capable de trouver un moyen de nous faire atteindre directement notre nouveau monde économique sans se « mouiller » dans l'économie environnante de « ceux-qui-prennent ». La nouvelle économie tribale (qu'au mieux je peux à peine imaginer) est la terre ferme devant nous. L'atteindre en se tenant dédaigneusement en dehors de l'économie environnante ferait passer la marche sur l'eau pour un miracle très mineur.

189 – 150 mots d'avis

Vous n'avez pas besoin d'avoir toutes les réponses. C'est certain que je ne les ai pas. Il vaut toujours mieux dire : « Je ne sais pas » que de faire semblant et se brûler.

Poussez les gens à formuler leurs propres questions. Ne tentez pas de vous imaginer quelles sont leurs difficultés. N'essayez jamais de répondre à une question que vous ne comprenez pas. Obtenez des explications de ceux qui demandent, insistez jusqu'à ce que ce soit limpide, et neuf fois sur dix ils fourniront eux-mêmes la réponse.

Les gens écouteront lorsqu'ils seront prêts, pas avant. Certainement, qu'une fois, vous n'étiez pas prêt à écouter. Laissez les gens prendre le temps qu'il faut. L'insistance et la brutalité ne feront que vous les aliéner.

Ne perdez pas de temps avec les gens qui veulent discuter. Ils vous retiendront sans fin. Cherchez ceux qui sont déjà ouverts à quelque chose de neuf.

190 – Une fin percutante

Comme tout auteur, je m'imaginai que, lorsque le moment arriverait, j'aurais une fin percutante pour ce livre, un grand battement de cymbales, un pur rayon de soleil perçant les nuages (vous savez). Mais rien de tel ne s'est produit. Hier après-midi, durant la conversation, j'ai mentionné ce fait à Rennie. Je ne m'attendais pas à ce qu'elle travaille sur ce problème, parce que ça ne me semblait pas être un problème. Malgré tout, à trois heures du matin, elle s'est réveillée pour m'expliquer pourquoi une super fin ne s'est pas présentée et pourquoi il ne s'en présentera aucune. Dans la foulée, elle m'a aussi dit que je devrais le dédicacer également à Hap et C.J., et que c'était le premier de mes livres qu'elle désirait que je lui dédicace (pour les autres livres, elle avait simplement accepté le fait).

Il n'y a pas de fin à ce livre, me dit-elle, parce que c'est fondamentalement un *début*, et bien sûr elle a raison.

Cela signifie donc qu'il n'y aura pas de fin percutante. La fin percutante est de l'autre côté de la page, une fois que le livre sera refermé, à l'endroit où la révolution prendra place.

C'est à *vous* d'écrire une fin percutante.

FIN

Ndt : il reste encore la bibliographie et l'index thématique à traduire. Vous pouvez envoyer vos remarques et suggestions à goupil666@riseup.net

Version du mercredi 1er septembre 2010